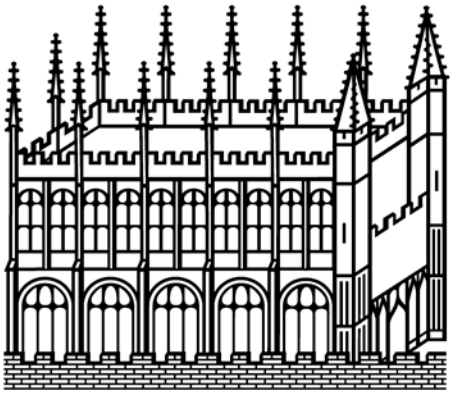


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

VI. 1751 (5)

ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

Conſidérablement augmentée,

Enrichie de Figures en taille-douce.

TOME V.

M. DCC. LI.

ZAYRE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la premiére fois
le Mardi 13. Août 1732.

AVERTISSEMENT.

CEUX qui aiment l'Hiſtoire Littéraire ſeront bien-aiſes de ſavoir comment cette Piece fut faite. Pluſieurs Dames avoient reproché à l'Auteur, qu'il n'y avoit pas aſſez d'Amour dans ſes Tragédies. Il leur répondit qu'il ne croïoit pas que ce fût la véritable place de l'Amour ; mais que puiſqu'il falloit abſolument des Héros amoureux, il en feroit tout comme un autre. La Piéce fut achevée en

dix-huit jours : elle eut un grand ſuccès. On l'appelle à Paris Tragédie Chrétienne, *& on l'a jouée fort ſouvent à la place de Polieucte.*

I. EPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR FAKENER,

MARCHAND ANGLAIS,

Depuis Ambaſſadeur à Conſtantinople.

VOus êtes Anglais, mon cher ami, & je ſuis né en France; mais ceux qui aiment les Arts ſont tous Concitoïens. Les honnêtes gens qui penſent ont à peu près les mêmes principes, & ne compoſent qu'une République. Ainſi il n'eſt pas plus étrange de voir aujourd'hui une Tragédie Françaiſe, dédiée à un Anglais ou à un Italien, que ſi un Citoïen d'Ephèſe ou d'Athènes avoit autrefois adreſſé ſon Ouvrage à un Grec d'une autre Ville. Je vous offre donc cette Tragédie, comme à mon Com-

patriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouis en même tems du plaiſir de pouvoir dire à ma Nation, de quel œil les Négocians ſont regardés chez vous, quelle eſtime on ſait avoir en Angleterre pour une Profeſſion qui fait la grandeur de l'Etat, & avec quelle ſuperiorité quelques-uns d'entre vous repréſentent leur Patrie dans leur Parlement, & ſont au rang des Légiſlateurs.

Je ſai bien que cette Profeſſion eſt mépriſée de nos Petits-Maîtres ; mais vous ſavez auſſi que nos Petits-Maîtres, & les vôtres, ſont l'eſpéce la plus ridicule qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre.

Une raiſon encore qui m'engage à m'entretenir de Belles-Lettres, avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'eſt votre heureuſe liberté de penſer ; elle en communique à mon eſprit ; mes idées ſe trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon ame;
S'il ſent vivement, il m'enflâme,
Et s'il eſt fort, il me ſoutient.

Un Courtiſan pêtri de feinte,
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte;
Mais un eſprit libre eſt ſans crainte
M'enhardit & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumiére,
Ainſi qu'un jeune Peintre inſtruit
Sous Coypel & ſous l'Argiliére,
De ces Maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familiére;
Il prend malgré lui leur maniére
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi Virgile ſe fit
Un devoir d'admirer Homére,
Il le ſuivit dans ſa carriére,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoïant ma Piéce, je vous en faſſe une longue apologie; je pourrrois vous dire pourquoi je n'ai pas donné à Zaïre une vocation plus déterminée au Chriſtianiſme, avant qu'elle reconnut ſon pere, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon Amant, &c. Mais les eſprits ſages, qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons, ſans que je les indique; pour les Critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me

pas croire, ce ſeroit peine perdue que de leur dire mes raiſons.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une Piéce aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante Antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages;
Sur votre Théâtre infecté
De gibets & de batelages,
Mettez donc plus de vérité
Avec de plus nobles images.
Addiſſon l'a déja tenté,
C'étoit le Poëte des Sages;
Mais il étoit trop concerté,
Et dans ſon Caton ſi vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.
Imitez du grand Adiſſon
Seulement ce qu'il a de bon:
Poliſſez la rude action
De vos Melpomènes ſauvages;
Travaillez pour les connaiſſeurs
De tous les tems, de tous les âges,
Et répandez dans vos Ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que Meſſieurs les Poëtes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner Zaïre pour modèle : je leur prêche la ſimplicité naturelle & la douceur des Vers ; mais je ne me fais point du tout le Saint de mon Sermon. Si Zaïre a eu quelque ſuccès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon Ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eue de parler d'Amour le plus tendrement qu'il m'a été poſſible. J'ai flatté en cela le goût de mon Auditoire : on eſt aſſez ſûr de réuſſir quand on parle aux paſſions des gens plus qu'à leur raiſon ; on veut de l'amour, quelque bon Chrétien que l'on ſoit, & je ſuis très-perſuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné dans ſon Polyeucte à faire caſſer les Statues de Jupiter par les Néophytes ; car telle eſt la corruption du genre-humain, que peut-être

De Polyeucte la belle ame
Auroit faiblement attendri,
Et les vers Chrétiens qu'il déclame
Seroient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de ſa femme
Pour ce Païen ſon favori,

Qui méritoit bien mieux ſa flâme
Que ſon bon dévot de mari.

Même avanture à-peu-près eſt arrivée à Zaïre. Tous ceux qui vont aux Spectacles, m'ont aſſuré que ſi elle n'avoit été que convertie, elle auroit peu intéreſſé ; mais elle eſt amoureuſe de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait ſa fortune. Cependant il s'en faut bien que j'aye échappé à la cenſure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vétillé, m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoïable
Prétendoit que j'avois croqué,
Et peu clairement expliqué,
Un Roman très-peu vraiſemblable,
Dans ma cervelle fabriqué ;
Que le ſujet en eſt tronqué,
Que la fin n'eſt pas raiſonnable ;
Même on m'avoit pronoſtiqué
Ce ſifflet tant épouventable,
Avec quoi le Public choqué
Régale un Auteur miſérable.
Cher ami, je me ſuis moqué
De leur cenſure inſupportable ;
J'ai mon Drame en public riſqué,
Et le Parterre favorable

Au lieu du ſiffler, m'a claqué.
Des larmes mêmes ont offuſqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable;
Mais je ne ſuis point requinqué
Par un ſuccès ſi deſirable;
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma Fable.
Je ſai qu'il eſt indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudroit ſe donner au diable,
Et c'eſt ce que je n'ai pas fait.

Je n'oſe me flatter que les Anglaïs faſſent à Zaïre le même honneur qu'ils ont fait à Brutus, (*) dont on va jouer la traduction ſur le Théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni aſſez dévots pour vous ſoucier beaucoup du vieux Luſignan, ni aſſez tendres pour être touchés de Zaïre. Vous paſſez pour aimer mieux une intrigue de Conjurés, qu'une intrigue d'Amans. On croit qu'à votre Théâtre on bat des mains au

(*) Mr. de Voltaire s'eſt trompé; on a traduit & joué Zaïre en Angleterre avec beaucoup de ſuccès.

mot de Patrie, & chez nous à celui d'Amour ; cependant la vérité eſt, que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos Tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'eſt pas que vos Héros de Théâtre ne ſoient amoureux ; mais c'eſt qu'ils expriment rarement leur paſſion d'une maniére naturelle. Nos Amans parlent en Amans, & les vôtres ne parlent encore qu'en Poëtes.

Si vous permettez que les Français ſoient vos Maîtres en galanterie, il y a bien des choſes en récompenſe que nous pourrions prendre de vous. C'eſt au Théâtre Anglais que je dois la hardieſſe que j'ai eue, de mettre ſur la Scène les noms de nos Rois & des anciennes Familles du Roïaume. Il me paraît que cette nouveauté pourroit être la ſource d'un genre de Tragédie, qui nous eſt inconnu juſqu'ici, & dont nous avons beſoin. Il ſe trouvera ſans doute des génies heureux, qui perfectionneront cette idée, dont Zaïre n'eſt qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les Lettres, nous aurons aſſez d'Ecrivains. La nature

ſorme preſque toujours des hommes en tout genre de talent ; il ne s'agit que de les encourager & de les emploïer. Mais ſi ceux qui ſe diſtinguent un peu, n'étoient ſoutenus par quelque récompenſe honorable & par l'attrait plus flatteur de la conſidération, tous les beaux-arts pourroient bien dépérir un jour au milieu des abris élevés pour eux, & ces arbres plantés par Louis XIV. dégénéreroient faute de culture ; le Public auroit toujours du goût, mais les grands Maîtres manqueroient : un Sculpteur dans ſon Académie verroit des hommes médiocres à côté de lui, & n'éleveroit pas ſa penſée juſqu'à Girardon & au Puget ; un Peintre ſe contenteroit de ſe croire ſupérieur à ſon Confrére, & ne ſongeroit pas à égaler le Pouſſin. Puiſſent les Succeſſeurs de Louis XIV. ſuivre toujours l'exemple de ce grand Roi, qui donnoit d'un coup d'œil une noble émulation à tous les Artiſtes ! Il encourageoit à la fois un Racine & un Vanrobès.... Il portoit notre Commerce & notre gloire par-delà les Indes ; il étendoit ſes graces ſur des Etrangers, étonnés d'être connus & récompenſés

par notre Cour. Par-tout où étoit le mérite, il avoit un Protecteur dans Louis XIV.

Car de ſon Aſtre bienfaiſant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et ſous les glaces Boréales,
Cherchoient le mérite indigent.
Avec plaiſir ſes mains roïales
Répandoient la gloire & l'argent,
Le tout ſans brigue & ſans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleſte Caſſini
Auprès des Lys venoient ſe rendre,
Et quelque forte penſion
Vous auroit pris le grand Newton,
Si Newton avoit pu ſe prendre.
Ce ſont-là les heureux ſuccès
Qui faiſoient la gloire immortelle
De Louïs & du nom Français.
Ce Louïs étoit le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignit que par ſes progrès
Il n'envahît à tout jamais
La Monarchie univerſelle,
Mais il l'obtint par ſes bienfaits.

Vous n'avez pas beſoin chez vous des fondations pareilles aux Monumens de la mu-

nificence de nos Rois ; mais votre Nation y ſupplée ; vous n'avez pas beſoin des regards du Maître pour honorer & récompenſer les grands talens en tout genre. Le Chevalier Steele & le Chevalier Vanbrouk, étoient en même-tems Auteurs Comiques & Membres du Parlement. La Primatie du Docteur Tilloſon, l'Ambaſſade de Mr. Prior, la Charge de Mr. Newton, le Miniſtére de Mr. Addiſſon, ne ſont que les ſuites ordinaires de la conſidération qu'ont chez vous les grands hommes; vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des Mauſolées & des Statues après leur mort ; il n'y a pas juſqu'aux Actrices célèbres qui n'aïent chez vous leur place dans les Temples à côté des grands Poëtes,

Votre Ofilde (*) & ſa devaneiére
Bracgirdle la Minaudiére,
Pour avoir ſu dans leurs beaux jours
Réuſſir au grand art de plaire,

(*) Fameuſe Actrice, mariée à un Seigneur d'Angleterre.

Aïant achevé leur carriére,
S'en furent avec leur concours
De votre République entiére,
Sous un grand poële de velours,
Dans votre Egliſe pour toujours,
Loger de ſuperbe maniére.
Leur ombre en paraît encor fiére,
Et s'en vante avec les Amours;
Tandis que le divin Moliére,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un Cimetiére:
Et que l'aimable le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupiére,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une biére;
Et que Monſieur de Laubiniére
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois ſi vanté,
Dans un vieux Fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre riviére.
Voïez-vous pas à ce récit
L'Amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en briſant ſes armes,
Et Melpomène toute en larmes
Qui m'abandonne & ſe bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-tems de ſes nobles charmes?

Tout ſemble ramener les Français à la barbarie,

barbarie, dont Louis XIV. & le Cardinal de Richelieu les ont tirés. Malheur aux Politiques qui ne connaiſſent pas le prix des beaux-arts. La terre eſt couverte de Nations auſſi puiſſantes que nous ; d'où vient cependant que nous les regardons preſque toutes avec peu d'eſtime ? C'eſt par la raiſon qu'on mépriſe dans la ſociété un homme riche, dont l'eſprit eſt ſans goût & ſans culture. Sur-tout ne croïez pas que cet empire de l'eſprit, & cet honneur d'être le modèle des autres Peuples, ſoit une gloire frivole : elle eſt la marque infaillible de la grandeur d'un Empire : c'eſt toujours ſous les plus grands Princes que les Arts ont fleuri, & leur décadence eſt quelquefois l'époque de celle d'un Etat. L'Hiſtoire eſt pleine de ces exemples ; mais ce ſujet me méneroit trop loin ; il faut que je finiſſe cette Lettre, déja trop longue, en vous envoïant un petit Ouvrage, qui trouve naturellement ſa place à la tête de cette Tragédie. C'eſt une Epître en Vers, à celle qui a joué le rôle de Zaïre, je lui devois au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eſt acquittée ;

Car le Prophête de la Mecque
Dans ſon Sérail n'a jamais eu
Si gentille Arabeſque ou Grecque ;
Son œil noir, tendre, & bien fendu,
Sa voix, & ſa grace extrinſéque,
Ont mon Ouvrage défendu
Contre l'Auditeur qui rebéque ;
Mais quand le Lecteur morfondu
L'aura dans ſa Bibliothéque,
Tout mon honneur ſera perdu.

Adieu, mon Ami, cultivez toujours les Lettres & la Philoſophie, ſans oublier d'envoïer des Vaiſſeaux dans les Echelles du Levant. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

V.

EPITRE

A MADEMOISELLE GOSSIN,

JEUNE ACTRICE,

Qui a repréſenté le Rôle de Zaïre avec beaucoup de ſuccès.

JEUNE GOSSIN, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes Vers au Théâtre applaudis,
Protege-les. ZAYRE eſt ton Ouvrage ;
Il eſt à toi puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du Critique ont fait tomber les armes.
Ta ſeule vue adoucit les Cenſeurs,
L'illuſion, cette Reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les allarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.
Le Dieu des Vers qu'on alloit dédaigner,
Eſt par ta voix aujourd'hui ſûr de plaire,

Le Dieu d'Amour à qui tu fus plus chére,
Eſt par tes yeux bien plus ſûr de régner.
Entre ces Dieux déſormais tu vas vivre :
Hélas ! long-tems je les ſervis tous deux ;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui conſumé de ces feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'Univers,
Parle d'Amour, & t'en reparle encore,
Et malheureux qui n'en parle qu'en Vers !

II. EPITRE,

AU MESME MONSIEUR FAKENER,

ALORS AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE,

Tirée d'une ſeconde Edition de ZAYRE.

MON cher Ami ; (car votre nouvelle dignité d'Ambaſſadeur rend ſeulement notre amitié plus reſpectable, & ne m'empêche pas de me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre de Miniſtre. Le nom d'Ami eſt bien au-deſſus de celui d'Excellence.)

Je dédie à l'Ambaſſadeur d'un grand Roi & d'une Nation libre, le même Ouvrage que j'ai dédié au ſimple Citoyen, au Négociant Anglais.

Ceux qui ſavent combien le Commerce eſt honoré dans votre Patrie, n'ignorent pas auſſi qu'un Négociant y eſt quelquefois un

Légiſlateur, un bon Officier, un Miniſtre public.

Quelques perſonnes corrompuës par l'indigne uſage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont eſſaïé de jetter un ridicule ſur la nouveauté d'une Dédicace faite à un homme qui n'avoit alors que du mérite. On a oſé ſur un Théâtre, conſacré au mauvais goût & à la médiſance, inſulter à l'Auteur de cette Dédicace; & à celui qui l'avoit reçue, on a oſé lui reprocher d'être * un Négociant. Il ne faut point imputer à notre Nation une groſſiéreté ſi honteuſe, dont les Peuples les moins civiliſés rougiroient. Les Magiſtrats qui veillent parmi nous ſur les mœurs, & qui ſont continuellement occupés à réprimer le ſcandale, furent ſurpris alors. Mais le mépris & l'horreur du Public pour l'Auteur connu de cette indignité, ſont une nouvelle preuve de la politeſſe des Français.

---

* On joua une mauvaiſe Farce à la Comédie Italienne de Paris, dans laquelle on inſultoit groſſiérement pluſieurs perſonnes de mérite, & entre autre Mr. Fakener. Le Sr. Héraut Lieutenant de Police permit cette indignité, & le public la ſifla.

Les vertus qui forment le caractère d'un Peuple, ſont ſouvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a des eſprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes ſans goût, impolis & groſſiers, & on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils ſont oubliés du Public, & recevez ce ſecond hommage. Je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette Tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de ſuccès; on a parlé de moi ſur votre Théâtre avec tant de politeſſe & de bonté, que j'en dois ici un remerciment public à votre Nation.

Je ne peux mieux faire, je croi, pour l'honneur des Lettres, que d'apprendre ici à mes Compatriotes les ſingularités de la Traduction & de la Repréſentation de Zaïre ſur le Théâtre de Londres.

Mr. Hille, homme de Lettres, qui paraît connaître le Théâtre mieux qu'aucun Auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la

Piéce, dans le deſſein d'introduire ſur votre Scène quelques nouveautés, & pour la maniére d'écrire les Tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la Repréſentation.

L'art de déclamer étoit chez vous un peu hors de la nature ; la plûpart de vos Auteurs Tragiques s'exprimoient ſouvent plus en Poëtes ſaiſis d'entouſiaſme, qu'en hommes que la paſſion inſpire. Beaucoup de Comédiens avoient encore outré ce défaut ; ils déclamoient des Vers empoulés, avec une fureur & une impétuoſité qui eſt au beau naturel, ce que des convulſions ſont à l'égard d'une démarche noble & aiſée.

Cet air d'empreſſement ſembloit étranger à votre Nation ; car elle eſt naturellement ſage, & cette ſageſſe eſt quelquefois priſe pour de la froideur par les Etrangers. Vos Prédicateurs ne ſe permettent jamais un ton de Déclamateur. On riroit chez vous d'un Avocat qui s'échaufferoit dans ſon Plaidoïer. Les ſeuls Comédiens étoient outrés. Nos Acteurs, & ſur-tout nos Actrices de Paris, avoient ce défaut il y a quelques années ce fut

fut Mademoiſelle le Couvreur qui les en corrigea. Voïez ce qu'en dit un Auteur Italien de beaucoup d'eſprit & de ſens.

La legiadra Couvreur ſola non trotta
Per quella ſtrada dove i ſuoi compagni
Van di galoppo tutti quanti in frotta.
Se auvien qu'ella pianga, o che ſi lagni,
Senza quegli urli ſpaventoſi loro,
Ti muove ſi che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que Mademoiſelle le Couvreur avoit fait ſur notre Scène, Mademoiſelle Ciber vient de l'introduire ſur le Théâtre Anglais, dans le rôle de Zaïre. Choſe étrange, que dans tous les arts ce ne ſoit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au ſimple !

Une nouveauté qui va paraître plus ſinguliére aux Français, c'eſt qu'un Gentil-homme de votre païs, qui a de la fortune & de la conſidération, n'a pas dédaigné de jouer ſur votre Théâtre le rôle d'Oroſmane. C'étoit un ſpectacle aſſez intéreſſant de voir les deux principaux Perſonnages remplis par un

homme de condition, & l'autre par une jeune Actrice de 18. ans, qui n'avoit pas encore recité un Vers en ſa vie.

Cet exemple d'un Citoïen, qui a fait uſage de ſon talent pour la déclamation, n'eſt pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de ſurprenant en cela, c'eſt que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion que toutes les choſes de ce monde dépendent de l'uſage & de l'opinion. La Cour de France a danſé ſur le Théâtre avec les Acteurs de l'Opéra, & on a rien trouvé en cela d'étrange; ſinon que la mode de ces divertiſſemens ait fini. Pourquoi ſera-t-il plus étonnant de réciter que de danſer en Public ? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit a quelque part ſont au-deſſus de ceux du corps. Je le répéte encore, & je le dirai toujours, aucun des beaux-arts n'eſt mépriſable, & il n'eſt véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à preſent à la Traduction de Zaï-

re, & au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coûtume à laquelle Mr. Addiſſon, le plus ſage de vos Ecrivains, s'eſt aſſervi lui-même, tant l'uſage tient lieu de raiſon & de loi.

Cette coûtume peu raiſonnable étoit de finir chaque Acte par des Vers d'un goût différent du reſte de la Piéce, & ces Vers devoient néceſſairement renfermer une comparaiſon. Phédre en ſortant du Théâtre ſe comparaît Poëtiquement à une biche, Caton à un rocher, Cléopâtre à des enfans qui pleurent, juſqu'à ce qu'ils ſoient endormis.

Le Traducteur de Zaïre eſt le premier qui ait oſé maintenir les droits de la nature contre un goût ſi éloigné d'elle.

Il a proſcrit cet uſage; il a ſenti que la paſſion doit parler un langage vrai, & que le Poëte doit ſe cacher toujours pour ne laiſſer paraître que le Héros.

C'eſt ſur ce principe qu'il a traduit avec naïveté, & ſans aucune enflure, tous les Vers ſimples de la Piéce, que l'on gâteroit ſi on vouloit les rendre beaux.

OXFORD

On ne peut deſirer ce qu'on ne connaît pas.

‡

J'euſſe été près du Gange eſclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.

‡

Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.

‡

Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant trop peu fait l'amour.

‡

Je me croirois haï d'être aimé faiblement.

‡

Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.

‡

L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

‡

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les Vers qui ſont dans ce goût ſimple & vrai, ſont rendus mot à mot dans l'Anglais. Il eut été aiſé de les orner; mais le Traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes Compatriotes. Il a aimé, & il a rendu toute la naïveté de ces Vers. En effet, le ſtile doit être conforme au ſujet. Alzire, Brutus & Zaïre demandoient, par exemple, trois ſortes de verſifications différentes.

Si Bérénice ſe plaignoit de Titus, & Aria-

ne de Théſée, dans le ſtile de Cinna, Bérénice & Ariane ne toucheroient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, ſi on cherche d'autres ornemens que la ſimplicité & la vérité.

Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner s'il eſt bien de mettre tant d'amour dans les Piéces de Théâtre. Je veux que ce ſoit une faute ; elle eſt & ſera univerſelle ; & je ne ſai quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre-humain.

Ce qui eſt certain, c'eſt que dans ce défaut les Français ont réüſſi, plus que toutes les autres Nations anciennes & modernes miſes enſemble. L'Amour paraît ſur nos Théâtres avec des bienſéances, une délicateſſe, une vérité, qu'on ne trouve point ailleurs. C'eſt que de toutes les Nations, la Françaiſe eſt celle qui a le plus connu la ſociété.

Le commerce continuel, ſi vif & ſi poli des deux ſexes, a introduit en France une politeſſe aſſez ignorée ailleurs.

La ſociété dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer

ſont inſociables. Et des mœurs encore auſtéres parmi vous, des quérelles politiques, des guerres de Religion, qui vous avoient rendus farouches, vous ôtérent juſqu'au tems de Charles II. la douceur de la ſociété, au milieu même de la liberté. Les Poëtes ne devoient donc ſavoir, ni dans aucun païs, ni même chez les Anglais, la maniére dont les honnêtes-gens traitent l'amour.

La bonne Comédie fut ignorée juſqu'à Moliére, comme l'art d'exprimer ſur le Théâtre des ſentimens vrais & délicats, fut ignoré juſqu'à Racine, parce que la ſociété ne fut pour ainſi dire dans ſa perfection que de leur tems. Un Poëte, du fond de ſon cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vûës; il aura plutôt fait cent Odes & cent Epîtres, qu'une Scène où il faut faire parler la nature.

Votre Dryden, qui d'ailleurs étoit un très-grand génie, mettoit dans la bouche de ſes Héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences; deux choſes également oppoſées à la tendreſſe.

Si Mr. Racine fait dire à Titus:

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et croi toujours la voir pour la premiére fois.

Votre Dryden fait dire à Antoine :

Ciel ! comme j'aimai ! Témoins les jours & les nuits qui ſuivoient en danſant ſous vos piés. Ma ſeule affaire étoit de vous parler de ma paſſion ; un jour venoit & ne voïoit rien qu'amour ; un autre venoit, & c'étoit de l'amour encore. Les Soleils étoient las de nous regarder, & moi je n'étois point las d'aimer.

Il eſt bien difficile d'imaginer qu'Antoine ait en effet tenu de pareils diſcours à Cléopâtre.

Dans la même Piéce, Cléopâtre parle ainſi à Antoine :

Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher Soldat, j'ai été trop long-tems privée de vos careſſes. Mais quand je vous embraſſerai, quand vous ſerez tout à moi, je vous punirai de vos cruautés, en laiſſant ſur vos lévres l'impreſſion de mes ardens baiſers.

Il eſt très-vraiſemblable que Cléopâtre

parloit ſouvent dans ce goût : mais ce n'eſt point cette indécence qu'il faut repréſenter devant une audience reſpectable.

Quelques-uns de vos Compatriotes ont beau dire, c'eſt-là la pure nature : on doit leur répondre, que c'eſt préciſément cette nature qu'il faut voiler avec ſoin.

Ce n'eſt pas même connaître le cœur humain, de penſer qu'on doit plaire davantage en préſentant ces images licentieuſes. Au contraire, c'eſt fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaiſirs. Si tout eſt d'abord à découvert, on eſt raſſaſſié. Il ne reſte plus rien à chercher, rien à déſirer, & on arrive tout-d'un-coup à la langueur en croïant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaiſirs que les gens groſſiers ne connaiſſent pas.

Les Spectateurs en ce cas ſont comme les amans qu'une joüiſſance trop prompte dégoûte. Ce n'eſt qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées, qui feroient rougir, préſentées de trop de près. C'eſt ce voile qui fait le charme des honnêtes gens ;

il n'y a point pour eux de plaiſir ſans bienſéance.

Les Français ont connu cette régle plutôt que les autres Peuples, non parce qu'*ils ſont ſans génie & ſans hardieſſe*, comme le dit ridiculement l'inégal & impétueux Dryden; mais parce que depuis la Régence d'Anne d'Autriche ils ont été le Peuple le plus ſociable & le plus poli de la terre; & cette politeſſe n'eſt point une choſe arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité; C'eſt une loi de la nature, qu'ils ont heureuſement cultivée plus que les autres Peuples.

Le Traducteur de Zaïre a reſpecté preſque par-tout cès bienſéances Théâtrales qui vous doivent être communes comme à nous; mais il y a quelques endroits où il s'eſt livré encore à d'anciens uſages.

Par exemple, lorſque dans la Piéce Anglaiſe, Oroſmane vient annoncer à Zaïre qu'il croit ne la plus aimer, Zaïre lui répond en ſe roulant par terre. Le Sultan n'eſt point ému de la voir dans cette poſture de ridicule & de déſeſpoir, & le moment d'après il eſt tout étonné que Zaïre pleure.

Il lui dit cet hémiſtiche :

Zaïre, vous pleurez :

Il auroit dû lui dire auparavant :

Zaïre, vous vous roulez par terre.

Auſſi ces trois mots, *Zaïre, vous pleurez ;* qui ſont un grand effet ſur notre Théâtre, n'en ont fait aucun ſur le vôtre, parce qu'elles y étoient déplacées. Ces expreſſions familiéres & naïves tirent toute leur force de la ſeule maniére dont elles ſont amenées.

Seigneur, vous changez de viſage, n'eſt rien par ſoi même ; mais le moment où ces paroles ſi ſimples ſont prononcées dans Mitridates, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la maniére dont il le faut, eſt ce me ſemble un mérite dont les Français (ſi vous m'en exceptez) ont plus approché que les Ecrivains des autres Païs. C'eſt, je croi, ſur cet art que notre Nation doit en être cruë. Vous nous apprenez des choſes plus grandes & plus utiles. Il ſeroit honteux à nous de ne le pas

avouer ; les Français qui ont écrit contre les découvertes du Chevalier Newton ſur la lumiére, en rougiſſent ; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bien-tôt.

Vous devez vous ſoumettre aux régles de notre Théâtre, comme nous devons embraſſer votre Philoſophie. Nous avons fait d'auſſi bonnes expériences ſur le cœur humain, que vous ſur la Phyſique. L'art de plaire ſemble l'art des Français, & l'art de penſer paraît le vôtre. Heureux, Monſieur, qui comme vous les réünit, &c.

ACTEURS.

OROSMANE, Soudan de Jéruſalem.

LUSIGNAN, Prince du Sang des Rois de Jéruſalem.

ZAYRE, FATIME, } Eſclaves du Soudan.

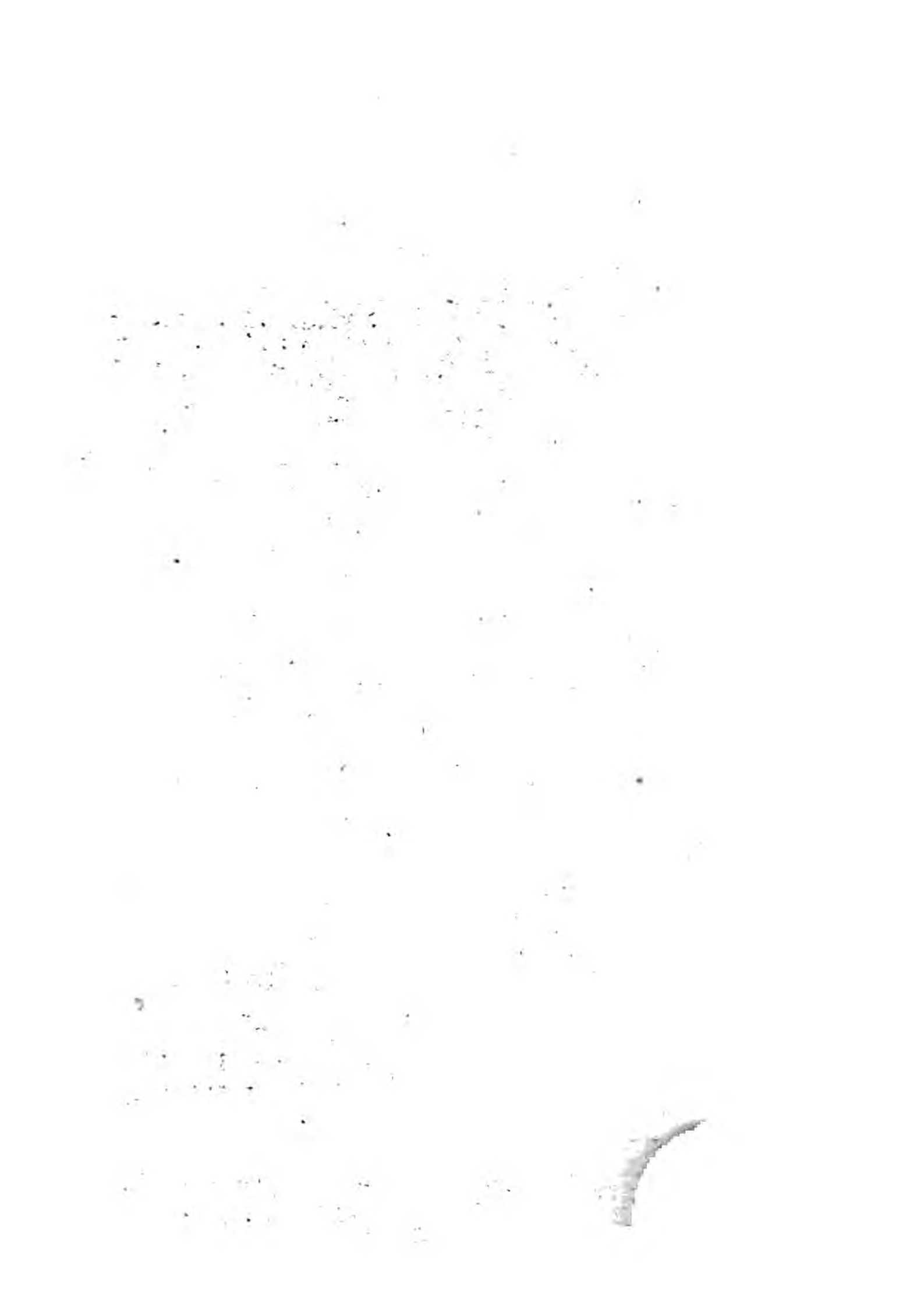
NE'RESTAN, CHATILLON, } Chevaliers Français.

CORASMIN, ME'LE'DOR, } Officiers du Soudan,

Un Eſclave,

Suite.

La Scène eſt au Sérail de Jéruſalem.



Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1761*

ZAIRE.

Eisen Inv.

ZAYRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME,

FATIME.

JE ne m'attendois pas, jeune & belle Zaïre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſerains?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes;
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes;

Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devoit guider nos pas ;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un Peuple poli les femmes adorées,
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,
Compagnes d'un époux & Reines en tous lieux,
Libres ſans deshonneur, & ſages ſans contrainte ;
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le Sérail d'un Soudan, ſa triſte auſtérité,
Ce nom d'Eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solime aux rives de la Seine ?

ZAYRE.

On ne peut déſirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le Ciel fixa nos pas.
Au Sérail des Soudans dès l'enfance enfermée ;
Chaque jour ma raiſon s'y voit accoutumée.
Le reſte de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan qui nous tient ſous ſa loi.
Je ne connais que lui, ſa gloire, ſa puiſſance :
Vivre ſous Oroſmane eſt ma ſeule eſpérance ;
Le reſte eſt un vain ſonge.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français dont la tendre amitié
Nous promit ſi ſouvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions ſon audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces triſtes combats
Perdus par les Chrétiens ſous les murs de Damas !

Oroſmane vainqueur, admirant ſon courage,
Le laiſſa ſur ſa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor, ſa généroſité
Devoit païer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine eſpérance?

ZAYRE.

Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Depuis plus de deux ans il n'eſt point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets, pour ſortir d'eſclavage.
Il devoit délivrer dix Chevaliers Chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penſer.

FATIME.

Mais s'il étoit fidèle;
S'il revenoit enfin dégager ſes ſermens,
Ne voudriez-vous pas? ...

ZAYRE.

Fatime, il n'eſt plus tems;
Tout eſt changé....

FATIME.

Comment, que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Va, c'eſt trop te celer le deſtin de Zaïre.
Le ſecret du Soudan doit encor ſe cacher,
Mais mon cœur dans le tien ſe plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres Captives,
On te fit du Jourdain abandonner les rives,

Le Ciel, pour terminer les malheurs de nos jours ;
D'une main plus puiſſante a choiſi le ſecours,
Ce ſuperbe Oroſmane....

FATIME.

Eh bien ?

ZAYRE.

Ce Soudan même,
Ce Vainqueur des Chrétiens.... chére Fatime.... il m'aime....
Tu rougis... je t'entens... garde-toi de penſer
Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer,
Que d'un Maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa Maîtreſſe ;
Et que j'eſſuïe enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager.
Cette fierté qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt point démentie
Plutôt que juſques-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrois ſans pâlir les fers & le cercueil :
Je m'en vais t'étonner ; ſon ſuperbe courage
A mes faibles appas préſente un pur hommage ;
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés,
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bien-tôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, ſont dignes de ce prix,
Mon cœur en eſt flatté plus qu'il n'en eſt ſurpris.
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites,
Je me vois avec joïe au rang de vos ſujetes.

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur,
Avec toi partagé je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas ! puiſſe le Ciel ſouffrir cet hymenée !
Puiſſe cette grandeur qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur !
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne ?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes Chrétienne ?

ZAYRE.

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeller mes ennuis ?
Chére Fatime, hélas ! ſai-je ce que je ſuis ?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître ?

FATIME.

Néreſtan qui naquit non loin de ce ſéjour,
Vous dit que d'un Chrétien vous reçutes le jour ;
Que dis-je ? Cette Croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance avec ſoin conſervée,
Ce ſigne des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette Croix, dont cent fois mes ſoins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eſt-elle demeurée,
Comme un gage ſecret de la fidélité,
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve ; & mon cœur qui s'ignore,
Pourrait-il ſuivre un Dieu que mon Amant abhorre ?

La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la Religion des heureux Muſulmans.
Je le voi trop; les ſoins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre créance;
J'euſſe été près du Gange eſclave des faux-Dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout, & la main de nos Peres
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractéres,
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer.
Priſonniére en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorſque ta raiſon par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtoit ſon flambeau;
Pour moi des Sarrazins eſclave en mon berceau,
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connue;
Contr'elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette Croix, je l'avoue, a ſouvent malgré moi
Saiſi mon cœur ſurpris de reſpect & d'effroi;
J'oſois l'invoquer même avant qu'en ma penſée
D'Oroſmane en ſecret l'image fut tracée.
J'honore, je chéris ces charitables loix
Dont ici Néreſtan me parla tant de fois;
Ces loix qui de la terre écartant les miſéres,
Des humains attendris font un Peuple de fréres;
Obligés de s'aimer, ſans doute, ils ſont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
A la Loi Muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie,
Vous allez épouſer leur ſuperbe Vainqueur.

ZAYRE.

Eh ! qui refuſeroit le préſent de ſon cœur !
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne,
Peut-être ſans l'amour, j'aurois été Chrétienne,
Peut-être qu'à ta Loi j'aurois ſacrifié ;
Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, & mon ame enyvrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux ſa grace, ſes exploits,
Songe à ce bras puiſſant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne.
Je ne te parle point du Sceptre qu'il me donne ;
Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Oroſmane, & non ſon Diadême,
Chére Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en croi trop un penchant ſi flatteur ;
Mais ſi le Ciel ſur lui déploïant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné ſa vie ;
Si le Ciel ſous mes loix eut rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendroit juſqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux, ſans doute, c'eſt lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce Palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

VERTUEUSE Zaïre, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée,
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en Muſulman vous parler ſans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet Univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple;
Je ſai que notre Loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes deſirs;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes piés l'encens de mes Maîtreſſes;
Et tranquile au Sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon Païs du ſein des voluptés.
Mais la moleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle;
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet ces lâches Succeſſeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'Autel & du Trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone;
Eux qui ſeroient encore, ainſi que leurs Ayeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avoient été d'eux.

Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie ;
Mais bien-tôt pour punir une Secte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin ;
Mon pere, après ſa mort, aſſervit le Jourdain,
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorſque la trompette & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proïe à de lâches amours,
Aux langueurs d'un Sérail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zaïre & ma flâme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croïez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouſe à ces monſtres d'Aſie,
Du Sérail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un Maître, eſclaves odieux.
Je ſai vous eſtimer autant que je vous aime,
Et ſur votre vertu me fier à vous même.
Après un tel aveu, vous connaiſſez mon cœur,
Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur ;
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe
Corromproit de mes jours la durée odieuſe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces ſentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre, & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flâme.

Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
Je me croirois haï d'être aimé faiblement.
De tous mes ſentimens tel eſt le caractére,
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'un égal amour votre cœur eſt épris,
Je viens vous épouſer ; mais c'eſt à ce ſeul prix,
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuſe,
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuſe.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux ! Ah ! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pu fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flâmes ſecrettes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes !
Ces noms chers & ſacrés, & d'Amant & d'Epoux,
Ces noms nous ſont communs, & j'ai par-deſſus vous
Ce plaiſir ſi flatteur à ma tendreſſe extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime ;
De voir que ſes bontés ſont ſeules mes deſtins,
D'être l'ouvrage heureux de ſes auguſtes mains,
De révérer, d'aimer un Héros que j'admire.
Oui, ſi parmi les cœurs ſoumis à votre Empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien,
Si votre auguſte choix...

SCENE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

CEt eſclave Chrétien,
Qui ſut ſa foi, Seigneur, a paſſé dans la France,
Revient au moment même & demande audience.

FATIME.

O Ciel !

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

CORASMIN.

Dans la premiére enceinte il arrête ſes pas :
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de ſon Maître,
Dans ces auguſtes lieux un Chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraiſſe. En tous lieux, ſans manquer de reſpect,
Chacun peut déſormais jouir de mon aſpect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de Rois des Tyrans inviſibles.

SCENE IV.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN, NE'RESTAN.

NE' RESTAN.

RESPECTABLE ennemi qu'eſtiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes ſermens & les tiens ;
J'ai ſatisfait à tout, c'eſt à toi d'y ſouſcrire ;
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solyme illuſtres priſonniers.
Leur liberté par moi trop long-tems retardée,
Quand je reparaîtrois leur dût être accordée ;
Sultan, tien ta parole, ils ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi.
Mais, graces à mes ſoins, quand leur chaîne eſt briſée,
A t'en païer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le céle pas, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte,
J'arrache des Chrétiens à leur priſon funeſte,
Je remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir,
Il me ſuffit. Je viens me mettre en ton pouvoir,
Je me rends priſonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

OROSMANE.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage,
Mais ton orgueil ici ſe ſeroit-il flatté
D'effacer Oroſmane en généroſité ?
Reprend ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons join mes juſtes largeſſes.
Au lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent tu peux les demander.
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta Patrie,
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant, qui méritoit le mieux,
Des Français, ou de moi, l'Empire de ces lieux?
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point réſervé pour te ſuivre;
De ceux qu'on peut te rendre il eſt ſeul excepté,
Son nom ſeroit ſuſpect à mon autorité;
Il eſt du ſang Français qui régnoit à Solyme,
On ſait ſon droit au Trône, & ce droit eſt un crime.
Du deſtin qui fait tout, tel eſt l'arrêt cruel.
Si j'euſſe été vaincu je ſerois criminel.
Luſignan, dans les fers, finira ſa carriére,
Et jamais du Soleil ne verra la lumiére.
Je le plains; mais pardonne à la néceſſité;
Ce reſte de vengeance & de ſévérité;
Pour Zaïre, croi-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance;
Tes Chevaliers Français, & tous leurs Souverains,
S'uniroient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NE'RESTAN.

Qu'entens-je ? Elle nâquit Chrétienne ?
J'ai pour la délivrer, ta parole & la ſienne ;
Et quant à Luſignan, ce Vieillard malheureux,
Pourroit-il ? ...

OROSMANE.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altiére
Se faiſant eſtimer commence à me déplaire ;
Sors, & que le Soleil levé ſur mes Etats
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Néreſtan ſort.

FATIME.

O Dieu, ſecourez-nous !

OROSMANE.

Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le Sérail un Souverain empire ;
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

CORASMIN, que veut donc cet eſclave infidele?
Il ſoupiroit... ſes yeux ſe ſont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués ?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur?
De ce ſoupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe?
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux ſupplice?
Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr?
Quiconque eſt ſoupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maîtreſſe aſſervie,
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolâtrie,
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes bienfaits,
Je ne ſuis point jaloux... ſi je l'étois jamais....
Si mon cœur... Ah! chaſſons cette importune idée;
D'un plaiſir pur & doux mon ame eſt poſſédée.

Va, fais tout préparer pour ces momens heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux :
Je vais donner une heure aux ſoins de mon Empire,
Et le reſte du jour ſera tout à Zaïre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

NE'RESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux,
Vous, Sauveur des Chrétiens, qu'un Dieu Sauveur envoïe,
Paraiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joïe
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui les délivre tous;
Aux portes du Sérail en foule ils vous demandent;
Ne privez point leurs yeux du Héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur....

NE'RESTAN.

Illuſtre Châtillon, modérez cet honneur;
J'ai rempli d'un Chrétien le devoir ordinaire,
J'ai fait ce qu'à ma place on vous auroit vu faire.

CHATILLON.

Sans doute, & tout Chrétien, tout digne Chevalier,
Pour ſa Religion ſe doit ſacrifier ;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir !
Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,
Nous, malheureux Français, eſclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où long-tems ſans ſecours
Le pere d'Oroſmane abandonna nos jours,
Jamais nos yeux ſans vous ne reverroient la France.

NE'RESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur, ſa Providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur ;
Mais quel triſte mélange altére ce bonheur !
Que de ce fier Soudan la clémence odieuſe
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit & m'entend ; il ſait ſi dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de ſa grandeur.
Je faiſois tout pour lui ; j'eſpérois de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte Foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enyvrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée :
Du Sérail des Sultans ſauvé par les Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoïé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flattois, eſpérance frivole,

De ramener Zaïre à cette heureuſe Cour,
Où Louïs, des vertus a fixé le ſéjour :
Déja même la Reine, à mon zèle propice,
Lui tendoit de ſon Trône une main protectrice ;
Enfin lorſqu'elle touche au moment ſouhaité,
Qui la tiroit du ſein de ſa captivité,
On la retient... Que dis-je... Ah ! Zaïre elle-même,
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime...
N'y penſons plus. . Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaiſir mortel,
Des Chrétiens malheureux l'eſpérance eſt trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux, ma liberté, ma vie ;
Diſpoſez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NE'RESTAN.

Seigneur, ce Luſignan qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en Héros ſi féconde,
Ce guerrier dont la gloire avoit rempli le monde,
Ce Héros malheureux de Bouillon deſcendu,
Aux ſoupirs des Chrétiens ne ſera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il eſt ainſi, votre faveur eſt vaine.
Quel indigne Soldat voudroit briſer ſa chaîne.
Alors que dans les fers ſon Chef eſt retenu ?
Luſignan, comme à moi, ne vous eſt pas connu.
Seigneur, remerciez ce Ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naiſſance
Long-tems après ces jours à jamais déteſtés,
Après ces jours de ſang & de calamités,

Où je vis ſous le joug de nos barbares Maîtres,
Tomber ces murs ſacrés conquis par nos Ancêtres.
Ciel! ſi vous aviez vu ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous ſervons le Tombeau profané,
Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux piés de nos Autels expirans dans les flâmes,
Et notre dernier Roi, courbé du faix des ans,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans!
Luſignan, le dernier de cette auguſte race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des Temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte Foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix, Français, ſoïez fidéles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes aîles,
La vertu du Très-haut qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſoit ſa route & marchoit devant lui,
Et des triſtes Chrétiens la foule délivrée,
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée:
Là, par nos Chevaliers d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan! Dieu qui nous humilie
N'a pas voulu ſans doute en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu,
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jéruſalem en cendre, hélas! fumoit encore,

Lorſque dans notre azyle, attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flâme, dont brûla Sion déſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée;
Ce fut-là le dernier de trente ans de revers,
Là je vis Luſignan chargé d'indignes fers,
Inſenſible à ſa chûte & grand dans ſes miſéres,
Il n'étoit attendri que des maux de ſes fréres.
Seigneur, depuis ce tems, ce Pere des Chrétiens,
Reſſerré loin de nous, blanchi dans ſes liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumiére,
Oublié de l'Aſie & de l'Europe entiére.
Tel eſt ſon ſort affreux, & qui peut aujourd'hui,
Quand il ſouffre pour nous, ſe voir heureux ſans lui?

NE'RESTAN.

Ce bonheur, il eſt vrai, ſeroit d'un cœur barbare.
Que je hais le deſtin qui de lui nous ſépare!
Que vers lui vos diſcours m'ont ſans peine entraîné!
Je connais ſes malheurs, avec eux je ſuis né,
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre?
Votre priſon, la ſienne, & Céſarée en cendre,
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers
Qui frappérent mes yeux à peine encor ouverts.
Je ſortois du berceau: ces images ſanglantes,
Dans vos triſtes récits me ſont encor préſentes.
Au milieu des Chrétiens dans un Temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi raſſemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras enſanglantés de nos meres tremblantes

Nous fûmes tranſportés dans ce Palais des Rois,
Dans ce même Sérail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis... pardonnez ſi mon cœur en ſoupire,
Qui depuis égarée en ce funeſte lieu,
Pour un Maître barbare abandonna ſon Dieu.

CHATILLON.

Telle eſt des Muſulmuns la funeſte prudence,
De leurs Chrétiens captifs ils ſéduiſent l'enfance,
Et je benis le Ciel, propice à nos deſſeins,
Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zaïre même,
Qui renonce aux Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime,
De ſon crédit au moins nous pourroit ſecourir;
Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir?
M'en croirez-vous? Le Juſte, auſſi bien que le Sage,
Du crime & du malheur ſait tirer avantage;
Vous pourriez de Zaïre emploïer la faveur
A fléchir Oroſmane, à toucher ſon grand cœur,
A nous rendre un Héros, que lui même a du plaindre,
Que ſans doute il admire & qui n'eſt plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même Héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moïens?
Et quand il le voudroit, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience?
Croïez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir?
Le Sérail à ma voix pourra-t-il ſe rouvrir?
Quand je pourrois enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,

A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front?
Seigneur, il eſt bien dur pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime;
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

NE'RESTAN.

Et bien... Mais quels chemins juſqu'à cet infidelle
Pourrons... On vient à nous. Que Vois-je? ô Ciel! c'eſt elle.

SCENE II.

ZAYRE, CHATILLON, NE'RESTAN.

ZAYRE *à Néreſtan.*

C'Est vous, digne Français, à qui je viens parler,
Le Soudan le permet, ceſſez de vous troubler,
Et raſſurant mon cœur qui tremble à votre approche,
Chaſſez de vos regards la plainte & le reproche;
Seigneur, nous nous craignons, nous rougiſſons tous deux,
Je ſouhaite & je crains de rencontrer vos yeux.

L'un à l'autre attachés depuis notre naiſſance,
Une affreuſe priſon renferma notre enfance,
Le ſort nous accabla du poids des mêmes fers
Que la tendre amitié nous rendoit plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre abſence;
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France;
Priſonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
Un entretien plus libre alors m'étoit permis;
Eſclave dans la foule où j'étois confondue,
Aux regards du Soudan je vivois inconnue;
Vous daignâtes bien-tôt, ſoit grandeur, ſoit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoïant des Français le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la triſte Zaïre;
Vous l'apportez, le Ciel a trompé vos bienfaits,
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais;
Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter ſans répandre des larmes,
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous des humains ſoulager la miſére,
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mere;
Vous me les rendez chers, & ces infortunez...

NE'RESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
Vous, qui des Luſignans, foulant aux piés la cendre!...

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre.
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir.
Oui, Luſignan eſt libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel ! nous revertions notre appui, notre pere !

NE'RESTAN.

Les Chrétiens vous devroient une tête ſi chére !

ZAYRE.

J'avois ſans eſpérance oſé la demander,
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder ;
On l'améne en ces lieux.

NE'RESTAN.

Que mon ame eſt émue !

ZAYRE.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent ſa vue ;
Ainſi que ce Vieillard, j'ai langui dans les fers ;
Qui ne ſait compâtir aux maux qu'on a ſoufferts ?

NE'RESTAN.

Grand Dieu ! que de vertu dans une ame infidelle !

SCENE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NE'RESTAN, *pluſieurs Eſclaves Chrétiens.*

LUSIGNAN.

DU ſéjour du trépas, quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des Chrétiens? guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
En s'aſſeïant.
Suis-je libre en effet?

ZAYRE.

Oui, Seigneur; oui vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiétes,
Tous nos triſtes Chrétiens...

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!
Châtillon, c'eſt donc vous? c'eſt vous que je revois!
Martyr, ainſi que moi, de la Foi de nos peres,
Le Dieu que nous ſervons finit-il nos miſéres?
En quels lieux ſommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'eſt ici le Palais qu'on bâtit vos Ayeux,

Du fils de Noradin c'eſt le ſéjour profane.

ZAYRE.

Le Maître de ces lieux, le puiſſant Oroſmane,
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux Français qui vous eſt inconnu,
En montrant Néréſtan.
Par la gloire amené des rives de la France,
Venoit de dix Chrétiens païer la délivrance :
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit en vous délivrant, égaler ſon grand cœur.

LUSIGNAN.

Des Chevaliers Français, tel eſt le caractére,
Leur nobleſſe en tout tems me fut utile & chére.
Trop digne Chevalier, quoi ! vous paſſez les mers
Pour ſoulager nos maux & pour briſer nos fers !
Ah ! parlez, à qui dois-je un ſervice ſi rare ?

NE'RESTAN.

Mon nom eſt Néreſtan ; le ſort long-tems barbare
Qui dans les fers ici me mit preſque en naiſſant,
Me fit quitter bien-tôt l'Empire du Croiſſant.
A la Cour de Louïs, guidé par mon courage,
De la guerre ſous lui j'ai fait l'apprentiſſage,
Ma fortune & mon rang ſont un don de ce Roi,
Si grand par ſa valeur, & plus grand par ſa foi.
Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lorſque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés
Satisfit en tombant aux Lys qu'ils ont bravés.
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Monar-
ques,

De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révérer le Martyr de la Croix,
Et la Cour de Louïs eſt l'aſyle des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette Cour j'ai vu jadis la gloire,
Quand Philippe à Bovine enchaînoit la victoire,
Je combattois, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, d'Eſtaing, de Neſle, & ce fameux Coucy.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.
Vous voïez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre,
Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai ſoufferts pour lui.
Vous, généreux témoin de mon heure derniére,
Tandis qu'il en eſt tems, écoutez ma priére,
Néreſtan, Châtillon, & vous... de qui les pleurs
Dans ces momens ſi chers honorent mes malheurs,
Madame, aïez pitié du plus malheureux pere,
Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colére,
Qui répand devant vous des larmes, que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſpérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance;
O mon cher Châtillon tu dois t'en ſouvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voïez frémir.

LUSIGNAN.

Priſonnier avec moi dans Céſarée en flâme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put ſecourir.

LUSIGNAN.

Hélas ! & j'étois pere, & je ne puis mourir !
Veillez du haut des Cieux, chers enfans que j'implore ;
Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réſervés,
Par des barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un pere accablé, furent portés enſemble
Dans ce même Sérail où le Ciel nous raſſemble.

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenois votre fille à peine en ſon berceau,
Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allois moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du Batême,
Lorſque les Sarrazins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout ſanglans.
Votre plus jeune fils à qui les deſtinées
Avoient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déja de ſentir ſon malheur,
Fut dans Jéruſalem conduit avec ſa ſœur.

NE'RESTAN.

De quel reſſouvenir mon ame eſt déchirée !
A cet âge fatal j'étois dans Céſarée,
Et tout couvert de ſang, & chargé de liens,
Je ſuivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur ! ... ce Sérail éleva votre enfance ? ...

En les regardant.

Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaiſſance ?
Ils ſeroient de votre âge, & peut-être mes yeux...
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux ?

Depuis quand l'avez-vous ?

ZAYRE.

Depuis que je reſpire,
Seigneur... Eh quoi ! D'où vient que votre cœur ſoupire ?

LUSIGNAN.

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes ſens ſont atteints !
Seigneur que faites-vous !

LUSIGNAN.

O Ciel ! ô Providence !
Mes yeux, ne trompez point ma timide eſperance ;
Seroit-il bien poſſible ? Oui, c'eſt-elle... Je voi
Ce préſent qu'une épouſe avoit reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête,
Lorſque de leur naiſſance on célébroit la fête :
Je revoi... Je ſuccombe à mon ſaiſiſſement.

ZAYRE.

Qu'entens-je ? & quel ſoupçon m'agite en ce moment ?
Ah, Seigneur ! ...

LUSIGNAN.

Dans l'eſpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voïez mes larmes,
Dieu mort ſur cette Croix, & qui revis pour nous,
Parle, achéve, ô mon Dieu ! ce ſont-là de tes coups :
Quoi ! Madame, en vos mains elle étoit demeurée ?
Quoi ! tous les deux captifs, & pris dans Céſarée ?

ZAYRE.

Oui, Seigneur.

NE'RESTAN.

Se peut-il ?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mere en effet ſont les vivans portraits :
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voïe !
Dieu, ranime mes ſens trop faibles pour ma joïe !
Madame... Néreſtan... Soutien-moi, Châtillon...
Néreſtan, ſi je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe !...

NE'RESTAN.

Oui, Seigneur : il eſt vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juſte ! heureux momens !

NE'RESTAN *ſe jettant à genoux.*

Ah, Seigneur ! ah, Zaïre !

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NE'RESTAN.

Moi, votre fils !

ZAYRE.

Seigneur !

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire !
Ma fille ! mon cher fils ! embraſſez votre pere.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher !

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher :

Je vous revois enfin, chére & triſte famille,
Mon fils, digne héritier... Vous... hélas! vous? ma fille!
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeule as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu Chrétienne?
Tu pleures, malheureuſe, & tu baiſſes les yeux,
Tu te tais! je t'entens! ô crime! ô juſtes Cieux!

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper: ſous les loix d'Oroſmane...
Puniſſez votre fille... elle étoit Muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi!
Ah, mon fils! A ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton Temple & périr ta mémoire,
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes triſtes enfans,
Et lorſque ma famille eſt par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie!
Je ſuis bien malheureux... c'eſt ton pere, c'eſt moi!
C'eſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi:
Ma fille, tendre objet de mes derniéres peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines;
C'eſt le ſang de vingt Rois, tous Chrétiens comme moi;
C'eſt le ſang des Héros, défenſeurs de ma Loi,
C'eſt le ſang des Martyrs... ô fille encor trop chére,
Connais-tu ton deſtin, ſais-tu quelle eſt ta mere?

Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes fréres, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des Cieux:
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour toi, pour l'Univers, eſt mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce Temple envahi par tes Maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes Ancêtres:
Tourne les yeux, ſa Tombe eſt près de ce Palais,
C'eſt ici la Montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'Impie;
C'eſt-là que de ſa Tombe il rappella ſa vie;
Tu ne ſaurois marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas ſans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton Pere,
Ton honneur qui te parle. & ton Dieu qui t'éclaire,
Je te vois dans mes bras, & pleurer & frémir;
Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir;
Je voi la vérité dans ton cœur deſcendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprends ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

NE'RESTAN.

Je revoi donc ma ſœur? ... Et ſon ame...

ZAYRE.

Ah, mon pere!

Cher auteur de mes jours : Parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter par un ſeul mot ma honte & mes ennuis ;
Dire, je ſuis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui... Seigneur... Je le ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçoi ſon aveu du ſein de ton Empire.

SCENE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NE'RESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MADAME, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils Chrétiens ſur-tout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi, de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre !

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, Seigneur !

LUSIGNAN.

O vous, que je n'oſe nommer,

Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le Ciel fera le reſte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

VOus étiez, Coraſmin, trompé par vos allarmes,
Non, Louïs, contre moi ne tourne point ſes armes,
Les Français ſont laſſés de chercher déſormais
Des climats que pour eux le deſtin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile Patrie,
Pour languir aux Deſerts de l'aride Arabie,
Et venir arroſer de leur ſang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaiſſeaux la Mer de la Syrie;
Louïs, des bords de Chypre épouvante l'Aſie;
Mais j'apprens que ce Roi s'éloigne de nos Ports;
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'inſtant la premiére nouvelle,
Contre les Mamelus ſon courage l'appelle;

Il cherche Meledin, mon ſecret ennemi;
Sur leurs diviſions mon Trône eſt affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte, ni la France,
Nos communs ennemis cimentent ma puiſſance,
Et prodigues d'un ſang qu'ils devroient ménager,
Prennent, en s'immolant, le ſoin de me venger.
Relâche ces Chrétiens, ami, je les délivre;
Je veux plaire à leur Maître, & leur permets de vivre.
Je veux que ſur la mer on les mene à leur Roi,
Que Louïs me connaiſſe & reſpecte ma foi.
Mene-lui Luſignan, di-lui que je lui donne
Celui que la naiſſance allie à ſa Couronne,
Celui que par deux fois mon pere avoit vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux Chrétiens...

OROSMANE.

Son nom n'eſt point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, ſi Louïs...

OROSMANE.

Il n'eſt plus tems de feindre;
Zaïre l'a voulu, c'eſt aſſez, & mon cœur
En donnant Luſignan, le donne à mon vainqueur.
Louïs eſt peu pour moi, je fais tout pour Zaïre;
Nul autre ſur mon cœur n'auroit pris cet empire;
Je viens de l'affliger, c'eſt à moi d'adoucir
Le déplaiſir mortel qu'elle a dû reſſentir,
Quand ſur les faux avis des deſſeins de la France
J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.

Que dis-je ? ces momens perdus dans mon Conſeil,
Ont de ce grand hymen ſuſpendu l'appareil ;
D'une heure encor, ami, mon bonheur ſe différe ;
Mais j'emploirai du moins ce tems à lui complaire ;
Zaïre ici demande un ſecret entretien
Avec ce Néreſtan, ce généreux Chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence ?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux eſclaves dans l'enfance ;
Ils ont porté mes fers ; ils ne ſe verront plus ;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point, je foule aux piés pour elle
Des rigueurs du Sérail la contrainte cruelle ;
J'ai mépriſé ces loix, dont l'âpre auſtérité
Fait d'une vertu triſte une néceſſité.
Je ne ſuis point formé du ſang Aſiatique ;
Né parmi les rochers au ſein de la Taurique,
Des Scythes mes ayeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs paſſions, leurs généroſité.
Je conſens qu'en partant Néreſtan la revoïe ;
Je veux que tous les cœurs ſoient heureux de ma joïe.
Après ce peu d'inſtans, volez à mon amour,
Tous ces momens, ami, ſont à moi ſans retour.
Va, ce Chrétien attend & tu peux l'introduire ;
Preſſe ſon entretien, obéïs à Zaïre.

SCENE II.

CORASMIN, NE'RESTAN.

CORASMIN.

EN ces lieux, un moment, tu peux encor reſter,
Zaïre à tes regards viendra ſe préſenter.

SCENE III.

NE'RESTAN *ſeul.*

EN quel état, ô Ciel! en quels lieux je la laiſſe!
O ma Religion! ô mon pere! ô tendreſſe!
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAYRE, NE'RESTAN.

NE'RESTAN.

MA ſœur, je puis donc vous parler;
Ah! dans quel tems le Ciel nous voulut raſſembler;
Vous ne reverrez plus un trop malheureux pere.

ZAYRE.

Dieu, Luſignan!

NE'RESTAN.

Il touche à ſon heure derniére.
Sa joïe en nous voïant, par de trop grands efforts,
De ſes ſens affaiblis a rompu les reſſorts;
Et cette émotion dont ſon ame eſt remplie,
A bien-tôt épuiſé les ſources de ſa vie.
Mais pour comble d'horreurs à ces derniers momens,
Il doute de ſa fille & de ſes ſentimens;
Il meurt dans l'amertume, & ſon ame incertaine
Demande en ſoupirant ſi vous êtes Chrétienne.

ZAYRE.

Quoi! je ſuis votre ſœur, & vous pouvez penſer
Qu'à mon ſang, qu'à ma Loi, j'aille ici renoncer?

NE'RESTAN.

Ah, ma ſœur! cette Loi n'eſt pas la vôtre encore;
Le jour qui vous éclaire eſt pour vous à l'aurore;

Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime & nous ouvre les Cieux.
Jurez par nos malheurs & par votre famille,
Par ces Martyrs ſacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains par ce Dieu que j'adore,
Par ſa Loi que je cherche & que mon cœur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte Loi...
Mais, mon cher frére... Hélas! que veut-elle de moi!
Que faut-il?...

NE'RESTAN.

Déteſter l'Empire de vos Maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos Ancêtres,
Qui né dans ces remparts eſt mort ici pour nous,
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler? Moins inſtruit que fidèle,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zèle.
Un Pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux
Vous apporter la vie & deſſiller vos yeux.
Songez à vos ſermens, & que l'eau du Batême
Ne vous apporte point la mort & l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir;
Mais à quel titre, ô Ciel! faut-il donc l'obtenir!
A qui le demander dans ce Sérail profane?...
Vous, le ſang de vingt Rois, eſclave d'Oroſmane!
Parente de Louïs, fille de Luſignan,
Vous Chrétienne & ma ſœur, eſclave d'un Soudan!

Vous m'entendez... je n'oſe en dire davantage :
Dieu ! nous reſerviez-vous à ce dernier outrage !

ZAYRE.

Ah, cruel ! pourſuivez. Vous ne connaiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frére, aïez pitié d'une ſœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt déſeſpérée.
Je ſuis Chrétienne, hélas ! ... j'attens avec ardeur
Cette eau ſainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ſerai point indigne de mon frére,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux pere.
Mais parlez à Zaïre, & ne lui cachez rien,
Dite... quelle eſt la Loi de l'Empire Chrétien ?...
Quel eſt le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ſes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Auroit touché ſon ame & s'uniroit à lui ?

NE'RESTAN.

O Ciel ! que dites-vous ? Ah ! la mort la plus prompte
Devroit....

ZAYRE.

C'en eſt aſſez, frappe, & prévien ta honte.

NE'RESTAN.

Qui, vous, ma ſœur ?

ZAYRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer.
Oroſmane m'adore... & j'allois l'épouſer.

NE'RESTAN.

L'épouſer ! eſt-il vrai, ma ſœur ? Eſt-ce vous-même ?
Vous, la fille des Rois.

ZAYRE.

Frappe, di-je, je l'aime.

NE'RESTAN.

Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
Vous demandez la mort & vous la méritez;
Et ſi je n'écoutois que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon pere, ſa mémoire,
Si la Loi de ton Dieu que tu ne connais pas,
Si ma Religion ne retenoit mon bras,
J'irois dans ce Palais, j'irois au moment même,
Immoler de ce fer un Barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louïs, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bien-tôt, frappant des coups plus ſûrs,
Délivrer ton Dieu même & lui rendre ces murs:
Zaïre cependant ma ſœur, ſon alliée,
Au Tyran d'un Sérail par l'hymen eſt liée!
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un Tartare eſt le Dieu que ſa fille a choiſi?
En ce moment affreux, hélas! ton pere expire,
En demandant à Dieu le ſalut de Zaïre.

ZAYRE.

Arrête: mon cher frére.... arrête, connais-moi,
Peut-être que Zaïre eſt digne encor de toi;
Mon frére, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche, eſt un plus grand outrage,
Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas,
Que je te demandois & que je n'obtiens pas.

L'état où tu me vois accable ton courage ;
Tu ſouffres, je le voi, je ſouffre davantage.
Je voudrois que du Ciel le barbare ſecours,
De mon ſang, dans mon cœur, eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoiſonné d'une flâme profane,
Ce pur ſang des Chrétiens brûla pour Oroſmane,
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé...
Pardonnez-moi, Chrétiens ; qui ne l'auroit aimé !
Il faiſoit tout pour moi ; ſon cœur m'avoit choiſie,
Je voïois ſa fierté pour moi ſeule adoucie.
C'eſt lui qui des Chrétiens a ranimé l'eſpoir ;
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir ;
Pardonne ; ton courroux, mon pere, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma faibleſſe,
Me ſervent de ſupplice, & ta ſœur en ce jour
Meurt de ſon repentir plus que de ſon amour.

NE'RESTAN.

Je te blâme & te plains ; croi-moi, la Providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence.
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux ;
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.
Il ne ſouffrira pas qu'à ſon culte engagé,
Entre un Barbare & lui ton cœur ſoit partagé.
Le Batême éteindra ces feux dont il ſoupire,
Et tu vivras fidelle, ou périras Martyre.
Acheve donc ici ton ſerment commencé,
Acheve, & dans l'horreur dont ton cœur eſt preſſé,
Promets au Roi Louïs, à l'Europe, à ton pere,

Au Dieu qui déja parle à ce cœur ſi ſincére,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma préſence il te faſſe Chrétienne,
Et que Dieu, par ſes mains, t'adopte & te ſoutienne.
Le promets-tu, Zaïre?

ZAYRE.

Oui, je te le promets:
Rens-moi Chrétienne & libre, à tout je me ſoumets.
Va, d'un pere expirant, va fermer la paupiére;
Va, je voudrois te ſuivre & mourir la premiére.

NE'RESTAN.

Je pars: adieu, ma ſœur, adieu; puiſque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce Palais honteux,
Je reviendrai bien-tôt, par un heureux Batême,
T'arracher aux Enfers & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAYRE *ſeule.*

ME voilà ſeule, ô Dieu! que vais-je devenir!
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas! ſuis-je en effet, ou Françaiſe ou Sultane?
Fille de Luſignan, ou femme d'Oroſmane?
Suis-je amante, ou Chrétienne? O ſermens que j'ai faits!
Mon pere, mon païs, vous ſerez ſatisfaits!

Fatime ne vient point ; quoi ! dans ce trouble extrême,
L'Univers m'abandonne ! on me laiſſe à moi-même !
Mon cœur peut-il porter ſeul, & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui ?
A ta Loi, Dieu puiſſant, oui, mon ame eſt rendue,
Mais fais que mon Amant s'éloigne de ma vue.
Cher Amant ! ce matin, l'aurois-je pu prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi, qui de tant de feux juſtement poſſédée,
N'avois, d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour ?
Hélas ! & je t'adore ; & t'aimer eſt un crime !

SCENE VI.

ZAYRE, OROSMANE, FATIME, CORASMIN.

OROSMANE.

PARAISSEZ, tout eſt prêt ; le beau feu qui m'anime
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement,
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre Amant ;
Les parfums de l'encens rempliſſent la Moſquée,
Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée,
Confirme mes ſermens & préſide à mes feux ;
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux.

Tout tombe à vos genoux ; vos ſuperbes rivales,
Qui diſputoient mon cœur & marchoient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre & de vous obéïr,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir ;
Le Trône, les feſtins, & la cérémonie,
Tout eſt prêt, commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où ſuis-je, malheureuſe ? ô tendreſſe ! ô douleur !

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher ?

OROSMANE.

Que dites-vous ?

ZAYRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main ; daignez, belle Zaïre...

ZAYRE.

Dieu de mon pere ! hélas ! que pourrai-je lui dire ?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flâme, & mon bonheur...

ZAYRE.

Hélas !

OROSMANE.

Ce trouble à mes deſirs vous rend encor plus chére,
D'une vertu modeſte il eſt le caractére.
Digne & charmant objet de ma conſtante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, ſoutien-moi... Seigneur.

OROSMANE.

O Ciel! eh quoi!

ZAYRE.

Seigneur, cette hymenée
Etoit un bien ſuprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le Trône & la grandeur;
Qu'un ſentiment plus juſte occupoit tout mon cœur!
Hélas, j'aurois voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les Trônes de l'Aſie,
Seule, & dans un Deſert auprès de mon époux,
J'euſſe pu ſous mes piés les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... ces Chrétiens...

OROSMANE.

Ces Chrétiens... Quoi! Madame?
Qu'auroient donc de commun cette Secte & ma flâme?

ZAYRE.

Luſignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens ſa vie & ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien! quel intérêt ſi preſſant & ſi tendre,
A ce vieillard Chrétien votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point Chrétienne; élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès long-tems la foi de mes ayeux;
Un Vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées?

Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAYRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étois chére...,

OROSMANE.

Si vous l'êtes; ah Dieu!

ZAYRE.

Souffrez que l'on différe...
Permettez que ces nœuds par vos mains aſſemblez...

OROSMANE.

Que dites-vous? ô Ciel! eſt-ce vous qui parlez,
Zaïre?

ZAYRE.

Je ne puis ſoutenir ſa colére.

OROSMANE.

Zaïre!

ZAYRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire;
Excuſez ma douleur... non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je dois;
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tue,
Je ne puis... ah! ſouffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon déſeſpoir, & l'horreur où je ſuis.

Elle ſort.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuſe aux tranſports de mon ame offenſée.
Eſt-ce à moi que l'on parle ? Ai-je bien entendu ?
Eſt-ce moi qu'elle fuit ? O Ciel ! & qu'ai-je vu ?
Coraſmin, quel eſt donc ce changement extrême ?
Je la laiſſe échapper ! Je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous ſeul cauſez ſon trouble, & vous vous en plaignez,
Vous accuſez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite ?
Si c'étoit ce Français... quel ſoupçon ! quelle horreur !
Quelle lumiére affreuſe a paſſé dans mon cœur !
Hélas ! je repouſſois ma juſte défiance ;
Un barbare, un eſclave, auroit cette inſolence !
Cher ami je verrois un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave Chrétien !
Mais, parle, tu pouvois obſerver ſon viſage,
Tu pouvois de ſes yeux entendre le langage,

Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis?
Appren-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis...
Ç'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive...

OROSMANE.

A cet affront je ſerois réſervé! ...
Non, ſi Zaïre, ami, m'avoit fait cette offenſe,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance;
Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, auroit-il éclaté?
Ecoute, garde-toi de ſoupçonner Zaïre.
Mais, di-tu, ce Français gémit, pleure, ſoupire...
Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidéle,
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouït de ſa vue une ſeconde fois?
Qu'il revint en ces lieux?

OROSMANE.

Qu'il revint! lui, ce traître,
Q'uaux yeux de ma Maîteeſſe il oſât reparaître?
Oui, je le lui rendrois; mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi,

Déchiré devant elle, & ma main degoûtante,
Confondroit dans ſon ſang, le ſang de ſon amante...
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé;
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe;
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe;
Non, c'eſt trop ſur Zaïre arrêter un ſoupçon;
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon,
Mais ne crois pas non plus que le mien s'aviliſſe,
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi.
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire,
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zaïre.
Allons que le Sérail ſoit fermé pour jamais,
Que la terreur habite aux portes du Palais,
Que tout reſſente ici le frein de l'eſclavage,
Des Rois de l'Orient ſuivons l'antique uſage.
On peut pour ſon eſclave, oubliant ſa fierté,
Laiſſer tomber ſur elle un regard de bonté
Mais il eſt trop honteux de craindre une maîtreſſe;
Aux mœurs de l'Occident laiſſons cette baſſeſſe.
Ce ſexe dangereux qui veut tout aſſervir,
S'il régne dans l'Europe, ici doit obéïr.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

QUE je vous plains, Madame, & que je vous admire !
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire.
Il donnera la force à vos bras languiſſans
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh ! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice ?

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice ;
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voïez plus votre auguſte famille,

Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille ;
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce ſaint Pontife, organe du Seigneur,
Ne pourroit aborder dans ce Palais profane...

ZAYRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane ;
J'ai pu déſeſpérer le cœur de mon Amant !
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !
Mon Dieu, vous l'ordonnez ; j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi ! vous regretteriez cette chaîne honteuſe ?
Hazarder la victoire, aïant tant combattu !

ZAYRE.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérois, hélas ! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avoit point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles :
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour,
Je lui crie en pleurant, ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, rempli-moi de toi-même.
Mais, Fatime, à l'inſtant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre Dieu même & moi.
Eh bien, race des Rois, dont le Ciel me fit naître,
Pere, mere, Chrétiens ; vous, mon Dieu ; vous, mon
Maître,

Vous qui de mon Amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne ſont plus pour lui,
Que j'expire innocente, & qu'une main ſi chére,
De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la paupiére.
Ah! que fait Oroſmane? Il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas;
Il me fuit, il me laiſſe, & je n'y peux ſurvivre.

FATIME.

Quoi, vous! Fille des Rois, que vous prétendez ſuivre,
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui? ....

ZAYRE.

Eh! pourquoi mon Amant n'eſt-il pas né pour lui?
Oroſmane eſt-il fait pour être ſa victime?
Dieu pourroit-il haïr un cœur ſi magnanime?
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de vertus;
S'il étoit né Chrétien, que ſeroit-il de plus?
Et plût à Dieu du moins que ce ſaint Interprête,
Ce Miniſtre ſacré que mon ame ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vint bien-tôt me tirer!
Je ne ſai, mais enfin j'oſe encore eſpérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne reprouveroit point une telle alliance.
Peut être de Zaïre en ſecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré,
Peut-être en me laiſſant au Trône de Syrie,
Il ſoutiendroit par moi les Chrétiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'Empire du Jourdain;
Qui fit comme Oroſmane admirer ſa clémence,
Au ſein d'une Chrétienne il avoit pris naiſſance.

FATIME.

Ah ! ne voïez-vous pas que pour vous conſoler....

ZAYRE.

Laiſſe-moi ; je vois tout, je meurs ſans m'aveugler ;
Je vois que mon Païs, mon ſang, tout me condamne ;
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrois quelquefois me jetter à ſes piés,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincére.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frére,
Expoſe les Chrétiens qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAYRE.

Ah ! ſi tu connaiſſois le grand cœur d'Oroſmane !

FATIME.

Il eſt le protecteur de la Loi Muſulmane ;
Et plus il vous adore, & moins il peut ſouffrir
Qu'on vous oſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le Pontife à vos vœux en ſecret va ſe rendre,
Et vous avez promis.

ZAYRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſecret.
Hélas ! qu'à mon Amant je le tais à regret !
Et pour comble d'horreur, je ne ſuis plus aimée.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE.

MADAME, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant ſans rougir des ſentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croïois être aimé, Madame, & votre Maître
Soupirant à vos piés, devoit s'attendre à l'être:
Vous ne m'entendrez point, Amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous;
Cruellement bleſſé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaiſſer à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendreſſe,
A chercher des raiſons, dont la flateuſe adreſſe
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous raméne un Amant qui ne vous connaît plus,
Et qui craignant ſur-tout qu'à rougir on l'expoſe,
D'un refus outrageant veut ignorer la cauſe.
Madame, c'en eſt fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignoit préſenter,

Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devoient être.
Il pourra m'en coûter; mais mon cœur s'y réſout,
Apprenez qu'Oroſmane eſt capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir déſeſpéré de vous avoir perdue,
Que de vous poſſéder, s'il faut qu'à votre foi,
Il en coûte un ſoupir qui ne ſoit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE *à part.*

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander ſeul à mes ſens éperdus...
Haut.
Eh bien, puiſqu'il eſt vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur ...

OROSMANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le deſirez,
Que ſous une autre loi... Zaïre, vous pleurez?

ZAYRE.

Ah, Seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire,
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire.
Je ſai qu'il faut vous perdre, & mon ſort l'a voulu;
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous eſt pas connu.
Me puniſſe à jamais ce Ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Oroſmane.

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez!

ZAYRE.

Dieu, ſi je l'aime; hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh! pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un Amant ſi fidéle?
Je me connaiſſois mal; oui, dans mon déſeſpoir
J'avois cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte,
Zaïre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton Amant enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi.
Qui, moi? Que ſur mon Trône une autre fut placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée.
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés & ſi bien démentis;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie
Le Ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuïe.
Je t'aimerai toujours. . mais d'où vient que ton cœur
En partageant mes feux différoit mon bonheur?
Parle. Etoit-ce un caprice? Eſt-ce crainte d'un Maitre,
D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Seroit-ce un artifice? épargne-toi ce ſoin,
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en a pas beſoin;
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie;
L'art le plus innocent tient de la perfidie;
Je n'en connus jamais, & mes ſens déchirez
Pleins d'un amour ſi vrai ..

ZAYRE.

Vous me déſeſpérez;

Vous m'êtes chet, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel! expliquez-vous. Quoi? toujours me troubler!
Se peut-il? ...

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler!

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zaïre?
Eſt-il quelque Chrétien qui contre moi conſpire?
Me trahit-on? parlez.

ZAYRE.

Eh! peut-on vous trahir!
Seigneur, entr'eux & vous, vous me verriez courir;
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre,
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre, grand Dieu!

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au Ciel qu'à vos jours la mienne fut unie!
Oroſmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune....

Demain

Demain tous mes ſecrets vous ſeront révélez.

OROSMANE.

Dequelle inquiétude, ô Ciel, vous m'accablez !
Pouvez-vous ? ...

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore
Ne me refuſez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez,
J'y conſens; il en coûte à mes ſens déſolez.
Allez, ſouvenez-vous que je vous ſacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainſi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zaïre ?

ZAYRE.

Hélas, Seigneur !

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH ! c'eſt trop-tôt chercher ce ſolitaire aſyle,
C'eſt trop-tôt abuſer de ma bonté facile,
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.
Quoi donc, par ma tendreſſe élevée à l'Empire,
Dans le ſein du bonheur que ſon ame déſire,
Près d'un Amant qu'elle aime & qui brûle à ſes piés,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noïés ? ...
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout ai-je eu moins d'injuſtices ?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſez ?
Eſt-ce à moi de me plaindre ? on m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe ;
Je me rends ; je le vois, ſon cœur eſt ſans détours.
La nature naïve anime ſes diſcours.
Elle eſt dans l'âge heureux où régne l'innocence,
A ſa ſincérité je dois ma confiance ;
Elle m'aime, ſans doute ; oui, j'ai lu devant toi
Dans ſes yeux attendris l'amour qu'elle a pour moi ;

Et ſon ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.
Qui peut avoir un cœur aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour & ne le ſentir pas!

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN. MEʼLEʼDOR.

MEʼLEʼDOR.

CETTE Lettre, Seigneur, à Zaïre adreſſée,
Par vos Gardes ſaiſie, & dans mes mains laiſſée...

OROSMANE.

Donne... Qui la portoit?... Donne.

MEʼLEʼDOR.

Un de ces Chrétiens
Dont vos bontés, Seigneur, ont briſé les liens.
Au Sérail, en ſecret, il alloit s'introduire,
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire!
Laiſſe-nous.., je frémis.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

CETTE Lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! liſons, ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce Billet contient ma deſtinée.
Liſons... ,, Chére Zaïre, il eſt tems de nous voir.
,, Il eſt vers la moſquée une ſecrette iſſue,
,, Où vous pouvez ſans bruit, & ſans être apperçue,
,, Tromper vos ſurveillans & remplir notre eſpoir:
,, Il faut vous hazarder: vous connaiſſez mon zèle;
,, Je vous attends, je meurs, ſi vous n'êtes fidèle.
Eh bien, cher Coraſmin, que dis-tu?

CORASMIN.

Moi, Seigneur?
Je ſuis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahiſon horrible!
Seigneur, à cet affront vous êtes inſenſible?

Vous, dont le cœur tantôt ſur un ſimple ſoupçon
D'une douleur ſi vive a reçu le poiſon ?
Ah ! ſans doute l'horreur d'une action ſi noire
Vous guérit d'un amour qui bleſſoit votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle, à l'inſtant ; va, vole, Coraſmin.
Montre-lui cet écrit... qu'elle tremble... & ſoudain
De cent coups de poignard que l'infidelle meure ;
Mais avant de frapper.... ah ! cher ami, demeure ;
Demeure, il n'eſt pas tems. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce ſecret plein d'horreur ?
Ce ſecret qui peſoit à ſon infâme cœur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque tems ſe ſouſtraire à ma vue.
Je me fais cet effort ; je la laiſſe ſortir ;
Elle part en pleurant... & c'eſt pour me trahir.
Quoi, Zaïre !

CORASMIN.

Tout ſert à redoubler ſon crime.
Seigneur, n'en ſoïez pas l'innocente victime,
Et de vos ſentimens rappellant la grandeur...

OROSMANE.

C'eſt-là ce Néreſtan, ce Héros plein d'honneur,
Ce Chrétien ſi vanté, qui rempliſſoit Solyme
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime ?

Je l'admirois moi-même, & mon cœur combattu
S'indignoit qu'un Chrétien m'égalât en vertu.
Ah ! qu'il va me païer ſa fourbe abominable !
Mais Zaïre, Zaïre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave Chrétienne, & que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer !
Une eſclave ! Elle ſait ce que j'ai fait pour elle.
Ah, malheureux !

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zèle,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez...

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler ;
Allez, volez, eſclave, & m'amenez Zaïre.

CORASMIN.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

OROSMANE.

Je ne ſai, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah ! Seigneur, vous allez dans votre déſeſpoir
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes,
Vos bontés contre vous lui donneront des armes,
Et votre cœur ſéduit, malgré tous vos ſoupçons,
Pour la juſtifier cherchera des raiſons.
M'en croirez-vous ? cachez cette Lettre à ſa vue,
Prenez pour la lui rendre une main inconnue ;
Par-là malgré la fraude & les déguiſemens,
Vos yeux démêleront ſes ſecrets ſentimens,

Et des plis de ſon cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penſes-tu qu'en effet Zaïre me trahiſſe ?...
Allons, quoi qu'il en ſoit, je vais tenter mon ſort,
Et pouſſer la vertu juſqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de ſon côté pouſſer la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous, ce funeſte entretien.
Un cœur tel que le vôtre...

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien :
A ſon exemple, hélas ! ce cœur ne ſauroit feindre,
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre :
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connaître un rival...
Tien, reçoi ce billet à tous trois ſi fatal :
Va, choiſi pour le rendre un eſclave fidèle,
Mets en de ſûres mains cette Lettre cruelle ;
Va, cours... je ferai plus, j'éviterai ſes yeux,
Qu'elle n'approche pas... c'eſt elle, juſtes Cieux !

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

SEIGNEUR, vous m'étonnez ; quelle raiſon ſoudaine,
Quel ordre ſi preſſant près de vous me ramene ?

OROSMANE.

Eh bien ! Madame, il faut que vous m'éclairciſſiez.
Cet ordre eſt important plus que vous ne croïez,
Je me ſuis conſulté... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon ſort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon Sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon reſpect, mes ſoins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaiſſance.
Votre cœur par un Maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous il eſt tems que je liſe,
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe.
Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma ſincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, ou même les balance,

Il faut me l'avouer, & dans ce même inſtant
Ta grace eſt dans mon cœur ; prononce ; elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore,
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra ſe détourner,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur ! vous oſez me tenir ce langage ?
Vous, cruel ? .. apprenez que ce cœur qu'on outrage
Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimoit pas, eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flâme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier,
La honte où je deſcends de me juſtifier.
J'ignore ſi le Ciel, qui m'a toujours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie ;
Quoi qu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, eſt gravé dans mon cœur,
Je jure que Zaïre à ſoi-même rendue,
Des Rois les plus puiſſans déteſteroit la vue,
Que tout autre, après vous, me ſeroit odieux.
Voulez-vous plus ſavoir, & me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proïe,
Ce cœur déſeſpéré devant vous ſe déploïe ?
Sachez donc qu'en ſecret il penſoit malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il ſoupiroit pour vous, avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes faibleſſes ;

Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûloit à vos piez;
Qu'il vous aimoit enfin lorſque vous m'ignoriez;
Qu'il n'eût jamais que vous, n'aura que vous pour Maître;
J'en atteſte le Ciel, que j'offenſe peut-être;
Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'étoit pour vous.

OROSMANE.

Quoi! des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure!
Quel excès de noirceur! Zaïre! ... ah, la parjure!
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main!

ZAYRE.

Que dites-vous? Quel trouble agite votre ſein?

OROSMANE.

Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez?

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche
D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendreſſe!
Mais encore une fois quelle fureur vous preſſe?
Quels regards effraïans vous me lancez! hélas!
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMI, ſa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eſt point démentie,
Tranquille dans le crime, & fauſſe avec douceur,
Elle a juſques au bout ſoutenu ſa noirceur.
As-tu trouvé l'eſclave? as-tu ſervi ma rage?
Connaîtrai-je à la fois ſon crime & mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéïr; mais vous ne pouvez pas
Soupirer déſormais pour ſes traîtres appas.
Vous la verrez ſans doute avec indifférence,
Sans que le repentir ſuccéde à la vengeance,
Sans que l'amour ſur vous en repouſſe les traits.

OROSMANE.

Coraſmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous! ô Ciel! Vous!

OROSMANE.

Je vois un raïon d'eſpérance.
Cet odieux Chrétien, l'éleve de la France,
Eſt jeune, impatient, leger, préſomptueux,

Il peut croire aiſément ſes téméraires vœux ;
Son amour indiſcret, & plein de confiance,
Aura de ſes ſoupirs hazardé l'inſolence ;
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler ;
Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler !
Il croit qu'il eſt aimé ; c'eſt lui ſeul qui m'offenſe ;
Peut-être ils ne ſont point tous deux d'intelligence ;
Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croïois trop-tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin, écoutez.... Dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des mortels viendra prêter ſon ombre,
Si tôt que ce Chrétien, chargé de mes bienfaits,
Néreſtan paraîtra ſous les murs du Palais,
Aïez ſoin qu'à l'inſtant la Garde le ſaiſiſſe,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſupplice,
Et que chargé de fers il me ſoit préſenté.
Laiſſez, ſur-tout, laiſſez Zaïre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime,
Ma fureur eſt plus grande & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé,
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

OROSMANE, CORASMIN, *un Eſclave.*

OROSMANE *à l'Eſclave.*

ON l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains eſt le ſort de ton Maître,
Donne-lui le billet de ce traître Chrétien,
Ren-moi compte de tout ; examine-là bien.
Porte-moi ſa réponſe : on approche... c'eſt elle.
A Coraſmin.
Vien, d'un malheureux Prince, ami tendre & fidèle,
Vien m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCENE II.

ZAYRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

EH ! qui peut me parler dans l'état où je ſuis ?
A tant d'horreurs, hélas ! qui pourra me ſouſtraire ?
Le Sérail eſt fermé. Dieu ! ſi c'étoit mon frére !
Si la main de ce Dieu pour ſoutenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduiſoit vers moi !
Quel eſclave inconnu ſe préſente à ma vue ?

L'ESCLAVE.

Cette lettre en ſecret en mes mains parvenue
Pourra vous aſſurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part, pendant que Zaïre lit.*

Dieu tout puiſſant, éclate en ta bonté,
Fai deſcendre ta grace en ce ſéjour profane,
Arrache ma Princeſſe au barbare Oroſmane.

ZAYRE *à Fatime.*

Je voudrois te parler.

FATIME *l'Eſclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rappellera; ſoïez prêt; laiſſez-nous.

SCENE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

Lis ce billet, hélas! di-moi ce qu'il faut faire;
Je voudrois obéïr aux ordres de mon frére.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux piés de ſes Autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt Dieu qui vous appelle.

ZAYRE.

Je le ſai, à ſa voix je ne ſuis point rebelle,
J'en ai fait le ſerment; mais puis-je m'engager,
Moi, les Chrétiens, mon frére, en un ſi grand danger?

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle ſeul à cette ame ébranlée.
Je connais votre cœur, il penſeroit comme eux,
Il hazarderoit tout, s'il n'étoit amoureux.
Ah! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenſer l'Amant qui vous outrage.

Quoi ! ne voïez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un Tartare à travers ſes bontés ?
Ce Tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant, menaçoit ſa Maîtreſſe...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher,
Vous ſoupirez pour lui ?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'eſt moi qui l'offenſois, moi qu'en cette journée
Il a vu ſouhaiter ce fatal hymenée ?
Le Trône étoit tout prêt, le Temple étoit paré,
Mon Amant m'adoroit, & j'ai tout différé.
Moi qui devois ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence,
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour dont votre ame eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée ?

ZAYRE.

Ah ! Fatime, tout ſert à me déſeſpérer.
Je ſai que du Sérail rien ne peut me tirer.
Je voudrois des Chrétiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée,
Et je ſens qu'à l'inſtant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état ! quel tourment ! Non, mon ame inquiéte
Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite ;
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentimens,

Pren ſoin de nos Chrétiens, & veille ſur mon frére,
Pren ſoin du haut des Cieux d'une tête ſi chére :
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéïr.
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'apprens à mon Amant le ſecret de ma vie ;
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié,
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié ;
Mais duſſai-je au ſupplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Va, tu peux amener mon cher frére en ces lieux.
Rappelle cet Eſclave.

SCENE IV.

ZAYRE *ſeul.*

O DIEU de mes Ayeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux pere,
Que ta main me conduiſe, & que ton œil m'éclaire.

SCENE V.

ZAYRE, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

ALLEZ dire au Chrétien qui marche ſur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bien-tôt l'introduire.

A part.

Allons, raſſure-toi, malheureuſe Zaïre.

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

QUE ces momens, grand Dieu, ſont lents pour ma fureur!

A l'Eſclave.

Eh bien, que t'a-t-on dit? Répond. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais ſenti de ſi vives allarmes.
Elle a pâli, tremblé, ſes yeux verſoient des larmes;
Elle m'a fait ſortir, elle m'a rappellé,
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.

OROSMANE.

A l'Eſclave. A Coraſmin.

Allez, il me ſuffit. Ote-toi de mes yeux.
Laiſſez-moi. Tout mortel me devient odieux.
Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême;
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE *ſeul.*

OU ſuis-je ? O Ciel ! Où ſuis-je ? Où portai-je mes vœux ?
Zaïre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous... miſérable Zaïre,
Tu ne jouiras pas... Coraſmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH ! trop cruel Ami, quoi ! vous m'abandonnez !
Venez, a-t-il paru, ce rival, ce coupable ?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit ! nuit effroïable !

Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
Zaïre ! ... l'infidelle après tant de bienfaits...
J'aurais d'un œil ſerain, d'un front inaltérable
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable ;
J'aurais ſu dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage & ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime ? ..,

CORASMIN.

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?
Quel eſt votre deſſein ?

OROSMANE.

N'entens-tu pas des cris ?

CORASMIN.

Seigneur...

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance,
Le Sérail eſt plongé dans un profond ſilence ;
Tout dort ; tout eſt tranquille, & l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas ! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe !
Tu ne connaiſſois pas mon cœur & ma tendreſſe,
Combien je t'adorois ! quels feux ! ah, Coraſmin !
Un ſeul de ſes regards auroit fait mon deſtin.
Je ne puis être heureux ; ni ſouffrir que par elle.
Prens pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle !

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez ? Vous, Oroſmane ? ô Cieux !

OROSMANE.

Voilà les premieres pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre,
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre.
Plains, Zaïre, plains moi, l'heure approche ; ces pleurs,
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémi de mes ſouffrances,
Frémi de mon amour, frémi de mes vengeances.
Approche ; vien ; j'entens... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du Palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Va ſaiſir Néreſtan ; va, di-je, qu'on l'enchaîne,
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE, & FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du Théâtre.*

ZAYRE.

VIEN, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entens-je ! Eſt-ce-là cette voix,
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime ?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime ?
Perfide ! ... vengeons-nous... quoi ! c'eſt-elle ? ô deſtin !
Il tire ſon poignard.
Zaïre ! Ah Dieu... ce fer échappe de ma main.

ZAYRE *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin ; vien, ſoutien mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt épetdu...
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE *courant à Zaïre.*

C'eſt moi que tu trahis; tombe à mes piés, parjure.

ZAYRE *tombant dans la couliſſe.*

Je me meurs: ô mon Dieu!

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.

Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait? ...

Rien que de juſte... Allons, j'ai puni ſon forfait.

Ah! voici ſon Amant que mon deſtin m'envoïe,

Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joïe.

SCENE X.

OROSMANE, ZAYRE, NE'RESTAN, CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE.

APPROCHE, malheureux, qui viens de m'arracher,

De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher,

Mépriſable ennemi, qui fait encor paraître

L'audace d'un Héros avec l'ame d'un traître,

Tu m'impoſois ici pour me deshonorer.

Va, le prix en eſt prêt, tu peux t'y préparer,

Tes maux vont égaler les maux où tu m'expoſes,

Et ton ingratitude & l'horreur que tu cauſes.

Avez-vous

à Coraſmin.

Avez-vous ordonné ſon ſupplice ?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déja dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent par-tout & demandent encore
La perfide qui t'aime & qui me deshonore.
Regarde, elle eſt ici.

NE'RESTAN.

Que di-tu ! quelle erreur...

OROSMANE.

Regarde-là, te di-je.

NE'RESTAN.

Ah ! que voi-je ? Ah, ma ſœur !
Zaïre !... Elle n'eſt plus. Ah Monſtre ! Ah jour horrible !

OROSMANE.

Sa ſœur ! Qu'ai-je entendu ! Dieu ſeroit-il poſſible ?

NE'RESTAN.

Barbare, il eſt trop vrai : vien épuiſer mon flanc
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.
Luſignan, ce vieillard, fut ſon malheureux pere ;
Il venoit dans mes bras d'achever ſa miſére,
Et d'un pere expiré j'apportois en ces lieux
La volonté derniére & les derniers adieux ;
Je venois, dans un cœur trop faible & trop ſenſible,
Rappeller des Chrétiens le culte incorruptible.
Hélas ! elle offenſoit notre Dieu, notre Loi,
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zaïre !...Elle m'aimoit ? Eſt-il bien vrai, Fatime?
Sa ſœur ? ... J'étois aimé ?

FATIME.

Cruel ! voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui malgré ſoi conſtante à t'adorer,
Se flattoit, eſpéroit que le Dieu de ſes peres
Recevroit le tribut de ſes larmes ſincéres,
Qu'il verroit en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudroit vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès ſon cœur l'avoit trompée,
De cet eſpoir trop tendre elle étoit occupée,
Tu balançois ſon Dieu dans ſon cœur allarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O Ciel ! j'étois aimé !
Va, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage...

NE'RESTAN.

Cruel ! qu'attens-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux,
Dont ton pere & ton bras ont inondé ces lieux ;
Rejoin un malheureux à ſa triſte famille,
Au Héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-il prêts ? Je puis braver tes coups,
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, ſouvien-toi des Chrétiens
Dont tu m'avois juré de briſer les liens ;

Dans ſa férocité ton cœur impitoïable,
De ce trait généreux ſeroit-il bien capable?
Parle; à ce prix encor je benis mon trépas.

OROSMANE *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre!

CORASMIN.

Hélas! Seigneur, où portez-vous vos pas?
Rentrez; trop de douleur de votre ame s'empare;
Souffrez que Néreſtan...

NE'RESTAN.

Qu'ordonnes-tu, Barbare?

OROSMANE *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin,
Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain,
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeſſes,
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes;
Juſqu'au Port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur...

OROSMANE.

Obéïs, & ne replique pas,
Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême
D'un Soudan qui commande & d'un ami qui t'aime;
Va, ne perds point de tems, ſors, obéïs...

A Néreſtan.

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta Patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.

Ton Roi, tous tes Chrétiens, apprenant tes malheurs;
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dût m'être ſacré;
Di-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le Ciel ait formé les innocens appas;
Di-leur qu'à ſes genoux j'avois mis mes Etats;
Di-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée;
Di que je l'adorois & que je l'ai vengée.

Il ſe tue.

Aux ſiens.

Reſpectez ce Héros & conduiſez ſes pas

NE'RESTAN.

Guide-moi, Dieu puiſſant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce ſoit moi qui te plaigne.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

ALZIRE,

OU LES

AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la premiére fois
le Vendredi 27. Janvier 1736.

A

MADAME LA MARQUISE *DU CHASTELET.*

MADAME,

Quel faible hommage pour vous, qu'un de ces Ouvrages de Poëſie, qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur paſſagére du Public & à l'illuſion du Théâtre, pour tomber enſuite dans la foule & dans l'obſcurité!

Qu'eſt-ce en effet qu'un Roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les Ouvrages de Géométrie avec la même facilité que les autres

liſent les Romans ; devant celle qui n'a trouvé dans Locke, *ce ſage précepteur du genre-humain, que ſes propres ſentimens & l'hiſtoire de ſes penſées ; enfin aux yeux d'une perſonne, qui, née pour les agrémens, leur préfere la vérité ?*

Mais, MADAME, le plus grand génie, & ſûrement le plus deſirable, eſt celui qui ne donne l'excluſion à aucun des beaux-arts. Ils ſont tous la nourriture & le plaiſir de l'ame : y en a-t-il dont on doive ſe priver ? Heureux l'eſprit que la Philoſophie ne peut deſſecher, & que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir ; qui ſait ſe fortifier avec Locke, *s'éclaircir avec* Clarke & Newton, *s'élever dans la lecture de Cicéron & de Boſſuet, s'embellir par les charmes de Virgile & du Taſſe !*

Tel eſt votre génie, MADAME ; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les perſonnes de votre ſexe & de votre rang, à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant ſa raiſon, & que l'eſprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans

toute l'Europe, où les hommes penſoient déroger, & les femmes ſortir de leur état, en oſant s'inſtruire. Les uns ne ſe croïoient nés que pour la guerre, ou pour l'oiſiveté; & les autres, que pour la coquéterie.

Le ridicule même, que Moliére & Deſpréaux ont jetté ſur les femmes ſavantes, a ſemblé dans un ſiécle poli juſtifier les préjugés de la barbarie.

Mais Moliére, ce légiſlateur dans la morale & dans les bienſéances du monde, n'a pas aſſûrément prétendu, en attaquant les femmes ſavantes, ſe moquer de la ſcience & de l'eſprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation; ainſi que dans ſon Tartuffe, il a diffamé l'hypocriſie, & non pas la vertu.

Si au lieu de faire une Satyre contre les Femmes, l'exact, le ſolide, le laborieux, l'élégant Deſpréaux avoit conſulté les Femmes de la Cour les plus ſpirituelles, il eût ajoûté à l'art & au mérite de ſes Ouvrages, ſi bien travaillez, des graces & des fleurs qui leur euſſent encore donné un nouveau charme. En vain dans ſa Satyre des Femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avoit appris l'Aſtro-

nomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'eſprit philoſophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que ſi Boileau vivoit encore, lui qui oſoit ſe moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voïoit en ſecret Roberval & Sauveur, ſeroit obligé de reſpecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumiéres des Maupertuis, des Réaumurs, des Mairans, des Dufays, & des Clairauts, de tous ces véritables ſavans, qui n'ont pour objet qu'une ſcience utile, & qui en la rendant agréable, la rendent inſenſiblement néceſſaire à notre Nation. Nous ſommes au tems, j'oſe le dire, où il faut qu'un Poëte ſoit Philoſophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier ſiécle, les Français apprirent à arranger des mots. Le ſiécle des choſes eſt arrivé. Telle qui liſoit autrefois Montagne, l'Aſtrée, & les Contes de la Reine de Navarre, étoit une ſavante. Les Deshoullières & les Daciers, illuſtres dans différens genres, ſont venues depuis. Mais votre ſexe a encore tiré plus de gloire de celles

qui ont mérité qu'on fît pour elles le Livre charmant des Mondes, & les Dialogues ſur la lumiére, qui vont paraître ; Ouvrage peut-être comparable aux Mondes.

Il eſt vrai qu'une femme qui abandonneroit les devoirs de ſon état pour cultiver les ſciences, ſeroit condamnable, même dans ſes ſuccès ; mais, MADAME, le même eſprit qui méne à la connaiſſance de la vérité, eſt celui qui porte à remplir ſes devoirs.

La Reine d'Angleterre, l'épouſe de George II. qui a ſervi de Médiatrice entre les deux plus grands Métaphyſiciens de l'Europe, Clarke & Leibnitz, *& qui pouvoit les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les ſoins de Reine, de Femme & de Mere.*

Chriſtine, qui abandonna le Trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands Rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé, dans laquelle on voit revivre l'eſprit de ſon Ayeul, n'a-t-elle pas ajoûté une nouvelle conſidération au ſang dont elle eſt ſortie ?

Vous, MADAME, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en

cultivez tous les genres. Elles ſont votre occupation dans l'âge des plaiſirs. Vous faites plus ; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de ſoin que vous l'avez acquis. Continuez, MADAME, à chérir, à oſer cultiver les Sciences, quoique cette lumiére, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en ſecret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle eſt devenuë publique ?

Eh ! pourquoi rougir de ſon mérite ? L'eſprit orné n'eſt qu'une beauté de plus. C'eſt un nouvel empire. On ſouhaite aux Arts la protection des Souverains : celle de la beauté n'eſt-elle pas au-deſſus.

Permettez-moi de dire encore qu'une des raiſons qui doivent faire eſtimer les femmes qui ſont uſage de leur eſprit, c'eſt que le goût ſeul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaiſir, & c'eſt en quoi elles ſont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'eſt ſouvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous conſumons notre vie dans la culture des Arts. Nous en faiſons les inſtrumens de notre for-

tune ; c'eſt une eſpéce de profanation. Je ſuis fâché qu'Horace diſe de lui.

(*) L'indigence eſt le Dieu qui m'inſpira des Vers.

La rouille de l'Envie, l'artifice des Intrigues, le poiſon de la Calomnie, l'aſſaſſinat de la Satyre (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) deshonorent parmi les hommes une profeſſion qui par elle-même a quelque choſe de divin.

Pour moi, MADAME, qu'un penchant invincible a déterminé aux Arts dès mon enfance, je me ſuis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai ſouvent répétées de Cicéron, ce Conſul Romain qui fut le Pere de la Patrie, de la Liberté & de l'Eloquence. (a) » *Les Lettres forment la jeuneſſe, & ſont les* „ *charmes de l'âge avancé. La proſpérité*

(*) ——————Paupertas impulit audax
Ut verſus facerem. ——————
Horat. Epiſt. Lib. II. Epiſt. 2. v. 51.

(a) Studia Adoleſcentiam alunt, Senectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent; delectant domi, non impediunt foris; pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur,

„ *en eſt plus brillante. L'adverſité en reçoit des*
„ *conſolations ; & dans nos maiſons, dans*
„ *celles des autres, dans les voyages, dans la*
„ *ſolitude, en tout tems, en tous lieux, elles*
„ *ſont la douceur de notre vie.*

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à preſent, MADAME, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il eſt poſſible, de paſſer auprès de vous le reſte de ma vie, dans le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous ſacrifiez dans votre jeuneſſe les plaiſirs faux, mais enchanteurs du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucréce, ce Poëte Philoſophe, dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connues :

(*) Heureux ! qui retiré dans le Temple des Sages,
Voit en paix ſous ſes piés ſe former les orages ;

(*) *Sed nihil dulciùs eſt, benè quàm munita tenere*
Edita doctrinâ Sapientùm templa ſerena,
Deſpicere undè queas alios, paſſimque videre,
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præſtante labore
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.
O miſeras hominum mentes ! O pectora cæca !

Qui contemple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre,
Sans penſer, ſans jouïr, ignorent l'art de vivre,
Dans l'agitation, conſumant leurs beaux jours,
Pourſuivant la fortune & rampant dans les Cours.
O vanité de l'homme! O faibleſſe! O miſére!

Je n'ajoûterai rien à cette longue Epître; touchant la Tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, MADAME, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon & ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai eſſaïé de peindre le ſentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame, qui fait le bien & qui pardonne le mal; ces ſentimens tant recommandés par les Sages de l'Antiquité, & épurés dans notre Réligion; ces vraïes Loix de la nature, toujours ſi mal ſuivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet Ouvrage; vous connaiſſez ceux qui le défigurent encore. Puiſſe le Public, d'autant plus ſévére qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner comme vous, mes fautes!

Puiſſe au moins cet hommage, que je vous rends, MADAME, *périr moins vîte que mes autres Ecrits! Il ſeroit immortel, s'il étoit digne de celle à qui je l'adreſſe.*

Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

DE VOLTAIRE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ON a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une eſpéce aſſez neuve, de faire voir combien le véritable eſprit de Religion l'emporte ſur les vertus de la nature.

La Religion d'un Barbare conſiſte à offrir à ſes Dieux le ſang de ſes Ennemis. Un Chrétien mal inſtruit n'eſt ſouvent guéres plus juſte. Etre fidèle à quelque pratique inutile, & infidèle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines priéres, & garder ſes vices : jeûner, mais haïr, cabaler, perſécuter ; voilà ſa Religion. Celle du Chrétien véritable eſt de regarder tous les hommes comme ſes fréres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal.

Tel eſt Guſman au moment de ſa mort ; tel

Alvarès dans le cours de ſa vie ; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ſes faibleſſes.

On retrouvera dans preſque tous mes Ecrits cette humanité qui doit être le premier caractére d'un être penſant : on y verra (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le deſir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injuſtice & de l'oppreſſion ; & c'eſt cela ſeul qui a juſqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obſcurité où leurs défauts devoient les enſévelir.

Voilà pourquoi la HENRIADE s'eſt ſoutenue, malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne vouloient pas abſolument que la France eut un Poëme Epique. Il y a toujours un petit nombre de Lecteurs qui ne laiſſent point empoiſonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les réflexions ſuivantes ; j'eſpére qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de Libelles de toute eſpéce, &

d'un déchaînement cruel par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité humaine & l'envie ? Non, lui répondit-on ; c'eſt un Citoïen obſcur, retiré, qui vit plus avec Virgile & Locke, qu'avec ſes Compatriotes, & dont la figure n'eſt pas plus connue de quelques-uns de ſes ennemis, que du Graveur qui a prétendu graver ſon Portrait. C'eſt l'Auteur de quelques Piéces qui vous ont fait verſer des larmes, & de quelques Ouvrages, dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté qui y régne. Ceux qui le calomnient, ce ſont des hommes, pour la plûpart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné. Cet Etranger ſe ſentit quelque indignation pour les Perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le Perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point

obtenir de ſes Contemporains & de ſes Compatriotes, ce que l'on peut eſpérer des Etrangers & de la poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devroient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en ſe déchirant mutuellement ? Ils aviliſſent une profeſſion, qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public, dont ils devroient être les maîtres ?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis ; les monumens de leur amitié ſubſiſtent & apprendront à jamais aux hommes que les eſprits ſupérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus ? Ces hommes ſur qui l'Univers avoit les yeux, qui avoient à ſe

diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en fréres ; & nous, qui ſommes renfermés ſur un ſi petit Théâtre ; nous, dont les noms à peine connus dans un coin du monde, paſſeront bien-tôt comme nos modes ; nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petite horiſon, ne frappe les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un tems de diſette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne diſputoient rien, parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre, *de morbis Artificum : de la maladie des Artiſtes.* La plus incurable eſt cette jalouſie & cette baſſeſſe. Mais ce qu'il y a de deshonorant, c'eſt que l'intérêt a ſouvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures ſatiriques dont nous ſommes inondés. On demandoit il n'y a pas long-tems à un homme qui avoit fait je ne ſai quelle mauvaiſe Brochure contre ſon ami & ſon bienfaiteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'in-

gratitude ? Il répondit froidement : *Il faut que je vive.* *

De quelque ſource que partent ces outrages, il eſt ſûr qu'un homme qui n'eſt attaqué que dans ſes Ecrits ne doit jamais répondre aux Critiques ; car ſi elles ſont bonnes, il n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger ; & ſi elles ſont mauvaiſes, elles meurent en naiſſant. Souvenons-nous de la Fable de Bocalini. » Un Voïageur, dit-il, étoit importu-
» né dans ſon chemin du bruit des Cigales ;
» il s'arrêta pour les tuer ; il n'en vint pas à
» bout, & ne fit que s'écarter de ſa route.
» Il n'avoit qu'à continuer paiſiblement ſon
» voïage, les Cigales ſeroient mortes d'el-
» les-mêmes au bout de huit jours.

Il faut toujours que l'Auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *ſe ipſum deſerere turpiſſimum eſt.* On ſait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos

* Ce fut l'Abbé Guyot des Fontaines qui fit cette réponſe à Mr. le Comte d'Argenſon, depuis Secrétaire d'Etat de la Guerre.

Ouvrages, calomnient nos perſonnes ; quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſeroit quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt Libelles d'homme ſans Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportées, c'eſt que dans Oedipe, Jocaſte dit ces Vers :

Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi raiſonnables pour le moins, que ceux qui ont imprimé que la HENRIADE dans pluſieurs endroits *ſentoit bien ſon Sémipélagien.*

On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'irréligion, parce que c'eſt le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? Comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis Socrate juſqu'à Descartes, ont eſſuïé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſ-

tion : Je demande qui a le plus de Religion, ou le Calomniateur qui perſécute, ou le Calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes Libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon eſprit d'être ſatyrique, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiſte & d'Electre, qui par ces deux Ouvrages m'inſpira le premier le deſir d'entrer quelquetems dans la même carriére. Ses ſuccès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes, que celles que l'attendriſſement m'arrachoit aux Repréſentations de ſes Piéces ; il ſait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

J'oſe dire avec confiance que je ſuis plus attaché aux Beaux-Arts qu'à mes Ecrits. Senſible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractére de génie, je regarde un grand Poëte, un bon Muſicien, un bon Peintre, un Sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je

dois

dois chérir, comme un frére que les Arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami ; pluſieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes ſentimens ; quiconque a vécu avec moi ſait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me ſuis cru obligé de parler ainſi au Public ſur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques eſt un vain amour propre ; confondre la calomnie eſt un devoir.

ACTEURS.

D. GUSMAN, Gouverneur du Pérou,

D. ALVARE'S, Pere de Guſman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTE'ZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, Fille de Montéze.

EMIRE, } Suivantes d'Alzire.
CEPHANE, }

OFFICIERS ESPAGNOLS.

AME'RICAINS.

La Scène eſt dans la Ville de Los-Reys, autrement Lima.

TAYLOR INST
OXFORD

C. Eisen inv. *Menil Sculp.*

ALZIRE

en inv.

ALZIRE,

OU LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALVARE'S, D. GUSMAN.

ALVARE'S.

DU Conſeil de Madrid l'autorité ſuprême
Pour Succeſſeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le Prince & le Dieu que je ſers,
Sur la riche moitié d'un nouvel Univers ;

Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les tréſors & les crimes du monde;
Je vous remets, mon fils, ces honneurs ſouverains
Que la vieilleſſe arrache à mes débiles mains.
J'ai conſumé mon âge au ſein de l'Amérique;
Je montrai le premier au Peuple du Méxique *)
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos Châteaux aîlés qui voloient ſur les eaux.
Des Mers de Magellan juſqu'aux Aſtres de l'Ourſe,
Les vainqueurs Caſtillans (†) ont dirigé ma courſe;
Heureux, ſi j'avois pu, pour fruit de mes travaux,
En Chrétiens vertueux changer tous ces Héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obſcurci leur gloire;
Et j'ai pleuré long-tems ſur ces triſtes Vainqueurs,
Que le Ciel fit ſi grands ſans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carriére
Et mes yeux ſans regret quitteront la lumiére,
S'il vous ont vu régir ſous d'équitables loix,
L'Empire du Potoze & la Ville des Rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce ſauvage Hémiſphére,
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu ſous mon pere,

---

* L'expédition du Méxique ſe fit en 1517. & celle du Pérou en 1525. Ainſi Alvarès a pu aiſément les voir. Los-Reys, lieu de la Scène, fut bâti en 1535.

† On ſait quelles cruautés Fernand Cortez exerça en Méxique, & Pizaro au Pérou.

Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARE'S.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Conſumé de travaux appeſanti par l'âge,
Je ſuis las du pouvoir ; c'eſt aſſez, ſi ma voix
Parle encor au Conſeil & régle vos exploits.
Croïez-moi, les humains que j'ai trop ſu connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je conſacre à mon Dieu, négligé trop long-tems,
De ma caducité les reſtes languiſſans.
Je ne veux qu'une grace, elle me ſera chére,
Je l'attends comme ami, je la demande en pere.
Mon fils, remettez-moi ces Eſclaves obſcurs,
Aujourd'hui, par votre ordre, arrêtés dans nos murs;
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la juſtice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez ;
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez,
D'une Ville naiſſante encor mal aſſurée,
Au Peuple Américain nous défendons l'entrée;
Empêchons, croïez-moi, que ce Peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ſes yeux ;
Que mépriſant nos loix, & prompt à les enfreindre,
Il oſe comtempler des Maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainſi que du pouvoir.

L'Américain farouche eſt un monſtre ſauvage,
Qui mord en frémiſſant le frein de l'eſclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flâte, il ſe croit redouté,
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la ſévérité produit l'obéïſſance.
Je ſai qu'aux Caſtillans il ſuffit de l'honneur,
Qu'à ſervir ſans murmure ils mettent leur grandeur;
Mais le reſte du monde, eſclave de la crainte,
A beſoin qu'on l'opprime & ſert avec contrainte;
Les Dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne ſont teints de ſang, n'obtiennent point de vœux. (*)

ALVARE'S.

Ah! mon fils, que je hai ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous Chrétien, vous, choiſi pour régner déſormais
Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne ſont-ils pas aſſouvis des ravages,
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étois-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer ſous ce brûlant Tropique,
Et le nom de l'Europe & le nom Catholique?
Ah! Dieu nous envoïoit, par un contraire choix,
Pour annoncer ſon nom, pour faire aimer ſes Loix;

(*) On immoloit quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a aucun Peuple qui n'ait été coupable de cette horrible ſuperſtition.

Et nous, de ces climats deſtructeurs implacables,
Nous, & d'or & de ſang toujours inſatiables,
Déſerteurs de ces Loix qu'il falloit enſeigner,
Nous égorgeons ce Peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout eſt en ſang; par nous tout eſt en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inſpire la terreur,
Les Eſpagnols ſont craints; mais ils ſont en horreur.
Fleaux du nouveau monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ces climats nous ſommes les barbares;
L'Américain farouche en ſa ſimplicité,
Nous égale en courage & nous paſſe en bonté.
Hélas! ſi comme vous, il étoit ſanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de pere.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont ſauvé le jour?
Avez-vous oublié, que près de ce ſéjour
Je me vis entouré par ce Peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminérent leur ſort.
J'étois ſeul, ſans ſecours, & j'attendois la mort;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes,
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embraſſa mes genoux.
„ Alvarès, me dit-il, Alvarès, eſt-ce vous?
„ Vivez, votre vertu nous eſt trop néceſſaire;
„ Vivez, aux malheureux ſervez long-tems de pere,
„ Qu'un Peuple de Tyrans, qui veut nous enchaîner,
„ Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
„ Allez, la grandeur d'ame eſt ici le partage
„ Du peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage.

Eh bien, vous gémiſſez, je ſens qu'à ce récit
Votre cœur malgré vous, s'émeut & s'adoucit,
L'humanité vous parle ainſi que votre pere.
Ah ! ſi la cruauté vous étoit toujours chére,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces triſtes contrées,
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune a livrées,
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le ſang répandu de ſes Concitoïens ?
Ou bien attendez-vous que ſes cris & ſes larmes
De vos ſévéres mains faſſent tomber les armes ?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnez; je briſe leurs liens;
J'y conſens; mais ſongez qu'il faut qu'ils ſoient Chrétiens.
Ainſi le veut la Loi. Quitter l'idolâtrie
Eſt un titre en ces lieux pour mériter la vie:
A la Religion gagnons-les à ce prix.
Commandons aux cœurs même, & forçons les eſprits;
De la néceſſité le pouvoir invincible
Traîne aux piés des Autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, eſclaves de ma Loi,
Tremblent ſous un ſeul Dieu, comme ſous un ſeul Roi.

ALVARE'S.

Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je deſire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le Ciel & l'Eſpagne y ſoient ſans ennemis;
Mais les cœurs opprimés ne ſont jamais ſoumis:

J'en ai gagné plus d'un; je n'ai forcé perſonne,
Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avez voulu,
Vous avez ſur un fils un pouvoir abſolu;
Oui, vous amoliriez le cœur le plus farouche,
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puiſque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout perſuader,
C'eſt de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Alzire contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractére,
Et rampant ſous ſes Loix, eſclave d'un coup d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.
Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire,
Vous ſeul, vous pouvez tout ſur le pere d'Alzire;
En un mot, parlez-lui pour la derniére fois;
Qu'il commande à ſa fille, & force enfin ſon choix.
Daignez.. mais c'en eſt trop, je rougis que mon pere
Pour l'intérêt d'un fils s'abaiſſe à la priére.

ALVARE'S.

C'en eſt fait, j'ai parlé, mon fils, & ſans rougir
Montèze a vû ſa fille, il l'aura ſu fléchir.
De ſa Famille auguſte en ces lieux priſonniére,
Le Ciel a par mes ſoins conſolé la miſére.
Pour le vrai Dieu, Montèze a quitté ſes faux-Dieux,
Lui-même de ſa fille a deſſillé les yeux,

De tout ce nouveau monde Alzire eſt le modelle,
Les Peuples incertains fixent les yeux ſur elle;
Son cœur aux Caſtillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La Foi doit y jetter ſes racines profondes,
Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui déteſtent nos loix,
Voïant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un eſprit moins fier & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baiſſer un front docile;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs déſormais Eſpagnols & Chrétiens.
Montéze vient ici; mon fils, allez m'attendre
Aux Autels où ſa fille avec lui va ſe rendre.

SCENE II.

ALVARE'S, MONTE'SE.

ALVARE'S.

EH bien! votre ſageſſe & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTE'SE.

Pere des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'Empire & la famille,

Semble éprouver encor un reſte de terreur ;
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma Patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie ;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix,
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes loix ;
C'eſt par toi que le Ciel à nous s'eſt fait connaître,
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être ;
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abattu,
Il céde à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes Concitoïens la rage impitoïable
Auroit rendu comme eux leur Dieu même haïſſable ;
Nous déteſtions ce Dieu qu'annonça leur fureur,
Nous l'aimions dans toi ſeul, il s'eſt peint dans ton
cœur.
Voilà ce qui te donne & Montéze & ma fille.
Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille.
Sers-lui long-tems de pere, ainſi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras ;
Le Pérou, le Potoze, Alzire eſt ſa conquête.
Va dans ton Temple auguſte en ordonner la fête ;
Va, je croi voir des Cieux les Peuples éternels
Deſcendre de leur ſphére & ſe joindre aux mortels.
Je répons de ma fille ; elle va reconnaître
Dans le fier Don Guſman ſon époux & ſon maître.

ALVARE'S.

Ah ! puiſqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montéze au tombeau je deſcends trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenſes contrées,
Rens du monde aujourd'hui les bornes éclairées.

Dieu des Chrétiens préſide à ces vœux ſolemnels,
Les premiers qu'en ces lieux ont forme à tes Autels ;
Deſcend, attire à toi l'Amérique étonnée !
Adieu, je vais preſſer cet heureux hymenée ;
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTE'ZE *ſeul.*

DIEU, deſtructeur des Dieux que j'avois trop ſervis,
Protége de mes ans la fin dure & funeſte !
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reſte,
Daigne veiller ſur elle & conduire ſon cœur !

SCENE IV.

MONTE'SE, ALZIRE.

MONTE' ZE.

MA fille, il en eſt tems, conſens à ton bonheur;
Ou plutôt, ſi ta foi, ſi ton cœur me ſeconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde;
Protége les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Etein entre leurs mains leurs foudres deſtructeurs;
Remonte au rang des Rois, du ſein de la miſére;
Tu dois à ton état plier ton caractére,
Pren un cœur tout nouveau, vien, obéï, ſui-moi,
Et renai Eſpagnole en renonçant à toi.
Séche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

ALZIRE.

Tout mon ſang eſt à vous; mais ſi je vous ſuis chére,
Voïez mon déſeſpoir & liſez dans mon cœur.

MONTE' ZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuſe douleur,
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliſſe.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux ſacrifice.
Mais quel tems, juſtes Cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Guſman le fer oſa détruire
Des enfans du ſoleil le redoutable empire,

Que ce jour eſt marqué par des ſignes affreux !

MONTE'ZE.

Nous ſeuls rendons les jours heureux ou malheureux ;
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos Peuples groſſiers ont tranſmis nos Ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas ! le vengeur de l'Etat,
Zamore, mon eſpoir, périt dans le combat,
Zamore, mon Amant, choiſi pour votre gendre.

MONTE'ZE.

J'ai donné comme toi des larmes à ſa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi.
Porte, porte aux Autels un cœur maître de ſoi ;
D'un amour inſenſé pour des cendres éteintes,
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiére à la Loi des Chrétiens,
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens ;
Il t'appelle aux Autels, il régle ta conduite;
Enten ſa voix.

ALZIRE.

Mon pere, où m'avez-vous réduite !
Je ſai ce qu'eſt un pere, & quel eſt ſon pouvoir.
M'immoler quand il parle eſt mon premier devoir ;
Et mon obéïſſance a paſſé les limites,
Qu'à ce devoir ſacré la nature a preſcrites.
Mes yeux n'ont juſqu'ici rien vû que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ſes Dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terraſſées,
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaiſſées.

Mais vous, qui m'aſſuriez dans mes troubles cruels,
Que la paix habitoit aux piés de ſes Autels,
Que ſa loi, ſa morale & conſolante & pure,
De mes ſens déſolés guériroit la bleſſure,
Vous trompiez ma faibleſſe ! Un trait toujours vainqueur
Dans le ſein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaiſſante,
Zamore vit encore au cœur de ſon Amante.
Condamnez, s'il le faut, ces juſtes ſentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel ordonné par vous-même.
Uniſſez votre fille au fier Tyran qui m'aime.
Mon Païs le demande; il le faut; j'obéïs;
Mais tremblez, en formant ces nœuds mal aſſortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en ſa préſence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'ui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTE'ZE.

Ah, que di-tu, ma fille! épargne ma vieilleſſe.
Au nom de la nature, au nom de ma tendreſſe,
Par nos deſtins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rend point de mes ans la fin trop douloureuſe.
Ai-je fait un ſeul pas que pour te rendre heureuſe?
Jouï de mes travaux; mais crain d'empoiſonner
Ce bonheur difficile où j'ai ſu t'amener.

Ta carriére nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir eſt à jamais tracée.
Ce monde gémiſſant te preſſe d'y courir,
Il n'eſpére qu'en toi ; voudrois-tu le trahir?
Appren à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle ſcience, hélas!

SCENE V.

D. GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai ſujet de me plaindre
Que l'on oppoſe encor à mes empreſſemens
L'offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils ſont en liberté ; mais j'aurois à rougir,
Si ce faible ſervice eût pu vous attendrir.
J'attendois encor moins de mon pouvoir ſuprême,
Je voulois vous devoir à ma flâme, à vous même,
Et je ne penſois pas dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colére céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte !
Vous voïez quel effroi me trouble & me confond,
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractére, & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer pourroit trahir ſa foi,
C'eſt un art de l'Europe, il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je voi votre franchiſe, & je ſai que Zamore
Vit dans votre mémoire & vous eſt cher encore.
Ce Cacique * obſtiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas;
Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre?
Ceſſez de m'offenſer & ceſſez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſez,
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE.

Aïez moins de colére & moins de jalouſie,
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore étoit l'eſpoir,
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes;
Il m'aima : ſon trépas me coûte encor des larmes.

(*) Le mot propre eſt *Inca*; mais les Eſpagnols accoutumés dans l'Amérique Septentrionale au titre de *Cacique*, le donnérent d'abord à tous les Souverains du nouveau monde.

Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance & connaiſſez mon cœur ;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidèle.

SCENE VI.

GUSMAN *ſeul.*

SON orgueil, je l'avoue, & ſa ſincérité
Etonne mon courage & plaît à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altiére
Coûte plus à dompter que l'Amérique entiére.
La groſſiére nature, en formant ſes appas,
Lui laiſſe un cœur ſauvage & fait pour ces climats ;
Le devoir fléchira ſon courage rebelle,
Ici tout m'eſt ſoumis, il ne reſte plus qu'elle ;
Que l'hymen en triomphe, & qu'on ne diſe plus,
Qu'un vainqueur & qu'un maître eſſuïa des refus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

Amis, de qui l'audace aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune;
Illuſtres compagnons de mon funeſte ſort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous ſans ſervir Alzire & la Patrie,
Sans ôter à Guſman ſa déteſtable vie,
Sans punir, ſans trouver cet inſolent vainqueur,
Sans venger mon Païs qu'a perdu ſa fureur?
Dieux impuiſſans! Dieux vains de nos vaſtes contrées
A des Dieux ennemis vous les avez livrées;
Et ſix cens Eſpagnols ont détruit ſous leurs coups
Mon Païs & mon Trône, & vos Temples & vous.

Vous n'avez plus d'Autels, & je n'ai plus d'Empire ;
Nous avons tout perdu, je ſuis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les ſables mouvans, dans le fond des forêts ;
De la Zone brûlante, & du milieu du monde,
L'aſtre du jour (*) a vu ma courſe vagabonde,
Juſqu'aux lieux où ceſſant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année & revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes deſirs ont rendu l'eſpérance ;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos Maîtres avides,
Nous les avons laiſſés dans ces forêts errans
Pour obſerver ces murs bâtis par nos Tyrans.
J'arrive ; on nous ſaiſit. Une foule inhumaine
Dans des goufres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis, où ſommes-nous ? Ne pourra-t-on m'inſtruire,
Qui commande en ces lieux, quel eſt le ſort d'Alzire ?
Si Montéze eſt eſclave & voit encor le jour ;
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible Cour ?

(*) L'Aſtronomie, la Géographie, la Géométrie étoient cultivées au Pérou. On traçoit les lignes ſur des colonnes, pour marquer les Equinoxes & les Solſtices.

Chers & triſtes Amis du malheureux Zamore
Ne pouvez-vous m'apprendre un deſtin que j'ignore ?

UN AMERICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis au fers,
Conduits en ce Palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce Peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins ſi nos Tyrans ont réſolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer & dignes de te ſuivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux,
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa Patrie,
Mais périr ſans vengeance, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe & de ces aſſaſſins,
Qui de ſang enyvrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux,
Entraîner aux tombeaux des Citoïens qu'on aime,
Laiſſer à ces Tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort eſt affreuſe & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARE'S, ZAMORE, AME'RICAINS.

ALVARE'S.

Soïez libres ; vivez.

ZAMORE.

Ciel ! que vien-je d'entendre !
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre !
Quel Vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner !
Tu parais Eſpagnol, & tu ſais pardonner !
Es-tu Roi ? Cette Ville eſt-elle en ta puiſſance ?

ALVARE'S.

Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſtin, Vieillard trop généreux ?

ALVARE'S.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh ! qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence ?

ALVARE'S.

Dieu, ma Religion, & la reconnaiſſance.

ZAMORE.

Dieu ! ta Religion ! Quoi ces Tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma Patrie,
Dont l'infâme avarice eſt la ſuprême loi,
Mon pere, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

ALVARE'S.

Ils ont le même Dieu, mon fils ; mais ils l'outragent ;
Nés ſous la Loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir.
Tu connais leurs forfaits, mais connai mon devoir.
Le Soleil par deux fois a d'un Tropique à l'autre
Eclairé dans ſa marche & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miſéres,
Tous vos Concitoïens ſont devenus mes fréres ;
Et je mourrois heureux ſi je pouvois trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pu conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,
C'eſt lui ; n'en doutons point ; c'eſt Alvarès lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas ?

ALVARE'S.

Que me dit-il ? Aproche. O Ciel, ô Providence !
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnaiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affaiblis par les ans,
Hélas ! avez-vous pu le chercher ſi long-tems ?

Mon bienfaiƈteur! mon fils! (*) parle que doi-je faire ?
Daigne habiter ces lieux & je t'y ſers de pere.
La mort a reſpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon pere, ah! ſi jamais ta Nation cruelle,
Avoit de tes vertus montré quelqu'étincelle,
Croi moi, cet Univers aujourd'hui déſolé,
Au-devant de leur joug ſans peine auroit volé;
Mais autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre & tout ce que je veux,
C'eſt de ſavoir au moins ſi leur main ſanguinaire
Du malheureux Montéze a fini la miſére,
Si le pere d'Alzire..... hélas! tu vois les pleurs
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARE'S.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre,
C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Appren que ton ami plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

(*) Il l'embraſſe.

ALVARE'S.

ALVARE'S.

Oui, croi-moi; puiſſe-t-il aujourd'hui
T'engager à penſer à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Montéze? ... di-tu?

ALVARE'S.

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon Peuple à tes Concitoïens;
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joïe,
Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoïe.
Je te quitte un moment, mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, AME'RICAINS.

ZAMORE.

DEs Cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare,
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare.
Alvarès eſt un Dieu, qui parmi ces pervers
Deſcend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a, dit-il, un fils? ce fils ſera mon frére;
Qu'il ſoit digne, s'il peut, d'un ſi vertueux pere!

O jour ! ô doux eſpoir à mon cœur éperdu !
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chére Alzire, ô toi que j'ai ſervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la premiére vertu ?
Un cœur infortuné n'eſt point ſans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

SCENE IV.

MONTE'ZE, ZAMORE, AME'RICAINS.

ZAMORE.

CHER Montèze, eſt-ce toi que je tien dans mes bras ?
Revoi ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre ;
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire eſt-elle ici ? Parle, quel eſt ſon ſort ?
Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTE'ZE.

Cacique malheureux ! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte ;

Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis: puiſſe le Ciel te rendre un ſort tranquile,
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet azyle!
Zamore, ah! quel deſſein t'a conduit dans ces lieux?

ZAMORE.

La ſoif de me venger, toi, ta fille, & mes Dieux.

MONTE'ZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souvien-toi du jour épouvantable
Où ce fier Eſpagnol, terrible, invulnérable,
Renverſa, détruiſit juſqu'en leurs fondemens
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans (*).
GUSMAN étoit ſon nom. Le deſtin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui, que ſon nom & ſon crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur ſi fatal,
Du pillage & du meurtre étoit l'affreux ſignal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille;
Dans un vil eſclavage on traîna ta famille;
On démolit ce Temple & ces Autels chéris,
Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui. Dirai-je à quel ſupplice,
A quels maux me livra ſa barbare avarice,

(*) Les Péruviens, qui avoient leurs Fables comme les Peuples de notre Continent, croïoient que leur premier Inca qui bâtit Cuſco, étoit fils du Soleil.

Pour m'arracher ces biens par lui déïfiés,
Idole de ſon Peuple, & que je foule aux piés?
Je fus laiſſé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir les injures.
Je viens après trois ans d'aſſembler des amis
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils ſont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr ſous ces murs ou venger l'Amérique.

MONTE'ZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés,
Ces Soldats preſque nuds & mal diſciplinés,
Contre ces fiers Géans, ces Tyrans de la terre;
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent ſur nous auſſi prompts que les vents,
Sur des monſtres guerriers pour eux obéïſſants.
L'Univers a cédé. Cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorſque je vis encore!
Ah! Montéze, croi-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer, dont nos Tyrans ſont armés & couverts,
Ces rapides Courſiers qui ſous eux font la guerre,
Pouvoient à leur abord épouvanter la terre,
Je les voi d'un œil fixe & les oſe inſulter,
Pour les vaincre, il ſuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui ſeule a fait ce monde eſclave,
Subjugue qui la craint & céde à qui la brave.

L'or, ce poiſon brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains ; les Cieux pour nous avares,
Ont fait ce don funeſte à des mains plus barbares ;
Mais pour venger enfin nos Peuples abattus,
Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTE'ZE.

Le Ciel eſt contre toi. Calme un frivole zèle
Les tems ſont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas !
Les tems ſont-ils changés, ſi ton cœur ne l'eſt pas,
Si ta fille eſt fidelle à ſes vœux, à ſa gloire ;
Si Zamore eſt préſent encor à ſa mémoire ?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis !

MONTE'ZE.

Zamore infortuné !

ZAMORE.

Ne ſui-je plus ton fils ?
Nos Tyrans ont flétri ton ame magnanime ;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTE'ZE.

Je ne ſuis point coupable, & tous ces Conquérans,
Ainſi que tu le croi, ne ſont point des Tyrans.
Il en eſt que le Ciel guida dans cette Empire,
Moins pour nous conquérir, qu'afin de nous inſtruire ;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels & des arts inconnus,

La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre;
Enfin l'art d'être heureux, de penſer & de vivre.

ZAMORE.

Que di-tu! quelle horreur ta bouche oſe avouer?
Alzire eſt leur eſclave, & tu peux les louer!

MONTE'ZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah! Montéze, ah! mon pere,
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colére;
Songe qu'elle eſt à moi, par des nœuds éternels;
Oui, tu me l'a promiſe aux piés des immortels;
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTE'ZE.

N'atteſte point ces Dieux, enfans de l'impoſture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta Religion! Quoi, la Loi de nos peres!...

MONTE'ZE.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ces chiméres;
Puiſſe le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifeſter ſon être à ton cœur éclairé;
Puiſſe-tu mieux connaître, ô! malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe & le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! Cruel! les Tyrans de ces lieux
T'ont fait eſclave en tout, t'ont arraché tes Dieux!
Tu les as donc trahi, pour trahir ta promeſſe?

Alzire a-t-elle encore imité ta faibleſſe ?
Garde-toi...

MONTE'ZE.

Va, mon cœur ne ſe reproche rien.
Je dois benir mon ſort & pleurer ſur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer ſans doute.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte ;
Pren pitié de ce cœur enyvré tour-à-tour
De zèle pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Guſman, j'y vole pour Alzire ;
Vien, condui-moi vers elle, & qu'à ſes piés j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir,
Crain de porter Zamore au dernier déſeſpoir,
Repren un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCENE V.

MONTE'ZE, ZAMORE. *Suite.*

UN GARDE *à Montèze.*

SEIGNEUR, on vous attend pour la cérémonie.

MONTE'ZE.

Je vous ſuis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe où s'adreſſent tes pas?
Montéze...

MONTE'ZE.

Adieu, croi-moi, fui de ce lieu funeſte.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colére céleſte,
Je te ſuivrai.

MONTE'ZE.

Pardonne à mes ſoins paternels.
Aux Gardes.
Gardes, empêchez-les de me ſuivre aux Autels.
Ces Païens, élevés dans des Loix érrangéres,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les Myſtéres.
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix;
Mais Guſman vous l'ordonne & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

QU'AI-JE entendu, Guſman! O trahiſon! O rage!
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!
Il ſerviroit Guſman! L'ai-je bien entendu!
Dans l'Univers entier n'eſt-il plus de vertu?
Alzire, Alzire auſſi ſera-t-elle coupable?
Aura-t-elle ſuccé ce poiſon déteſtable
Apporté parmi nous par ces perſécuteurs,
Qui pourſuivent nos jours & corrompent nos mœurs?
Guſman eſt donc ici? que réſoudre & que faire?

UN AMÉRICAIN

J'oſe ici te donner un conſeil ſalutaire.
Celui qui t'a ſauvé, ce Vieillard vertueux,
Bien-tôt avec ſon fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la Ville obtien qu'on nous conduiſe.
Sortons, allons tenter notre illuſtre entrepriſe;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et ſur-tout n'épargnons qu'Alvarès & ſon fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangére ſtructure,
Cet Art nouveau pour nous, vainqueur de la nature;

Ces angles, ces foſſés, ces hardis boulevards,
Ces tonnerres d'airain grondant ſur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort ſe préſente,
Tout étonnans qu'ils ſont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! nos Citoïens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet azyle odieux;
Ils dreſſent d'une main, dans les fers avilie,
Ce ſiége de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais croi-moi, dans l'inſtant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont ſe lever ſur leurs perſécuteurs;
Eux-mêmes ils détruiront cet effroïable ouvrage,
Inſtrument de leur honte & de leur eſclavage.
Nos ſoldats, nos amis, dans ces foſſés ſanglans,
Vont te faire un chemin ſur leurs corps expirans.
Partons & revenons ſur ces coupables têtes,
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce ſalpêtre enflâmé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu ſacré, lancé des mains des Dieux.
Connaiſſons, renverſons cette horrible puiſſance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda ſur l'ignorance.

ZAMORE.

Illuſtres malheureux! que j'aime à voir vos cœurs
Embraſſer mes deſſeins & ſentir mes fureurs!
Puiſſions-nous de Guſman punir la barbarie!
Que ſon ſang ſatisfaſſe au ſang de ma Patrie!
Triſte divinité des mortels offenſés,
Vengeance arme nos mains, qu'il meure, & c'eſt aſſés!
Qu'il meure... mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous ſommes Eſclaves.

De notre ſort affreux le joug s'appeſantit.
Alvarès diſparaît, Montéze nous trahit;
Ce que j'aime eſt peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'enten l'airain tonnant de ce Peuple barbare.
Quelle fête, ou quel crime, eſt-ce donc qu'il prépare?
Voïons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir,
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ALZIRE *ſeule.*

MAnes de mon Amant, j'ai donc trahi ma foi !
C'en eſt fait, & Guſman régne à jamais ſur moi !
L'Océan qui s'éleve entre nos Hémiſphéres
A donc mis entre nous d'impuiſſantes barriéres ?
Je ſuis à lui, l'Autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos ſermens ſont écrits dans les Cieux !
O toi ! qui me pourſuis, ombre chére & ſanglante,
A mes ſens déſolés ombre à jamais préſente,
Cher Amant, ſi mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe & paſſer chez les morts,
Si le pouvoir d'un Dieu fait ſurvivre à ſa cendre
Cet eſprit d'un Héros, ce cœur fidèle & tendre,
Cette ame qui m'aima juſqu'au dernier ſoupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu conſentir.

Il falloit m'immoler aux volontés d'un pere,
Au bien de mes ſujets dont je me ſens la mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au ſoin de l'Univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laiſſe en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée;
Souffre un joug impoſé par la néceſſité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont aſſez coûté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

Eh! bien! veut-on toujours ravir à ma préſence
Les habitans des lieux ſi chers à mon enfance!
Ne pui-je voir enfin ces Captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

EMIRE.

Ah! plutôt de Guſman redoutez la furie,
Craignez pour ces Captifs, tremblez pour la Patrie;
On nous menace; on dit qu'à notre Nation
Ce jour ſera le jour de la deſtruction.
On déploïe aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés ſous la terre;
On aſſembloit déja le ſanglant Tribunal,
Montéze eſt appellé dans ce Conſeil fatal;

C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ALZIRE.

Ciel ! qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! preſque entre mes bras, & du pié de l'Autel,
Guſman contre les miens leve ſon bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le ſerment du malheur de ma vie !
Serment qui pour jamais m'avez aſſujettie !
Hymen, cruel hymen, ſous quel aſtre odieux
Mon pere a-t-il formé tes redoutables nœuds !

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CE'PHANE.

CE' PHANE.

MADAME, un des Captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hymenée,
A vos piés en ſecret demande à ſe jetter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec aſſûrance il peut ſe préſenter !
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie.
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un ſeul demande à me parler ?

CE' PHANE.

Il a quelques ſecrets qu'il veut vous révéler.
C'eſt ce même guerrier, dont la main tutélaire

De Guſman votre époux ſauva, dit-on, le pere.

EMIRE.

Il vous cherchoit, Madame, & Montéze en ces lieux
Par des ordres ſecrets le cachoit à vos yeux.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enveloppée,
Sembloit d'un grand deſſein profondément frappée.

CE'PHANE.

On liſoit ſur ſon front le trouble & les douleurs.
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs;
Et l'on connaît aſſez par ſes plaintes ſecrettes,
Qu'il ignore & le rang & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chére Emire, & quel indigne rang!
Ce Héros malheureux peut-être eſt de mon ſang;
De ma famille au moins il a vu la puiſſance;
Peut être de Zamore il avoit connaiſſance.
Qui ſait ſi de ſa perte il ne fut pas témoin.
Il vient pour m'en parler; ah! quel funeſte ſoin.
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,
Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma bleſſure;
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Hélas! dans ce Palais arroſé de mes larmes
Je n'ai point encor eu de moment ſans allarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'Est-elle enfin rendue? Eſt-ce elle que je voi?

ALZIRE.

Ciel! tels étoient ſes traits, ſa démarche, ſa voix.

Elle tombe entre les bras de ſa Confidente.

Zamore... Je ſuccombe; à peine je reſpire.

ZAMORE.

Reconnoi ton Amant.

ALZIRE.

Zamore, aux piés d'Alzire?

Eſt-ce une illuſion?

ZAMORE.

Non, je revis pour toi.

Je reclame à tes piés tes ſermens & ta foi.

O moitié de moi-même! Idole de mon ame!

Toi, qu'un amour ſi tendre aſſûroit à ma flâme,

Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours! O doux momens d'horreur empoiſonnés?

Cher & fatal objet de douleur & de joïe,

Ah! Zamore, en quel tems faut-il que je te voïe?

Chaqu

Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis, & me vois !

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces brigands t'arrachant à mes bras,
M'enlevérent mes Dieux, mon Trône & tes appas.
Sais-tu que ce Guſman, ce deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton Amant, à ton lit deſtiné,
Chére Alzire, aux Bourreaux ſe vit abandonné ?
Tu frémis. Tu reſſens le courroux qui m'enflâme ;
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un Dieu, ſans doute un Dieu qui préſide à l'amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ?
Tu n'es point devenue Eſpagnole & perfide.
On dit que ce Guſman reſpire dans ces lieux,
Je venois t'arracher à ce Monſtre odieux.
Tu m'aimes ; vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime ;
Frappe.

ZAMORE.

Que me di-tu ? Quoi, tes vœux ! Quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frappe ; je ſuis indigne & du jour & de toi.

ZAMORE.

Ah Montéze ! ah cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il oſé t'apprendre une action ſi noire ?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner ?

ZAMORE.

Non ; mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien ! voi donc l'abîme où le ſort nous engage,
Voi le comble du crime, ainſi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Guſman...

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

Ton aſſaſſin
Vient en ce même inſtant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui !

ALZIRE.

Mon pere, Alvarès, ont trompé ma jeuneſſe.
Ils ont à cet hymen entraîné ma faibleſſe,
Ta criminelle Amante, aux Autels des Chrétiens,
Vient preſque ſous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes Dieux, mon Amant, ma Patrie.
Au nom de tous les trois arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, eſt-il bien vrai? Guſman eſt ton époux!

ALZIRE.

Je pourrois t'alléguer pour affaiblir mon crime,
De mon pere ſur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que des Chrétiens vainqueurs eſclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A déteſté tes Dieux qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuſe,
Il n'en eſt point pour moi lorſque l'amour m'accuſe.
Tu vis, il me ſuffit; je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne ſont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoïable?

ZAMORE.

Non, ſi je ſuis aimé, non, tu n'es point coupable.
Puis-je encor me flâter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montéze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,
Nos Chrétiens, ma faibleſſe, au Temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Guſman par des nœuds éternels,
J'adorois ta mémoire au pié de nos Autels.
Nos Peuples, nos Tyrans, tous ont ſu que je t'aime;
Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Guſman même,
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la derniére fois.

ZAMORE.

Pour la derniére fois Zamore t'auroit vue!
Tu me ſerois ravie auſſi tôt que rendue!
Ah! ſi l'Amour encor te parloit aujourd'hui...

ALZIRE.

O Ciel! c'eſt Guſman même, & ſon pere avec lui.

SCENE V.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE; *Suite.*

ALVARE'S *à ſon fils.*

TU vois mon bienfaiteur, il eſt auprès d'Alzire.

A Zamore.

O toi! jeune Héros, toi par qui je reſpire,
Vien, ajoute à ma joïe en cet auguſte jour;
Vien avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'enten-je? lui, Guſman! lui, ton fils, ce barbare!

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARE'S.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le Ciel a permis
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils!

GUSMAN *à Zamore.*

Eſclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sai-tu bien qui je ſuis ?

ZAMORE.

Horreur de ma Patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connai-tu bien Zamore, & voi-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi !

ALVARE'S.

Zamore !

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux ;
Lui dont l'aſpect ici te fait baiſſer les yeux.
Raviſſeur de nos biens, Tyran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le ſeul bien où j'aſpire.
Acheve, & de ce fer, *Tréſor* de tes climats,
Prévien mon bras vengeur, & prévien ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton pere,
Dans ton ſang odieux pourroit venger la Terre (*) ;

(*) *Pere* doit rimer avec *Terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'eſt aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela eſt ſi vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'ortographe ſoit la même ; & ce mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoi qu'il n'y ait qu'une R à l'un, & qu'il y ait deux RR à l'autre. La Poëſie eſt faite pour l'oreille : un uſage contraire ne ſeroit qu'une pédanterie ridicule & déraiſonnable.

Et j'aurois les mortels & les Dieux pour amis,
En révérant le pere & puniſſant le fils.

ALVARE'S *à Guſman.*

De ce diſcours, ô Ciel, que je me ſens confondre!
Vous ſentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebèle & daigner m'avilir,
Juſqu'à le réfuter quand je dois le punir!
Son juſte châtiment, que lui-même il prononce;
Sans mon reſpect pour vous eût été ma réponſe.

A Alzire.

Madame, votre cœur doit vous inſtruire aſſez,
A quel point en ſecret ici vous m'offenſez;
Vous, qui, ſinon pour moi, du moins pour votre gloire;
Deviez de cet Eſclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encor outragent votre époux;
Vous, que j'aimois aſſez pour en être jaloux.

ALZIRE.

A Guſman. *A Alvarès.*

Cruel! & vous, Seigneur! mon protecteur, ſon pere.

A Zamore.

Toi! Jadis mon eſpoir en un tems plus proſpére,
Voïez le joug horrible où mon ſort eſt lié,
Et frémiſſez tous trois d'horreur & de pitié.

En montrant Zamore.

Voici l'Amant, l'Epoux que me choiſit mon pere,
Avant que je connuſſe un nouvel hémiſphére,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de ſon trépas perdit cet Univers.

Je vis tomber l'Empire où régnoient mes Ancêtres,
Tout changea ſur la terre, & je connus des Maîtres.
Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous ſervez eut à la fin recours.
C'eſt ce Dieu des Chrétiens que devant vous j'atteſte;
Ses Autels ſont témoins de mon hymen funeſte;
C'eſt aux piés de ce Dieu qu'un horrible ſerment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon Amant.
Je connais mal peut-être une loi ſi nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu qui parle auſſi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes ſermens je ne puis être à toi.
Toi, Guſman, dont je ſuis l'épouſe & la victime,
Je ne ſuis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux oſera ſe venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Guſman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néceſſité de vous trahir tous deux?
Guſman, du ſang des miens ta main déja rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour, il faut venger les droits,
Punis une coupable, & ſois juſte une fois.

GUSMAN.

Ainſi vous abuſez du reſte d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppoſe à votre offenſe;
Mais vous le demandez, & je vais vous punir;
Votre ſupplice eſt prêt, mon rival va périr.
Holà, Soldats.

ALZIRE.

Cruel !

ALVARE'S.

Mon fils, qu'allez-vous faire ?
Reſpectez ſes bienfaits, reſpectez ſa miſere.
Quel eſt l'état horrible, ô Ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
Ah mes fils ! de ce nom reſſentez la tendreſſe,
D'un pere infortuné regardez la vieilleſſe.
Et du moins...

SCENE VI.

ALVARE'S, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, DON ALONZE, *Officier Eſpagnol.*

ALONZE.

PARAISSEZ, Seigneur, & commandez ;
D'armes & d'ennemis ces champs ſont inondez ;
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Eſt le cri menaçant qui les raſſemble encore.
Ce nom ſacré pour eux ſe mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.

Sous

Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiſſent,
De leurs cris redoublés les échos retentiſſent,
En bataillons ſerrés ils meſurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiſſoient pas;
Et ce Peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc ſe montrer.
Dans la poudre à l'inſtant vous les verrez rentrer.
Héros de la Caſtille, enfans de la victoire,
Ce monde eſt fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous ſervir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéïr!

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oſes-tu Tyran de l'innocence,
Oſes-tu me punir d'une juſte défenſe?
Aux Eſpagnols qui l'entourent
Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puiſſent attaquer!
Et teints de notre ſang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéïſſez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVARE'S.

Dans ton courroux ſévére,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a ſauvé ton Pere.

GUSMAN.

Seigneur, je ſonge à vaincre, & je l'appris de vous ;
J'y vole ; adieu.

SCENE VII.

ALVARE'S, ALZIRE.

ALZIRE *ſe jettant à genoux.*

SEIGNEUR, j'embraſſe vos genoux ;
C'eſt à votre vertu que je rens cet hommage,
Le premier où le ſort abaiſſa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez ſur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par ſa femme outragé ;
Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie ;
Hélas ! peut-on deux fois ſe donner dans ſa vie ?
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour,
Zamore eſt Vertueux, vous lui devez le jour.
Pardonnez... je ſuccombe à ma douleur mortelle.

ALVARE'S.

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi, je ſerai ſon appui ;
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi ; ſois mon ſang, ſois ma fille.
Guſman fut inhumain, je le ſai, j'en frémis ;
Mais il eſt ton époux, il t'aime, il eſt mon fils.

Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le pere de Zamore!

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ALVARE'S, GUSMAN.

ALVARE'S.

MEritez donc mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage,
Et de tous les vengeurs de ce triſte Univers,
Une moitié n'eſt plus, & l'autre eſt dans vos fers.
Ah! n'enſanglantez point le prix de la victoire.
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais ſur les vaincus, étendant mes ſecours
Conſoler leur miſére & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un pere vous implore;
Soïez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie ;
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie ;
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé ;
Comment lui pardonner ? le barbare eſt aimé.

ALVARE'S.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ? lui, mon pere !
Ah ! qu'on me plaigne ainſi, la mort me ſera chére.

ALVARE'S.

Quoi ! vous joignez encor à cet ardent courroux
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie ?
Quoi ! ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un Cenſeur !
Vous voïez ſans pitié ma douleur effrenée !

ALVARE'S.

Mêlez moins d'amertume à votre deſtinée :
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe ;
Il réſiſte à la force, il céde à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de ſa beauté ?
Que ſous un front ſerain déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage,

Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déja trop rougi d'épouſer une Eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſſéde encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARE' S.

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais ſachez le régler; tout excès méne au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un ſecond entretien.

GUSMAN.

Eh! que pourroit un fils refuſer à ſon pere ?
Je veux bien pour un tems ſuſpendre ma colére,
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARE' S.

Je ne veux que du tems.

Il ſort.

GUSMAN *ſeul.*

Quoi n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le deſtin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés !
Que voi-je ! Alzire ! ô Ciel...

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Est moi, c'eſt ton épouſe,
C'eſt ce fatal objet de ta fureur jalouſe,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a du révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguiſé. Soit grandeur, ſoit faibleſſe,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendreſſe;
Et ma ſincérité, trop funeſte vertu,
Si mon Amant périt, eſt ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner; ton épouſe a l'audace
De s'adreſſer à toi pour demander ſa grace.
J'ai cru que Don Guſman, tout fier, tout orgoureux,
Tout terrible qu'il eſt, doit être généreux.
J'ai penſé qu'un Guerrier, jaloux de ſa puiſſance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offenſe.
Une telle vertu ſéduiroit plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouït nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort ſi beau, tu vas changer la mienne,
Tu t'aſſures ma foi, mon reſpect, mon retour;
Tous mes vœux (s'il en eſt qui tiennent lieu d'amour.)

Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Eſpagnole eût promis davantage ;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ces pleurs ;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur ſimple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure ;
Mais enfin c'eſt à toi d'eſſaïer déſormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien ! ſi les vertus peuvent tant ſur votre ame,
Pour en ſuivre les loix, connai ſſez-les, Madame.
Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.
Ces mœurs ſont vos devoirs, il faut s'y conformer.
Sachez que le premier eſt d'étouffer l'idée,
Dont votre ame à mes yeux eſt encor poſſédée ;
De vous reſpecter plus, & de n'oſer jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la premiére, & d'attendre en ſilence
Ce que doit d'un Barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner eſt aſſez généreux.
Plus que vous ne penſez je porte un cœur ſenſible,
Et ce n'eſt pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

VOus voïez qu'il vous aime, on pourroit l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux; Zamore va périr;
J'aſſaſſinois Zamore en demandant ſa vie.
Ah! je l'avois prévu. M'auras-tu mieux ſervie?
Pourras-tu le ſauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

EMIRE.

L'or qui les ſéduit tous vient d'éblouïr ſa vue.
Sa foi, n'en doutez point, ſa main vous eſt vendue.

ALZIRE.

Ainſi, graces aux Cieux, ces métaux déteſtés
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perd point de tems; tu balances encore?

EMIRE.

Mais auroit-on juré la perte de Zamore?
Alvarès auroit-il aſſez peu de crédit?
Et le Conſeil enfin...

ALZIRE.

Je crains tout, il ſuffit.

Tu vois de ces Tyrans la fureur deſpotique,
Ils penſent que pour eux le Ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en ſont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fut, n'eſt qu'un ſéditieux.
Conſeil de Meurtriers ! Guſman ! Peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce Soldat ne vient point ; qu'il tarde à m'obéïr !

EMIRE.

Madame, avec Zamore, il va bien-tôt venir ;
Il court à la priſon. Déja la nuit plus ſombre
Couvre ce grand deſſein du ſecret de ſon ombre.
Fatigués de carnage & de ſang enyvrés,
Les Tyrans de la terre au ſommeil ſont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce Soldat nous conduiſe à la porte ;
Qu'on ouvre la priſon, que l'innocence en ſorte.

EMIRE.

Il vous prévient déja ; Céphane le conduit.
Mais ſi l'on vous rencontre en cette obſcure nuit,
Votre gloire eſt perdue, & cette honte extrême....

ALZIRE.

Va, la honte ſeroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu,
C'eſt l'amour de la gloire & non de la juſtice,
La crainte du reproche & non celle du vice.
Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier climat,
A ſuivre la vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui m'ordonne
De ſauver un Héros que le Ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, *un Soldat.*

ALZIRE.

TOUT eſt perdu pour toi, tes Tyrans ſont vainqueurs,
Ton ſupplice eſt tout prêt, ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perd point de tems, prend ce Soldat pour guide.
Trompons des Meurtriers l'eſpérance homicide;
Tu vois mon déſeſpoir & mon ſaiſiſſement;
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon Amant,
Un crime à mon époux & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle & la nuit te ſeconde;
Prens pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un Barbare, épouſe d'un Chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre?
Eh bien, j'obéïrai: mais oſes-tu me ſuivre?
Sans Trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un déſert & mon cœur.
Autrefois à tes piés j'ai mis un Diadême.

ALZIRE.

Ah! qu'étoit-il ſans toi? Qu'ai-je aimé que toi-même?

Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil Univers?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.
Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie,
Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon Amant enſemble & ma gloire à ſauver;
Tous deux me ſont ſacrés, je les veux conſerver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle eſt donc cette gloire inconnuë?
Quel fantôme d'Europe a faſciné ta vue?
Quoi! ces affreux ſermens qu'on vient de te dicter?
Quoi! ce Temple Chrétien que tu dois déteſter?
Ce Dieu, ce deſtructeur des Dieux de mes Ancêtres,
T'arrachent à Zamore & te donnent des Maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis, il ſuffit; il n'importe à quel Dieu.

ZAMORE.

Ta promeſſe eſt ton crime; elle eſt ma perte; adieu.
Périſſent tes ſermens & le Dieu que j'abhorre!

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux! Arrête, cher Zamore!

ZAMORE.

Guſman eſt ton époux!

ALZIRE.

Plain-moi ſans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je ſonge à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu ſi légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais, & c'eſt un nouveau crime.
Laiſſe-moi mourir ſeule, ôte-toi de ces lieux.
Quel déſeſpoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore....

ZAMORE.

C'en eſt fait.

ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne uſage.

ALZIRE.

Tu n'en ſaurois douter; je péris ſi tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laiſſe-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preſſe:
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

JE ſuccombe, il me laiſſe :
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Guſman ! quoi, c'eſt donc lui que j'ai quitté pour toi !
Emire, ſui ſes pas, vole, & revien m'inſtruire,
S'il eſt en ſûreté, s'il faut que je reſpire.
Va voir ſi ce Soldat nous ſert ou nous trahit.
(*Emire ſort.*)
Un noir preſſentiment m'afflige & me ſaiſit ;
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible,
Je connais peu tes Loix. Ta main du haut des Cieux,
Perce à peine un nuage épaiſſi ſur mes yeux ;
Mais ſi je ſuis à toi, ſi mon amour t'offenſe,
Sur ce cœur malheureux épuiſe ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déſerts !
Ne ſerois-tu le Dieu que d'un autre Univers ?
Les ſeuls Européens ſont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu Tyran d'un monde & de l'autre le Pere ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frappée !
J'entend nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble ; on vient ; ah ! Zamore eſt perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHERE EMIRE, eſt-ce toi ? Qu'a-t-on fait ? Qu'as-tu vu ?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah ! n'eſpérez plus rien ; ſa perte eſt infaillible.
Des armes du ſoldat qui conduiſoit ſes pas
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloige : à l'inſtant le Soldat prend la fuite,
Votre Amant au Palais court & ſe précipite.
Je le ſuis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces Meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du ſilence,
Au Palais de Guſman je le vois qui s'avance.
Je l'appellois en vain de la voix & des yeux,
Il m'échappe, & ſoudain j'entend des cris affreux ;
J'entend dire, qu'il meure : on court, on vole aux armes.

Retirez-vous, Madame, & fuïez tant d'allarmes ;
Rentrez.

ALZIRE.

Ah ! chére Emire, allons le ſecourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame, ô Ciel !

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, GARDES.

DON ALONZE.

AMes ordres ſecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, Barbare ? & que viens-tu m'apprendre ;
Qu'eſt devenu Zamore ?

DON ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux ;
Daignez me ſuivre.

ALZIRE.

O ſort ! ô vengeance trop forte !
Cruel, quoi ! ce n'eſt point la mort que l'on m'apporte ?
Quoi,

Quoi, Zamore n'eſt plus ! & je n'ai que des fers !
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Vien, ſi la mort m'attend, vien, j'obéïs ſans peine.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

PRE'PAREZ-VOUS pour moi vos ſupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les Juges des mortels?
Laiſſez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom, ces monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

MONTE'ZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon pere !

MONTE'ZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits !
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas ! nous demandions la grace de Zamore ;
Alvarès avec moi daignoit parler encore ;
Un Soldat à l'inſtant ſe preſente à nos yeux,
C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vue étoit trompée.
A peine entre ſes mains j'aperçois une épée,
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le frapper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton époux rejaillit ſur ton pere.
Zamore au même inſtant dépouillant ſa colére,
Tombe aux piés d'Alvarès, & tranquile, ſoumis,
Lui préſentant ce fer, teint du ſang de ſon fils.
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure :
Fais ton devoir, dit-il, & venge la nature.
Alors il ſe proſterne attendant le trépas.
Le pere tout ſanglant ſe jette entre mes bras ;

Tout ſe réveille ; on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle ſa vie,
On arrête ſon ſang, on preſſe le ſecours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſupplice,
Du Meurtre de ſon Maître il te croit la complice...

ALZIRE.

Vous pourriez !

MONTE'ZE.

Non, mon cœur ne t'en ſoupçonne pas.
Non, le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats.
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime,
Tes yeux s'étoient fermés ſur le bord de l'abîme.
Je le ſouhaite ainſi ; je le croi ; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton Amant.
On va te condamner, tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du ſupplice & dans l'ignominie ;
Et je retourne enfin par un dernier effort,
Demander au Conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace ! à mes Tyrans ! les prier ! vous, mon pere ?
Oſez vivre & m'aimer, c'eſt ma ſeule priére.
Je plains Guſman, ſon ſort a trop de cruauté,
Et je le plains ſur-tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger ſon outrage.
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défends pas,
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTE'ZE.

O Ciel ! inſpire-moi ; j'implore ta clémence.

Il ſort.

SCENE III.

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel ! anéantis ma fatale exiſtence !
Quoi, ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours !
Il défend à mes mains d'attenter ſur mes jours.
Ah ! j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
Me permettoit la mort, la mort mon ſeul aſyle.
Eh, quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi, du calice amer d'un malheur ſi durable
Faut-il boire à longs traits la lie inſupportable ?
Ce corps vil & mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut ne le quitte à ſon gré ?
Ce Peuple de Vainqueurs armé de ſon tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc,
Et moi je ne pourrai diſpoſer de mon ſang !
Je ne pourrai ſur moi permettre à mon courage
Ce que ſur l'Univers il permet à ſa rage !
Zamore va mourir dans des tourmens affreux,
Barbares !

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'Est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de ſa fauſſe juſtice
Un Tribunal de ſang te condamne au ſupplice.
Guſman reſpire encor ; mon bras déſeſpéré
N'a porté dans ſon ſein qu'un coup mal aſſuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore,
Il mourra tout couvert de ce ſang que j'adore ;
Nous périrons enſemble à ſes yeux expirans,
Il va goûter encor le plaiſir des Tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de ſa bouche
L'abominable Arrêt de ce Conſeil farouche.
C'eſt moi qui t'ai perdue, & tu péris pour moi

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'eſt aſſez ; bénis ma deſtinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hymenée ;
Songe que ce moment où je vais chez les morts,
Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remords.
Libre par mon ſupplice, à moi-même rendue,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt due.

L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Eſt l'Autel où mon cœur te rend ſes premiers feux.
C'eſt-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avois pu te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeſte ſort,
C'eſt d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici, les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçu plus d'outrage,
Et que d'infortunés le ſort raſſemble ici!

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARE'S, GARDES.

ZAMORE.

J'Attens la mort de toi; le Ciel le veut ainſi;
Tu dois me prononcer l'Arrêt qu'on vient de rendre;
Parle ſans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer ſans crainte aux ſupplices tout prêts,
L'aſſaſſin de ton fils & l'ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur,
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur?

Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juſte!
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais ſans me ſoupçonner;
Epouſe de Guſman, ce nom ſeul doit t'apprendre,
Que loin de le trahir je l'aurois ſu défendre.
J'ai reſpecté ton fils, & ce cœur gémiſſant
Lui conſerva ſa foi, même en le haïſſant.
Que je ſois de ton Peuple applaudie ou blâmée,
Ta ſeule opinion fera ma renommée;
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure,
C'eſt tout ce que j'attens, & c'eſt toi que je pleure.

ALVARE'S.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur!
L'aſſaſſin de mon fils eſt mon libérateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteſte,
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte...
Je ſuis pere, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits eſt encor entendue.

A Alzire.

Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs
J'appelle encor du nom qui fait couler nos pleurs;
Va, ton pere eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donne les vengeances.

Il faut perdre à la fois par des coups inouïs,
Et mon libérateur, & ma fille & mon fils.
Le Conſeil vous condamne; il a dans ſa colére
Du fer de la vengeance armé la main d'un pere.
Je n'ai point refuſé ce miniſtére affreux...
Et je viens le remplir pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire!
Ah! parle, que faut-il?

ALVARE'S.

Croire un Dieu qui m'inſpire;
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien;
Ici la Loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette Loi, que n'aguére un ſaint zèle a dictée,
Du Ciel en ta faveur y ſemble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos veux ſaura t'environner.
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colére,
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur frére;
Les traits de la vengeance en leurs mains ſuſpendus,
Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus.
Je répons de ſa vie ainſi que de la tienne,
Zamore, c'eſt de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne ſois point inflexible à cette faible voix,
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel, pour me païer du ſang dont tu me prives,
Un pere infortuné demande que tu vives.
Ren-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ſes jours & des tiens & du ſang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire, juſques-là chéririons-nous la vie?
La rechercherions-nous par mon ignominie?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Guſman?
Et toi, plus que ton fils, ſeras-tu mon Tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorſque de tes jours je me ſuis vu le maître,
Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurois-tu quitté les Dieux de ton païs?

ALVARE'S.

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,
J'aurois prié ce Dieu, ſeul Etre que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il eſt, digne d'être Chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inouï de trouble & de ſupplice!
Entre quels attentats faut-il que je choiſiſſe!

A Alzire.

Il s'agit de tes jours; il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'oſes aimer, oſe juger entr'eux;
Je n'en remets à toi; mon cœur ſe flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu ſais trop qu'un pere infortuné
Diſpoſa de ce cœur que je t'avois donné;
Je reconnus ſon Dieu. Tu peux de ma jeuneſſe
Accuſer ſi tu veux l'erreur ou la faibleſſe;
Mais des Loix des Chrétiens mon eſprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité;

Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie,
Par mon ame en ſecret ne fut point démentie ;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans ſon cœur,
C'eſt le crime d'un lâche & non pas une erreur ;
C'eſt trahir à la fois, ſous un maſque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfére & le Dieu que l'on quitte ;
C'eſt mentir au Ciel même, à l'Univers, à ſoi.
Mourons, mais en mourant ſois digne encor de moi ;
Et ſi Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponſe ; il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que ſe deshonorer.

ALVARE'S.

Cruels, ainſi tous deux vous voulez votre perte !
Vous bravez ma bonté qui vous étoit offerte ;
Ecoutez, le tems preſſe, & ces lugubres cris...

SCENE VI.

ALVARE'S, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AME'RICAINS. ESPAGNOLS.

ALONZE.

ON améne à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimoit, une troupe en furie,
S'empreſſant près de lui vient ſe raſſaſier
Du ſang de ſon épouſe & de ſon meurtrier.

SCENE VII.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, AME'RICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

CRUELS, ſauvez Alzire, & preſſez mon ſupplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuſe mort tous trois nous réuniſſe.

ALVARE'S.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Guſman.*

Tu veux donc juſqu'au bout conſommer ta fureur?
Vien, voi couler mon ſang, puiſque tu vis encore,
Vien apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il eſt d'autres vertus que je veux t'enſeigner.
Je dois un autre exemple & je viens le donner.
A Alvarès.
Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a ſuſpendue,
Mon pere en ce moment m'améne à votre vue.
Mon ame fugitive & prête à me quitter,
S'arrête devant vous.. mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carriére.

J'ai fait juſqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le Ciel venge la terre; il eſt juſte, & ma vie
Ne peut païer le ſang dont ma main s'eſt rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étois Maître en ces lieux; ſeul j'y commande encore.
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vi ſuperbe ennemi, ſois libre, & te ſouvien,
Quel fut & le devoir & la mort d'un Chrétien.

A Montèze, qui ſe jette à ſes piés.

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a ſurpaſſé mes crimes.
Inſtruiſez l'Amérique, apprenez à ſes Rois
Que les Chrétiens ſont nés pour leur donner des Loix.

A Zamore.

Des Dieux que nous ſervons, connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARE'S.

Ah, mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés & par mon hymenée.

Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez ſans me haïr, gouvernez vos Etats;
Et de vos murs détruits rétabliſſant la gloire,
De mon nom, s'il ſe peut, beniſſez la mémoire.

A Alvarès.

Daignez ſervir de pere à ces époux heureux.
Que du Ciel par vos ſoins le jour luiſe ſur eux!
Aux clartés des Chrétiens ſi ſon ame eſt ouverte,
Zamore eſt votre fils & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu,
Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de vertu!
Ah! la Loi qui t'oblige à cet effort ſuprême,
Je commence à le croire, eſt la Loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la conſtance, la foi;
Mais tant de grandeur d'ame eſt au-deſſus de moi;
Tant de vertu m'accable & ſon charme m'attire;
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

Il ſe jette à ſes piés.

ALZIRE.

Seigneur, en rougiſſant je tombe à vos genoux,
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous;
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle eſt dévorée.
Je me ſens trop coupable, & mes triſtes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous eſt pardonné, puiſque je vois vos pleurs.
Pour la derniére fois approchez-vous, mon pere,
Vivez long-tems heureux, qu'Alzire vous ſoit chére;

Zamore, ſois Chrétien, je ſuis content, je meurs!

ALVARE'S *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur déſeſpéré ſe ſoumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe & qui pardonne.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA MORT DE CÉSAR,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la premiére fois
le Jeudi 29 Août 1743.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS

De l'Edition de 1738.

NOUS donnons cette édition de la Tragédie de la mort de César de Mr. de Voltaire : nous pouvons dire qu'il est le premier qui ait fait connaître les Muses Anglaises en France. Il traduisit en vers, il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs Poëtes d'Angleterre, pour l'instruction de ses amis, & par-là il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'Anglais ; ensorte qu'aujourd'hui cette Langue est devenuë familiére aux Gens de Lettres. C'est rendre service à l'esprit-humain de l'orner ainsi des richesses des Païs étrangers.

Parmi les morceaux les plus singuliers des Poëtes Anglais que notre ami nous traduisit,

il nous donna la Scène d'Antoine & du Peuple Romain, *priſe de la Tragédie de Jules-Céſar, écrite il y a cent cinquante ans par le fameux Shakeſpear, & jouée encore aujourd'hui avec un très-grand concours ſur le Théâtre de Londres. Nous le priâmes de nous donner le reſte de la Piéce; mais il étoit impoſſible de la traduire.*

Shakeſpear étoit un grand génie, mais qui vivoit dans un ſiécle groſſier, & l'on trouve dans ſes Piéces la groſſiéreté de ce tems, beaucoup plus que le génie de l'Auteur. Mr. de Voltaire, au lieu de traduire l'Ouvrage monſtrueux de Shakeſpear, compoſa dans le goût Anglais ce Jules-Céſar que nous donnons au Public. Ce n'eſt pas ici une Piéce telle que le Sir Politick *de M. de S. Evremond, qui n'aïant aucune connaiſſance du Théâtre Anglais, & n'en ſachant pas même la Langue, donna ſon* Sir Politick, *pour faire connaître la Comédie de Londres aux* Français. *On peut dire que cette Comédie du* Sir Politick *n'étoit ni dans le goût des Anglais ni dans celui d'aucune autre Nation.*

Il eſt aiſé d'apercevoir dans la Tragédie de la

Mort de Céſar le génie & le caractére des Ecrivains Anglais, auſſi-bien que celui du Peuple Romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, & ces hardieſſes que les Auteurs Français ont rarement.

Il y a encore en Angleterre une autre Tragédie de la Mort de Céſar, compoſée par le Duc de Buckingam. Il y en a une en Italien de Mr. l'Abbé Conti, noble Vénitien. Ces Piéces ne ſe reſſemblent qu'en un ſeul point; c'eſt qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces Auteurs n'a avili ce grand ſujet par une intrigue de galanterie; mais il y a environ trente-cinq ans que l'un des plus beaux eſprits de France s'étant aſſocié avec Mademoiſelle Barbier pour compoſer un Jules-Céſar, il ne manqua pas de repréſenter Ceſar & Brutus amoureux & jaloux. Cette petiteſſe ridicule eſt un des plus grands exemples de la force de l'habitude, perſonne n'oſe guérir le Théâtre Français de cette contagion. Il a fallu que dans Racine, Mithridate, Alexandre, Porus aïent été galans. Corneille n'a jamais évité cette faibleſſe. Il n'a fait aucune Piéce ſans amour, & il faut avouer que dans ſes Tragédies (ſi

vous exceptez le Cid & Polieucte) cette paſſion eſt auſſi mal peinte , qu'elle y eſt étrangére. Notre Auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans ſa Piéce trop de férocité ; ils voïent avec horreur que Brutus ſacrifie à l'amour de ſa patrie , non-ſeulement ſon bienfaicteur , mais ſon pere. On n'a à répondre autre choſe , ſinon que tel étoit le caractére de Brutus , & qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étoient. On a encore une Lettre de ce fier Romain , dans laquelle il dit qu'il tueroit ſon pere pour le ſalut de la Républi-que. On ſait que Céſar étoit ſon pere : il n'en faut pas davantage pour juſtifier cette hardieſſe.

On imprime au-devant de cette édition la Lettre de Monſieur Algaroti , jeune homme , déja connu pour un bon Poëte & pour un bon Philoſophe , & Ami de Mr de Voltaire.

LETTRE
DE M. ALGAROTI,
A M. L'ABBÉ FRANQUINI.
ENVOYÉ DE FLORENCE,

Sur la Tragédie de Jules-Céſar, par M. de Voltaire.

J'Ai différé juſqu'à preſent, Monſieur, de vous envoïer le Jules-Céſar que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de Voltaire. L'édition qu'on en a faite à Paris, il y a quelques mois, eſt très-informe. On y reconnaît aſſez la main de quelqu'un du genre de ceux que Pétrone appelle *Doctores Umbratici.* Elle eſt défectueuſe au point, qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le

nombre de ſyllabes néceſſaire. Cependant la Critique a jugé cette Piéce, avec la même ſévérité que ſi M. de Voltaire l'eût donnée lui-même au Public. Ne ſeroit-il pas injuſte d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ſes Tableaux barbouillé par un Peintre moderne ? J'ai été aſſez heureux pour qu'il m'en ſoit tombé entre les mains un Manuſcrit digne de vous être envoïé, & voilà enfin le Tableau tel qu'il eſt ſorti des mains du Maître. J'oſe même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudroit ignorer qu'il y a une Langue Françaiſe & un Théâtre, pour ne pas ſavoir à quel degré de perfection Corneille & Racine ont porté le Dramatique. Il ſembloit qu'après ces grands Hommes, il ne reſtoit plus rien à ſouhaiter, & que tâcher de les imiter, étoit tout ce qu'on pouvoit faire de mieux. Deſira-t-on quelque choſe dans la Peinture après la Galathée de Raphaël ? Cependant la célèbre Tête de Michel-Ange dans le petit Farnèſe donna l'idée d'un genre plus terrible & plus fier auquel

quel cet Art pouvoit être élevé. Il ſemble que dans les Beaux-Arts on ne s'aperçoit qu'il y avoit des vuides qu'après qu'ils ſont remplis. La plûpart des Tragédies de ces Maîtres, ſoit que l'action ſe paſſe à Rome, à Athènes ou à Conſtantinople, ne contiennent qu'un Mariage concerté, traverſé ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'Amour donne avec un ſouris, ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourroit donner au Dramatique un ton ſupérieur à celui-ci. Le Jules-Céſar m'en eſt une preuve ; l'Auteur de la tendre Zaïre ne reſpirant ici que des ſentimens d'ambition, de vengeance & de liberté.

La Tragédie doit être l'imitation des grands Hommes. C'eſt ce qui la diſtingue de la Comédie. Mais ſi les actions qu'elle repréſente, ſont auſſi des plus grandes, cette diſtinction n'en ſera que plus marquée, & l'on peut atteindre par ce moïen à un genre ſupérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc-Antoine à Philippe, qu'à Actium ? Je ne doute pourtant pas que ces rai-

ſons ne puiſſent eſſuïer de fortes contradictions. Il faudroit avoir bien peu de connaiſſance de l'homme, pour ne pas ſavoir que les préjugés l'emportent preſque toujours ſur la raiſon, & ſur-tout, les préjugés autoriſés par un ſexe qui impoſe une loi qu'on ſuit toujours avec plaiſir.

L'amour eſt depuis trop long-tems en poſſeſſion du Théâtre Français, Pour ſouffrir que d'autres paſſions y prennent ſa place. C'eſt ce qui me fait croire que le Jules-Céſar pourroit bien avoir le même ſort que les Thémiſtocles, les Alcibiades, & les autres grands Hommes d'Athènes, admirés de toute la terre, pendant que l'Oſtraciſme les banniſſoit de leur Patrie.

M. de Voltaire a imité en quelques endroits Shakeſpear, Poëte Anglais, qui a réuni dans la même Piéce les puérilités les plus ridicules & les morceaux les plus ſublimes. Il en a fait le même uſage que Virgile faiſoit des Ouvrages d'Ennius; il a imité de l'Auteur Anglais les deux derniéres Scènes, qui ſont des plus beaux modèles d'Eloquence qu'il y ait au Théâtre.

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

N'eſt-ce point un reſte de barbarie en Europe, de vouloir que les bornes que la politique & la fantaiſie des hommes ont preſcrites pour la ſéparation des Etats, ſervent auſſi de limites aux Sciences & aux Beaux-Arts, dont les progrès pourroient s'étendre par un commerce mutuel des lumiéres de ſes Voiſins ? Cette réflexion convient même mieux à la Nation Françaiſe qu'à toute autre. Elle eſt dans le cas de ces Auteurs, dont le Public exige plus à meſure qu'il en a plus reçu. Elle eſt ſi généralement polie & cultivée que cela met en droit d'exiger d'elle, que non-ſeulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ſes Voiſins :

Tros Rutuluſve fuat, nullo diſcrimine habeto.

Une objection dont je ne vous parlerois pas, ſi je ne l'euſſe entendu faire, eſt ſur ce que cette Tragédie n'eſt qu'en trois Actes. C'eſt, dit-on, pécher contre le Théâtre, qui veut que le nombre des Actes ſoit fixé à cinq. Il eſt vrai qu'une des régles eſt, qu'à toute rigueur la repréſentation ne dure

pas plus de tems que n'auroit duré l'action, ſi véritablement elle fut arrivée. On a borné, avec raiſon, le tems à trois heures, parce qu'une plus longue durée laſſeroit l'attention & empêcheroit qu'on ne pût réunir aiſément dans le même point de vue les différentes circonſtances de l'action qui les paſſe. Sur ce principe on a diviſé les Actes en cinq, pour la commodité des Spectateurs & de l'Auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement néceſſaire au nœud ou au dénouement de la Piéce. Toute l'objection ſe réduit donc à n'avoir fait durer l'action du Céſar que deux heures au lieu de trois. Si ce n'eſt pas un défaut, la diviſion des Actes n'en doit pas être un non plus ; puiſque la même raiſon qui veut qu'une action de trois heures ſoit partagée en cinq Actes, demande auſſi qu'une action de deux heures ne le ſoit qu'en trois. Il ne s'enſuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été preſcrite eſt de trois heures, qu'on ne puiſſe pas la rendre moindre ; & je ne vois point pourquoi une Tragédie aſſujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt,

excitant la terreur & la compaſſion, enfin faiſant en deux heures ce que les autres font en trois, ne ſeroit pas une excellente Tragédie. Une Statue dans laquelle les belles proportions & les autres régles de l'Art ſont obſervées, ne laiſſe pas d'être une belle Statue, quoiqu'elle ſoit plus petite qu'une autre faite ſur les mêmes régles. Je ne crois pas que perſonne trouve la Vénus de Médicis moins belle dans ſon genre que le Gladiateur, parce qu'elle n'a que quatre piés de hauteur & que le Gladiateur en a ſix. M. de Voltaire a peut être voulu donner à ſon Céſar moins d'étendue, que l'on n'en donne communément aux Piéces Dramatiques, pour ſonder le goût du Public par un eſſai, ſi l'on peut appeller de ce nom une Piéce auſſi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le Théâtre Français, & ç'eût été peut-être trop hazarder, que de commencer par parler de liberté & de politique trois heures de ſuite à une Nation accoutumée à voir ſoupirer Mithridate, ſur le point de marcher vers le Capitole. On doit tenir compte à M. de Voltaire de ce ménagement, & ne lui

point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femmes dans ſa Piéce. Nées pour inſpirer la moleſſe & les ſentimens, elles ne pourroient jouer qu'un rôle ridicule entre Brutus & Caſſius, *atroces animæ*. Elles en jouent de ſi brillans par-tout ailleurs, qu'elles ne doivent pas ſe plaindre de n'en avoir aucun dans Céſar. Je ne vous parlerai point des beautés de détail, qui ſont ſans nombre dans cette Piéce, ni de la force de la Poëſie, pleine d'images & de ſentimens. Que ne doit-on pas attendre de l'Auteur de Brutus & de la Henriade ? La Scène de la Conſpiration me paraît des plus belles & des plus fortes qu'on ait encore vues ſur le Théâtre ; elle fait voir en action, ce qui juſqu'à preſent ne s'étoit preſque toujours paſſé qu'en récit.

Segnius irritant animos demiſſa per aures (*),
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit Spectator.....

(*) *Horat. de Arte Poëtica, v.* 180. *& ſeq.*

La Mort même de Céſar ſe paſſe preſqu'à la vue des Spectateurs, ce qui nous épargne un récit, qui, quelque beau qu'il fût, ne pourroit qu'être froid; ces événemens, & les circonſtances qui l'accompagnent, étant trop connuës de tout le monde.

Je ne puis aſſez admirer combien cette Tragédie eſt pleine de choſes, & combien les caractéres ſont grands & ſoutenus. Quel prodigieux contraſte entre Céſar & Brutus! Ce qui d'ailleurs rend ce ſujet extrêmement difficile à traiter, c'eſt l'art qu'il faut, pour peindre d'un côté Brutus, avec une vertu féroce à la vérité & preſque ingrat, mais aïant en main la bonne cauſe, au moins ſelon les apparences, & par rapport aux tems où l'Auteur nous tranſporte; & de l'autre côté, Céſar rempli de clémence & des vertus les plus aimables, comblant de bienfaits ſes ennemis, mais voulant opprimer la liberté de ſa Patrie. Il faut s'intéreſſer également pour tous les deux pendant le cours de la Piéce, quoiqu'il ſemble que les paſſions doivent s'entrenuire & ſe détruire

réciproquement à la fin, comme feroient deux forces égales & oppoſées, & par conſéquent ne produire aucun effet, & renvoïer les Spectateurs ſans agitation. Ce ſont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier (*) qu'il regardoit ce ſujet comme l'écueil des Poëtes Tragiques, & qu'il l'auroit propoſé volontiers à quelqu'un de ſes Rivaux. Il ſemble que M. de Voltaire, non content de ſes difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles, en faiſant Brutus fils de Céſar; ce qui d'ailleurs eſt fondé ſur l'hiſtoire. Il a auſſi trouvé par-là le moïen de ſe ménager de très-belles ſituations, & de jetter dans ſa Piéce un nouvel intérêt, qui ſe réunit tout entier à la fin pour Céſar. La Harangue d'Antoine produit cet effet, & elle eſt à mon avis le modèle de l'éloquence la

(*) M. Martelli, qui a écrit beaucoup de Tragédies en Italien. Il s'eſt ſervi d'une nouvelle eſpéce de vers rimés, qu'il avoit imaginé d'après les vers Alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ſes Piéces.

plus ſéduiſante. Enfin, je crois que l'on peut dire avec vérité, que M. de Voltaire a ouvert une nouvelle carriére, & qu'il a atteint le but en même tems.

ACTEURS.

JULES-CE'SAR, Dictateur.
MARC-ANTOINE, Conſul.
JUNIUS BRUTUS, Préteur.
CASSIUS,
CIMBER,
DECIMUS,
DOLABELLA,
CINNA,
CASCA,
} Sénateurs.
LES ROMAINS,
LICTEURS.

La Scène eſt à Rome, au Capitole.

C. Eisen inv. L. Le Grand Sculp.

MORT DE CESAR

LA MORT DE CÉSAR, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CE'SAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CE'SAR, tu vas régner; voici le jour auguſte,
Où le Peuple Romain, pour toi toujours injuſte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi,
Son vainqueur, ſon appui, ſon vengeur & ſon Roi.

Antoine, tu le ſais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie,
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le ſecond des humains,
Plus fier de t'attacher ce nouveau Diadême,
Plus grand de te ſervir que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me répons que par de longs ſoupirs!
Ta grandeur fait ma joïe & fait tes déplaiſirs!
Roi de Rome & du monde, eſt ce à toi de te plaindre?
Céſar peut-il gémir, ou Céſar peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur?

CE'SAR.

L'amitié, cher Antoine, il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu ſais que je te quitte, & le Deſtin m'ordonne
De porter nos Drapeaux aux Champs de Babylone.
Je pars, & vais venger ſur le Parthe inhumain
La honte de Craſſus & du Peuple Romain.
L'Aigle des Légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les Mers du Boſphore,
Et mes braves Soldats n'attendent pour ſignal,
Que de revoir mon front ceint du Bandeau Roïal.
Peut-être avec raiſon Céſar peut entreprendre
D'attaquer un Païs qu'a ſoumis Alexandre.
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,
Valent bien les Perſans ſubjugués par ſes mains.
J'oſe au moins le penſer, & ton ami ſe flâte
Que le Vainqueur du Rhin, peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet eſpoir m'anime & ne m'aveugle pas,
Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas,

La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée,
Il peut quitter Céſar, aïant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chûte il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les deſtinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le deſtin des Etats dépendoit d'un moment.
Quoi qu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre
Je vaincrai ſans orgueil, ou mourrai ſans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ma tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans ſoit pour jamais lié:
Que Rome par mes mains défendue & conquiſe,
Que la terre à mes fils comme à toi ſoit ſoumiſe,
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon ſang & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté derniére,
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de pere.
Je ne veux point de toi demander de ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garans;
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les Autels des Dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déja pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune & préſage un malheur:

Mais je ne comprens point ta bonté qui m'outrage;
Céſar, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave; & nulle adoption
N'a d'un autre Céſar appuïé ta maiſon.

CE'SAR.

Il n'eſt plus tems, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume.
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des Loix:
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.
Le deſtin, (dois je dire, ou propice ou ſévére,)
D'un véritable fils en effet m'a fait pere,
D'un fils que je chéris; mais pour qui mon malheur
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant? Quel ingrat peut-il être
Si peu digne du ſang dont les Dieux l'ont fait naître?

CE'SAR.

Ecoute: tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus,
De nos antiques Loix ce défenſeur auſtére,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin,
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,
A qui j'ai malgré lui deux fois ſauvé la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus! il ſe pourroit....

CE'SAR.

Ne m'en crois pas. Tien, lis.

ANTOINE.

Dieux ! la ſœur de Caton ! la fiére Servilie !

CE'SAR.

Par un hymen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce ſecond hymenée,
De ſon nouvel époux trancha la deſtinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô Ciel ! étoit-il réſervé !
Mais lis, tu ſauras tout par cet écrit funeſte.

ANTOINE. *Il lit.*

Céſar, je vais mourir. La colére céleſte
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souvien-toi qu'à Brutus Céſar donna le jour.
Adieu. Puiſſe ce fils éprouver pour ſon pere
L'amitié qu'en mourant te conſervoit ſa mere !

SERVILIE.

Quoi ! faut-il que du ſort la tyrannique loi,
Céſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi !

CE'SAR.

Il a d'autres vertus ; ſon ſuperbe courage
Flâte en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fier aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, & je l'excuſe même
De condamner en moi l'autorité ſuprême.
Soit qu'étant homme & pere, un charme ſéducteur
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur :

Soit qu'étant né Romain, la voix de ma Patrie
Me parle, malgré moi, contre ma tyrannie,
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? Si Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Céſar, il doit haïr un Maître.
J'ai penſé comme lui dès mes plus jeunes ans,
J'ai déteſté Silla, j'ai haï les Tyrans:
J'euſſe été Citoïen, ſi l'orgueilleux Pompée
N'eut voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fier, ambitieux; mais né pour les vertus,
Si je n'étois Céſar, j'aurois été Brutus.
Tout homme à ſon état doit plier ſon courage.
Brutus tiendra bien-tôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Croi-moi, le Diadême à ſon front deſtiné
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune;
Il changera de mœurs, en changeant de fortune;
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais ſa fermeté farouche:
La Secte dont il eſt n'admet rien qui la touche.
Cette Secte intraitable & qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux piés la nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, & ſeule eſt écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont ſur ces cœurs de bronze un abſolu pouvoir.

Caton même, Caton, ce malheureux Stoïque,
Ce Héros forcené, la victime d'Utique,
Qui fuïant un pardon qui l'eut humilié,
Préféra la mort même à la tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dure & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CE'SAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit!

ANTOINE.

Je t'aime & ne te puis tromper.

CE'SAR.

Le tems amolit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en déſeſpére.

CE'SAR.

Quoi, ſa haine!...

ANTOINE.

Croi-moi.

CE'SAR.

N'importe, je ſuis pere.
J'ai chéri, j'ai ſauvé mes plus grands ennemis,
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils,
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puiſſance.
C'eſt à toi de m'aider dans de ſi grands deſſeins:
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains;
Dompte aujourd'hui Brutus, adouci ſon courage:
Prépare par degrés cette vertu ſauvage

Au ſecret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'eſpérance.

SCENE II.

CE'SAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CE'SAR, les Sénateurs attendent audience,
A ton ordre ſuprême ils ſe rendent ici.

CE'SAR.

Ils ont tardé long-tems... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis ſur leur front de dépit & de haine!

SCENE III.

CE'SAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, *&c.* LICTEURS.

CE'SAR *assis.*

VENEZ, dignes soutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le Ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du Monde,
Et voir dans l'Orient le Trône de Cyrus,
Satisfaire en tombant aux Mânes de Crassus.
Il est tems d'ajouter par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein,
L'Euphrate attend César, & je pars dès demain.
Brutus & Cassius me suivront en Asie,
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie,
De la Mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les Rois assujettis.
Je donne à Décimus la Gréce & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Casca la Syrie.

Aïant ainſi réglé le ſort des Nations,
Et laiſſant Rome heureuſe & ſans diviſions,
Il ne reſte au Sénat qu'à juger ſous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Silla fut honoré du nom de Dictateur,
Marius fut Conſul, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier, & c'eſt aſſez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire:
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'Univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre;
Qu'un Roi ſeul peut les vaincre & leur donner la Loi;
Céſar va l'entreprendre, & Céſar n'eſt pas Roi.
Il n'eſt qu'un Citoïen fameux par ſes ſervices,
Qui peut du Peuple encor eſſuïer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir,
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces Sceptres, ces Couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'Univers que tu donnes,
Seroient aux yeux du Peuple & du Sénat jaloux,
Un outrage à l'Etat plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Silla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité ſur le Peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome & nous parler en Rois.
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,

Au-deſſus des Etats donnés par ta bonté

CE' SAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber ?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avois promiſe, & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême?
Et je croïois toucher à ce moment heureux,
Où le Vainqueur du Monde alloit combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive & déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſoit conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans;
Je ſonge à ton pouvoir; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand; mais que Rome ſoit libre.
Dieux! Maîtreſſe de l'Inde, Eſclave au bord du Tibre!
Qu'importe que ſon nom commande à l'Univers,
Et qu'on l'appelle Reine alors qu'elle eſt aux fers?
Qu'importe à ma Patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux Eſclaves?
Les Perſans ne ſont point nos plus fiers ennemis;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autres avis.

CE' SAR.

Et toi, Brutus, auſſi?

ANTOINE *à Céſar.*

Tu connais leur audace;
Voi ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CE' SAR.

Ainſi vous voulez donc dans vos témérités,

Tenter ma patience & laſſer mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans ſous Marius, eſclaves de Pompée,
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon courroux
Retenu trop long-tems s'eſt arrêté ſur vous ;
Républicains ingrats qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Silla garderiez le ſilence ;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger ;
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie
Pour oſer me parler de Rome & de Patrie,
Pour affecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces grands ſentimens devant votre Vainqueur.
Il les falloit avoir aux plaines de Pharſale :
La fortune entre nous devient trop inégale ;
Si vous n'avez ſu vaincre, apprenez à ſervir.

BRUTUS.

Céſar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir :
Nul ne m'en déſavoue, & nul en Theſſalie
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir,
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéïr,
Céſar qu'à ta colére aucun de nous n'échappe ;
Commence ici par moi ; ſi tu veux régner, frappe.

CE' SAR.

Ecoute... & vous ſortez. (*) Brutus m'oſes offenſer ?
Mais ſais-tu de quels traits tu viens de me percer ?

(*) *Les Sénateurs ſortent.*

Va, Céſar eſt bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiſſe-là du Sénat l'indiſcrette furie,
Demeure. C'eſt toi ſeul qui peux me déſarmer.
Demeure. C'eſt toi ſeul que Céſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe.
Si tu n'es qu'un Tyran, j'abhorre ta tendreſſe;
Et je ne peux reſter avec Antoine & toi,
Puiſqu'il n'eſt plus Romain & qu'il demande un Roi.

SCENE IV.

CE'SAR, ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puiſſe amolir une ame & ſi fiére & ſi dure?
Laiſſe, laiſſe à jamais dans ſon obſcurité
Ce ſecret malheureux qui peſe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte;
Mais qu'il ignore au moins quel ſang il perſécute,
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CE'SAR.

Je ne le puis; je l'aime.

ANTOINE.

Ah ! ceſſe donc d'aimer l'orgueil du Diadême :
Deſcen donc de ce rang où je te vois monté;
La bonté convient mal à ton autorité,
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome eſt ſous tes Loix & Caſſius t'outrage !
Quoi Cimber ! Quoi Cinna ! ces obſcurs Sénateurs
Auxyeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent !

CE'SAR.

Ils ſont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent,
Et trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug que je leur veux donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eut été moins avare.
Silla les eut punis.

CE'SAR.

Silla fut un Barbare,
Il n'a ſu qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faiſoient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices ;
Il en étoit l'effroi, j'en ſerai les délices.
Je ſai quel eſt le Peuple, on le change en un jour :
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour ;
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi ſa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flâter encor ce Tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,

Lui

Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes Rivaux en me faiſant aimer.

ANTOINE.

Il faudroit être craint : c'eſt ainſi que l'on régne.

CE'SAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats, que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le Peuple abuſera de ta facilité.

CE'SAR.

Le Peuple a juſqu'ici conſacré ma bonté :
Voi ce Temple que Rome éleve à ma clémence.

ANTOINE.

Crain qu'elle n'en éleve un autre à la vengeance :
Crain des cœurs ulcérés, nourris de déſeſpoir,
Idolâtres de Rome & cruels par devoir.
Caſſius allarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit ſur ton front mettre le Diadême.
Déja même à tes yeux on oſe en murmurer,
Des plus impétueux tu devrois t'aſſurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CE'SAR.

Je les aurois punis, ſi je les pouvois craindre.
Ne me conſeille point de me faire haïr :
Je ſais combattre, vaincre, & ne ſais point punir.
Allons, & n'écoutant ni ſoupçon ni vengeance,
Sur l'Univers ſoumis, régnons ſans violence.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

CE ſuperbe refus, cette animoſité,
Marquent moins de vertu, que de férocité.
Les bontés de Céſar, & ſur-tout ſa puiſſance,
Méritoient plus d'égards & plus de complaiſance :
A lui parler du moins vous pourriez conſentir.
Vous ne connaiſſez pas qui vous oſez haïr,
Et vous en frémiriez ſi vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah ! je frémis déja ; mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains que vous avez vendus,
Penſez-vous, ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper ſans moi ſous la main qui vous brave.
Je ſai tous vos deſſeins, vous brûlez d'être Eſclave.
Vous voulez un Monarque & vous êtes Romain !

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain,
Je ne recherche point une vertu plus rare :
Tu veux être un Héros, mais tu n'es qu'un Barbare.
Et ton farouche orgueil que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu pour la faire haïr.

SCENE II.

BRUTUS *ſeul.*

QUELLE baſſeſſe, ô Ciel ! & quelle ignominie !
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte Patrie !
Voilà vos Succeſſeurs, Horace, Décius,
Et toi vengeur des Loix, toi mon ſang, toi Brutus !
Quels reſtes, juſtes Dieux, de la grandeur Romaine !
Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne.
Céſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'apperçois les images,
Famille de Pompée, & toi divin Caton,
Toi dernier des Héros du ſang de Scipion :
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brilloient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon ſein
Tout l'honneur qu'un Tyran ravit au nom Romain.

Que vois-je, grand Pompée, au pié de ta Statue?
Quel Billet, ſous mon nom, ſe préſente à ma vue?
Liſons : (*) *Tu dors, Brutus, & Rome eſt dans les fers.*
Rome, mes yeux ſur toi ſeront toujours ouverts.
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
Céſar! tremble Tyran : voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus. Je le ſuis; je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous ſerez ſans Maître.
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux :
On excite cette ame, & cette main trop lente :
On demande du ſang... Rome ſera contente.

(*) *Il prend le Billet.*

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, *Suite.*

CASSIUS.

JE t'embraſſe, Brutus, pour la derniére fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des Loix.
De Céſar déſormais je n'attens plus de grace,
Il ſait mes ſentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de Patrie,
Plus d'honneur, plus de Loix, Rome eſt anéantie;
De l'Univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens Ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des Rois, ce Sceptre de la terre,
Six cens ans de vertus, de travaux & de guerre:
Céſar jouit de tout, & dévore le fruit
Que ſix ſiécles de gloire à peine avoient produit.
Ah! Brutus es-tu né pour ſervir ſous un Maître?
La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? Mais quelle bruit vient frapper mes eſprits!

BRUTUS.

Laiſſe-là ce vil Peuple & ces indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu... Mais quoi... le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, CINNA, CASCA, DE'CIMUS.

CASSIUS.

AH! Cimber, eſt-ce toi? parle, quel eſt ce trouble?

DE' CIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? Qu'as-tu vu!

CIMBER.

La honte de l'Etat.
Céſar etoit au Temple, & cette fiére Idole
Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'eſt-là qu'il annonçoit ſon ſuperbe deſſein
D'aller joindre la Perſe à l'Empire Romain.
On lui donnoit les noms de foudre de la Guerre,
De Vengeur des Romains, de Vainqueur de la Terre.
Mais parmi tant d'éclat, ſon orgueil imprudent
Vouloit un autre Titre, & n'étoit pas content.
Enfin parmi ces cris & ces chants d'allégreſſe
Du Peuple qui l'entoure, Antoine fend la preſſe?

Il entre ! ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la Couronne & le Sceptre à la main.
On ſe taît: on frémit : lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Céſar attache la Couronne ;
Et ſoudain devant lui ſe mettant à genoux,
Céſar, régne, dit-il, ſur la terre & ſur nous.
Des Romains à ces mots les viſages pâliſſent,
De leurs cris douloureux les voutes retentiſſent.
J'ai vu des Citoïens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
Céſar qui cependant liſoit ſur leur viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens long-tems étudiés,
Jette & Sceptre & Couronne, & les foule à ſes piés.
Alors tout ſe croit libre ; alors tout eſt en proïe
Au fol enyvrement d'une indiſcrette joïe.
Antoine eſt allarmé : Céſar feint & rougit ;
Plus il céle ſon trouble, & plus on applaudit.
La modération ſert de voile à ſon crime :
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ſes efforts il frémiſſoit tout bas
Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir ſa colére,
Il ſort du Capitole avec un front ſévére.
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, Céſar change l'Etat.
De ce Sénat ſacré la moitié corrompue,
Aïant acheté Rome, à Céſar l'a vendue,
Plus lâche que ce Peuple à qui dans ſon malheur
Le nom de Roi du moins fait toujours quelque horreur.

Céſar ; déja trop Roi, veut encor la Couronne :
Le Peuple la refuſe, & le Sénat la donne ;
Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutez ?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptez.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſpérance a flâté ma Patrie.
Voici ſon dernier jour, & du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer lorſque l'Etat n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome & lui reſte fidelle,
Je ne peux la venger ; mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos Dieux.... Pompée & Scipion,
En regardant leurs Statues.
Il eſt tems de vous ſuivre & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple :
C'eſt nous, braves Amis, que l'Univers contemple,
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à notre nom.
Si Caton m'avoit cru, plus juſte en ſa furie,
Sur Céſar expirant il eut perdu la vie ;
Mais il tourna ſur ſoi ſes innocentes mains,
Sa mort fut inutile au bonheur des humains,
Faiſant tout pour ſa gloire, il ne fit rien pour Rome,
Et c'eſt la ſeule faute ou tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on faſſe en un tel déſeſpoir ?

BRUTUS.

Montrant le Billet.
Voilà ce qu'on m'écrit ; voilà notre devoir.

CASSIUS.

CASSIUS

On m'en écrit autant ; j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un Tyran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Céſar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

DE'CIMUS.

Ennemi des Tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avois dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rens à moi-même, & je t'en dois l'honneur.
C'eſt-là ce qu'attendoient ma haine & ma colére
De la mâle vertu qui fait ton caractére.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands.
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des Tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre.
Vengeons ce Capitole au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber, toi Cinna, vous Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés.

CIMBER.

Nous penſons comme toi ; nous mépriſons la vie ;
Nous déteſtons Céſar ; nous aimons la Patrie ;
Nous la vengerons tous ; Brutus & Caſſius,
De quiconque eſt Romain ranimant les vertus.

DE'CIMUS.

Nés Juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,
C'eſt ſouffrir trop long-tems la main qui nous opprime;
Et quand ſur un Tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la Patrie, il ſuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence,
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence,
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'Orateur, qui charme ſa Patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur & ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le Tyran doit ſe rendre;
Là, je le punirai; là, je le veux ſurprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le Peuple Romain.
C'eſt hazarder beaucoup. Ses ardens Satellites
Par-tout du Capitole occupent les limites.
Ce Peuple mou, volage & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes Amis, paraît inévitable,
Mais qu'une telle mort eſt noble & déſirable!

Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands,
De voir couler ſon ſang dans le ſang des Tyrans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa derniére heure!
Mourons, braves Amis, pourvû que Céſar meure,
Et que la liberté qu'oppriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole;
C'eſt-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du Peuple, il ſemble encor douter;
Mais ſi l'Idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les Mânes ſacrés de tous ces vrais Romains,
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deſtins,
Jurez par tous les Dieux, vengeurs de la Patrie,
Que Céſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Faiſons plus, mes Amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner.
Fuſſent nos propres fils, nos fréres, ou nos peres,
S'ils ſont Tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai Républicain n'a pour pere & pour fils,
Que la vertu, les Dieux, les Loix & ſon Païs.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même, adoptés l'un par l'autre,

Le ſalut & l'Etat nous a rendus parens,
Scellons notre union du ſang de nos Tyrans.
Il s'avance vers la Statue de Pompée.
Nous le jurons par vous, Héros dont les images,
A ce preſſant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome & jamais rien pour nous,
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre & de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous, c'eſt trop nous arrêter.

SCENE V.

CE'SAR, BRUTUS.

CE'SAR.

DEMEURE. C'eſt ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CE'SAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achéve, & pren ma vie.

CE'SAR.

Brutus, ſi ma colére en vouloit à tes jours,
Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cours.

Tu l'as trop mérité. Ta fiére ingratitude
Se fait de m'offenſer une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains
Dont j'ai plus ſoupçonné les perfides deſſeins,
Avec ceux qui tantôt ont oſé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colére.

BRUTUS.

Ils parloient en Romains, Céſar, & leurs avis,
Si les Dieux t'inſpiroient ſeroient encor ſuivis,

CE'SAR.

Je ſouffre ton audace, & conſens à t'entendre.
De mon rang avec toi je me plais à deſcendre.
Que me reproches-tu ?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le ſang des Nations, ton Païs ſaccagé,
Ton pouvoir, tes vertus qui ſont tes injuſtices,
Qui de tes attentats ſont en toi les complices,
Ta funeſte bonté qui fait aimer tes fers,
Et qui n'eſt qu'un appas pour tromper l'Univers.

CE'SAR.

Ah ! c'eſt ce qu'il falloit reprocher à Pompée.
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce Citoïen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laiſſé reſpirer la liberté Romaine ?
Ah ! ſous un joug de fer il t'auroit accablé.
Qu'eut fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CE'SAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine ;
Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruïne,
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, prévien donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CE'SAR. *Il lui préſente la Lettre de Servilie.*

La nature, & mon cœur.
Li, ingrat, li, connai le ſang que tu m'oppoſes,
Voi qui tu peux haïr, & pourſui ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où ſuis-je ? Qu'ai-je lu ? me trompez-vous, mes yeux ?

CE'SAR.

Eh bien ! Brutus, mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon pere ! Grands Dieux !

CE'SAR.

Oui, je le ſuis, ingrat. Quel ſilence farouche !
Que dis-je ? Quels ſanglots échappent de ta bouche ?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras !
La nature t'étonne & ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O ſort épouvantable & qui me déſeſpére !
O ſermens ! ô Patrie ! ô Rome toujours chére !
Céſar ! ... Ah malheureux, j'ai trop long-tems vécu !

CE'SAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur eſt combattu ?

Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence ;
Tu crains d'être mon fils ; ce nom ſacré t'offenſe ;
Tu crains de me chérir, de partager mon rang ;
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang.
Ah ! ce Sceptre du monde & ce pouvoir ſuprême,
Ce Céſar que tu hais, les vouloit pour toi-même.
Je voulois partager avec Octave & toi
Le prix de cent combats & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah ! Dieux !

CE'SAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine.
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine ?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler ?

BRUTUS.

Céſar...

CE'SAR.

Eh bien, mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CE'SAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de pere ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique priére.

CE'SAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fai-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CE'SAR.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je careſſe !

Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendreſſe!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel Citoïen,
Mon cœur déſeſpéré prend l'exemple du tien;
Ce cœur à qui tu fais cette effroïable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, Céſar n'eſt pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puiſſance,
Je n'écouterai plus une injuſte clémence;
Tranquile, à mon courroux je vais m'abandonner,
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Silla, mais dans ſes violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes Amis;
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe.
Je deviendrai barbare, & toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Céſar & les Romains.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

CASSIUS, CIMBER, DE'CIME, CINNA, CASCA, LES CONJURE'S.

CASSIUS.

ENfin donc l'heure approche où Rome va renaître.
La Maîtreſſe du Monde eſt aujourd'hui ſans Maître.
L'honneur en eſt à vous, Cimber, Caſca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le Tyran n'eſt plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée & l'Aſie,
Nous ſeuls l'exécutons, nous vengeons la Patrie;
Et je veux qu'en ce jour on diſe à l'Univers,
Mortels, reſpectez Rome, elle n'eſt plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils ſont prêts à te ſuivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre;

A ſervir le Sénat dans l'un ou l'autre ſort,
En donnant à Céſar, ou recevant la mort.

DE'CIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore,
Lui, ce fier ennemi du Tyran qu'il abhorre,
Lui, qui prit nos ſermens, qui nous raſſembla tous,
Lui, qui doit ſur Céſar porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Seroit-il arrêté? Céſar peut-il connaître? ...
Mais le voici. Grands Dieux, qu'il paraît abattu!

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, CINNA, DE'CIME, LES CONJURE'S.

CASSIUS.

BRUTUS, quelle infortune accable ta vertu?
Le Tyran ſait-il tout? Rome eſt-elle trahie?

BRUTUS.

Non, Céſar ne ſait point qu'on va trancher ſa vie.
Il ſe confie à vous.

DE'CIME.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un ſecret qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous, ou du Tyran, c'eſt la mort qui s'apprête;
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête.

Je vais t'épouvanter par ce ſecret affreux.
Je dois ſa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels, & j'avois choiſi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inſtant, où Rome veut qu'il meure;
L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis;
Tout eſt prêt. Apprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils!

CASSIUS.

De Céſar!

DE'CIME.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen ſecret à Céſar fut unie;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un Tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né,
Ton cœur eſt trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous Amis, qui voïez le deſtin qui m'accable,

Soïez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez Stoïque, aſſez au-deſſus du Vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baiſſez les yeux !
Toi, Caſſius, auſſi tu te tais avec eux !
Aucun ne me ſoutient au bord de cette abîme !
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Caſſius ! & prompt à t'étonner...

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étois qu'un Citoïen Vulgaire,
Je te dirois : Va, ſers ; ſois Tyran ſous ton Pere ;
Ecraſe cet Etat que tu dois ſoutenir ;
Rome aura déſormais deux Traîtres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce Héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur infléxible, au bien déterminé,
Epura tout le ſang que Céſar t'a donné.
Ecoute, tu connais avec quelle furie,
Jadis Catilina menaça ſa Patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel,

Si lorſque le Sénat eut condamné ce Traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître ;
Entre ce Monſtre & nous forcé de décider,
Parle : Qu'aurois-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme & la Patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'Arrêt du Sénat. Rome eſt en ſureté.
Mais, di, ſens-tu ce trouble & ce ſecret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?
Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton Païs, ton devoir & ta foi ?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
En t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? En es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur & ta main ?
Toi, ſon fils ! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mere ?
Chacun des Conjurés n'eſt-il donc plus ton frére ?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Eleve de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage ?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un Tyran, vil eſclave d'amour,
Ait ſéduit Servilie & t'ait donné le jour ;
Laiſſe-là les erreurs & l'hymen de ta Mere ;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton Pere.

Tu lui dois ta vertu ; ton ame eſt toute à lui.
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui.
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde,
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous ?

CIMBER.

Jugez de nous par lui ; jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'auroit point eu des enfans plus coupables ;
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter ?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien à vos regards mon ame eſt dévoilée,
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous céle rien ; ce cœur s'eſt ébranlé,
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment que vous m'avez vu faire,
Prêt à ſervir l'Etat, mais à tuer mon pere,
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits,
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits,
Voïant en lui mon pere, un coupable, un grand-homme,
Entraîné par Céſar & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprits déchirez,
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez que je l'eſtime.
Son grand cœur me ſéduit au ſein même du crime ;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvoit régner,
Il eſt le ſeul Tyran, que l'on dût épargner.

Ne vous allarmez point. Ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de Tyran l'emporte ſur le reſte.
Le Sénat, Rome & vous, vous avez tous ma foi,
Le bien du monde entier me parle contre un Roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle,
J'en friſonne à vos yeux; mais je vous ſuis fidèle.
Céſar me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, ſauver l'Etat & lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais ſi je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon païs pour mon pere.
Que l'on approuve ou non ma fermeté ſévére,
Qu'à l'Univers ſurpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration,
Mon eſprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne conſidére point le reproche ou la gloire;
Toujours indépendant, & toujours Citoïen,
Mon devoir me ſuffit, tout le reſte n'eſt rien.
Allez ne ſongez plus qu'à ſortir d'eſclavage.

CASSIUS.

Du ſalut de l'Etat ta parole eſt le gage.
Nous comptons tous ſur toi, comme ſi dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos Dieux.

SCENE III.

BRUTUS *ſeul.*

VOici donc le moment ou Céſar va m'entendre ;
Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr !
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir !
Rendez, s'il ſe peut, Rome à ſon grand cœur plus chére,
Et faites qu'il ſoit juſte, afin qu'il ſoit mon pere !
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O Mânes de Caton, ſoutenez ma vertu !

SCENE IV.

CE'SAR, BRUTUS.

CE'SAR.

EH bien, que veux-tu? Parle, As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de Céſar?

BRUTUS.

Oui, ſi tu l'es de Rome.

CE'SAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'inſulter?
Quoi! tandis que ſur toi mes faveurs ſe répandent,
Que du monde ſoumis les hommages t'attendent,
L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le Sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CE'SAR.

Je plains tes préjugés, je les excuſe même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, Céſar, & je t'aime,

Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu
Avant que pour ton ſang tu m'euſſes reconnu.
Je me ſuis plaint aux Dieux de voir qu'un ſi grand homme,
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteſte Céſar avec le nom de Roi,
Mais Céſar Citoïen ſeroit un Dieu pour moi.
Je lui ſacrifierois ma fortune & ma vie.

CE' SAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouïr d'un droit plus ſaint que celui de la guerre,
Etre encor plus que Roi, plus même que Céſar?

CE' SAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char;
Romps nos fers, ſois Romain, renonce au Diadême.

CE' SAR.

Ah! que propoſes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Silla même.
Long-tems dans notre ſang Silla s'étoit noïé,
Il rendit Rome libre, & tout fût oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre entouré de victimes,
En deſcendant du Trône effaça tous ſes crimes.

Tu n'eus point ſes fureurs ; oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner ; Céſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les graces que tu donnes ?
C'eſt à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes.
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te ſont ſoumis ;
Alors tu ſais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi ! je te parle en vain ?

CE'SAR.

Rome demande un Maître.
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos Citoïens plus puiſſans que des Rois.
Nos mœurs changent, Brutus ; il faut changer nos Loix.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire.
Rome qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce Coloſſe effraïant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'Univers, eſt lui-même ébranlé.
Il panche vers ſa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête.
Enfin depuis Silla, nos antiques vertus,
Les Loix, Rome, l'Etat, ſont des noms ſuperflus.
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Déces, des Emiles.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils ; je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'Etat & toi.
Fais céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée ;
A ton pere qui t'aime & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, ren-moi ton cœur,
Pren d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure,
Ne force point ton ame à vaincre la nature.

Tu ne me répons rien ; tu détournes les yeux.

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez ſur moi, grands Dieux!
Céſar....

CE'SAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame eſt amolie?
Ah! mon fils....

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein?

Il ſe jette à ſes genoux.

Que le ſalut de Rome & que le tien te touche!
Ton génie allarmé te parle par ma bouche.
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes piés.
Céſar, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome & de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfére au monde, & Rome ſeule à toi,
Ne me rebute pas.

CE'SAR.

Malheureux, laiſſe-moi.
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Croi-moi, ne ſois point inſenſible.

CE'SAR.

L'Univers peut changer ; mon ame eſt inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe?

CE' SAR.

Oui. Tout eſt réſolu.
Rome doit obéïr, quand Céſar a voulu.

BRUTUS *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar.

CE' SAR.

Eh, quoi! d'où viennent tes allarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi! tu verſes des larmes?
Quoi! Brutus peut pleurer! Eſt-ce d'avoir un Roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CE' SAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma République!

SCENE V.

CE'SAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton ordre au Temple eſt arrivé.
On n'attend plus que toi; le Trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſuffrages,
Vont prodiguer l'encens au pié de tes images.
J'améne devant toi la foule des Romains;
Le Sénat va fixer leurs eſprits incertains.
Mais ſi Céſar croïoit un vieux Soldat qui l'aime,
Nos préſages affreux, nos Devins, nos Dieux même,
Céſar différeroit ce grand événement.

CE'SAR.

Quoi! lorſqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourroit m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conſpire à t'avertir par un ſiniſtre augure;
Le Ciel qui fait les Rois redoute ton trépas.

CE'SAR.

Va, Céſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas

Que le Ciel de mon ſort à ce point s'inquiette,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les Dieux du haut du Ciel ont compté nos années.
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
Céſar n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.
Qui ſait s'ils n'auroient point conſpiré leur vengeance?

CE'SAR.

Ils n'oſeroient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CE'SAR.

Tant de precautions contre mon jour fatal,
Me rendroient mépriſable & me défendroient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Céſar que vive,
Dans le Sénat au moins permets que je te ſuive.

CE'SAR.

Non. Pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté.
Qui change ſes deſſeins, découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quittte à regret. Je crains, je le confeſſe.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CE'SAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCENE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

CHERS Citoïens, quel Héros, quel courage
De la terre & de vous méritoit mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, Peuples qui l'admirés;
Confirmez les honneurs qui lui ſont préparés.
Vivez pour le ſervir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs, ô Ciel! quels cris ſe font entendre!

LES CONJURE'S *derriére le Théâtre.*

Meurs, expire, Tyran. Courage, Caſſius.

DOLABELLA.

Ah! courons le ſauver.

SCENE VII.

CASSIUS *un poignard à la main*, DOLABELLA, ROMAINS.

CASSIUS,

C'En eſt fait, il n'eſt plus.

DOLABELLA.

Peuples, ſecondez-moi, frappons, perçons ce traître!

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi; vous n'avez plus de maître.
Nations de Héros, vainqueurs de l'Univers,
Vive la liberté; ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce grand homme!

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le ſalut de Rome.
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi faible courage,
Qu'il puiſſe regretter Céſar & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil Romain qui veut avoir un Roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'applaudiſſez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un Tyran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maître du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſais que devant vous Antoine va paraître,
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon maître;
Qu'il a ſervi ſous lui, dès ſes plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des Tyrans.
Il vient juſtifier ſon Maître & ſon Empire;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix:
Telle eſt la Loi de Rome, & j'obéïs aux Loix.
Le Peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le Juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus,
Céſar, vous les ravit, je vous les ai rendus:
Je les veux affermir, je rentre au Capitole,
Brutus eſt au Sénat; il m'attend; & j'y vole.
Je vais avec Brutus en ces murs déſolés,
Rappeller la juſtice & nos Dieux exilés:
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruïnes.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux;
Ne vous trahiſſez pas, c'eſt tout ce que je veux:
Redoutez tout d'Antoine, & ſur-tout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs ſont aſſurés.

SCENE VIII.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAis Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'oſera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux verſent des pleurs, il ſe trouble, il ſoupire.

UN AUTRE.

Il aimoit trop Céſar.

ANTOINE.

Montant à la Tribune aux Harangues.

Oui, je l'aimois, Romains,
Oui, j'aurois de mes jours prolongé ſes deſtins.
Hélas ! vous avez tous penſé comme moi-même,
Et lorſque de ſon front ôtant le Diadême,
Ce Héros à vos Loix s'immoloit aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eut expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer ſa mémoire,
La voix du monde entier parle aſſez de ſa gloire ;

Mais de mon déſeſpoir aïez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les falloit verſer quand Rome avoit un Maître.
Céſar fut Héros ; mais Céſar fut un Traître.

AUTRE ROMAIN.

Puiſqu'il étoit Tyran, il n'eut point de vertus,
Et nous approuvons tous Caſſius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire,
C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire.
De votre Dictateur ils ont percé le flanc,
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang !
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il falloit bien que Céſar fut coupable.
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appeſanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes Conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnnoit vos têtes.
Tout l'or des Nations qui tomboient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voïoit vos allarmes ;
Céſar en deſcendoit pour eſſuïer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumis vous triomphez en paix,
Puiſſants par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il païoit le ſervice, il pardonnoit l'outrage.
Vous le ſavez, grands Dieux ! vous dont il fut l'image,
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimoit à pardonner.

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivroit, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
ſur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits.
Deux fois à Caſſius, il conſerva la vie,
Brutus... où ſuis-je ? ô Ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je ſuccombe, & mes ſens interdits....
Brutus ſon aſſaſſin..... ce monſtre étoit ſon fils.

ROMAINS.

Ah Dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages,
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos viſages.
Oui, Brutus eſt ſon fils ; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ſes enfans dans ſon cœur adoptez.
Hélas ! ſi vous ſaviez ſa volonté derniére !

ROMAINS.

Quelle eſt-elle ? Parlez.

ANTOINE.

Rome eſt ſon héritiére.
Ses tréſors ſont vos biens, vous en allez jouïr ;
Au-de-là du tombeau Céſar veut vous ſervir.
C'eſt vous ſeuls qu'il aimoit ; c'eſt pour vous qu'en Aſie
Il alloit prodiguer ſa fortune & ſa vie.
O Romains, diſoit-il, Peuple Roi que je ſers,
Commandez à Céſar, Céſar à l'Univers.
Brutus ou Caſſius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les déteſtons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

Céſar fut en effet le Pere de l'Etat.

ANTOINE.

Votre Pere n'eſt plus ; un lâche aſſaſſinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bucher
Ce Pere, cet Ami, qui vous étoit ſi cher ?
On l'apporte à vos yeux.

Le fond du Théâtre s'ouvre ; des Licteurs apportent le corps de Céſar, couvert d'une robe ſanglante ; Antoine deſcend de la tribune & ſe jette à genoux auprès du corps

ROMAINS.

O ſpectacle funeſte !

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reſte :
Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous,
Que ſes aſſaſſins même adoroient à genoux ;
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faiſoit trembler la terre ;
Qui devoit enchaîner Babylone à ſon char ;
Amis, en cet état connaiſſez-vous Céſar ?
Vous le voïez, Romains, vous touchez ces bleſſures,
Ce ſang qu'ont ſous vos yeux verſé des mains parjures.
„ Là, Cimber l'a frappé ; là, ſur le grand Céſar,
„ Caſſius & Décime enfonçoient leur poignard.

„ Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
„ A ſouillé dans ſes flancs ſa main dénaturée.
„ Céſar le regardant d'un œil tranquille & doux,
„ Lui pardonnoit encor en tombant ſous ſes coups.
„ Il l'appelloit ſon fils; & ce nom cher & tendre
„ Eſt le ſeul qu'en mourant Céſar ait fait entendre;
„ O mon fils, diſoit-il.

UN ROMAIN.

O monſtre, que les Dieux
Devoient exterminer avant ce coup affreux!

Autres Romains en regardant le corps dont ils ſont proche.

Dieux! ſon ſang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance;
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous ſa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins.
Ce ſont-là les honneurs qu'à Céſar on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre
Embrâſons les Palais de ces fiers Conjurés,
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſpérés:
Venez, dignes amis; venez vengeurs des crimes,
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous ſuivrons vos pas,
Nous jurons par ſon ſang de venger ſon trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laiſſons pas leur fureur inutile,

Précipitons ce peuple inconſtant & facile ;
Entraînons-le à la guerre ; & ſans rien ménager,
Succédons à Céſar en courant le venger.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE

Repréſentée pour la premiére fois le Mercredi 10. Octobre 1736.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR,

De l'Edition de 1737.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plutôt à imprimer cette Comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente repréſentations. L'Auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées ; mais elle eſt véritablement de M. de Voltaire, quoique le ſtile de la Henriade & d'Alzire ſoit ſi différent de celui-ci, qu'il ne permet guéres d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons ſous ſon nom cette Piéce au Public, comme la premiére Comédie qui ſoit écrite en Vers de cinq piés ; peut-être cette nouveauté en-

gagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le Théâtre Français de la variété ; & qui donne des plaiſirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la Comédie doit être la repréſentation des mœurs ; cette Piéce ſemble être aſſez de ce caractére. On y voit un mêlange de ſérieux & de plaiſanterie, de comique & de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarée ; ſouvent même une ſeule avanture produit tous ces contraſtes. Rien n'eſt ſi commun, qu'une maiſon dans laquelle un pere gronde, une fille occupée de ſa paſſion pleure ; le fils ſe moque des deux, & quelques parens prennent différemment part à la ſcène. On raille très-ſouvent dans une chambre, de ce qui attendrit dans la chambre voiſine ; & la même perſonne a quelquefois ri & pleuré de la même choſe dans le même quart-d'heure.

Une Dame très-reſpectable étant un jour au chevet d'une de ſes filles qui étoit en danger de mort, entourée de toute ſa famille, s'écrioit en fondant en larmes : *Mon Dieu, rendez-là moi, & prenez tous mes au-*

tres enfans ! Un homme qui avoit épouſé une de ſes filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les Gendres en ſont-ils ?* Le ſens froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet ſur cette Dame affligée, qu'elle ſortit en éclatant de rire ; tout le monde la ſuivit en riant, & la malade aïant ſu de quoi il étoit queſtion, ſe mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de-là que toute Comédie doive avoir des Scènes de bouffonnerie & des Scènes attendriſſantes : il y a beaucoup de très-bonnes Piéces, où il ne régne que de la gaïeté : d'autres toutes ſérieuſes : d'autres mêlangées : d'autres où l'attendriſſement va juſques aux larmes ; il ne faut donner l'excluſion à aucun genre ; & ſi l'on me demandoit quel genre eſt le meilleur, je répondrois : *celui qui eſt le mieux traité.*

Il ſeroit peut-être à propos & conforme au goût de ce ſiécle *raiſonneur*, d'examiner ici quelle eſt cette ſorte de plaiſanterie qui nous fait rire à la Comédie.

La cauſe du rire, eſt une de ces choſes plus ſenties que connues. L'admirable Moliére, Regnard, qui le vaut quelquefois, & les Auteurs de tant de jolies petites Piéces, ſe ſont contentés d'exciter en nous ce plaiſir, ſans nous en rendre jamais raiſon, & ſans nous dire leur ſecret.

J'ai cru remarquer aux Spectacles, qu'il ne s'éléve preſque jamais de ces éclats de rire univerſels, qu'à l'occaſion d'une mépriſe. Mercure pris pour Soſie, le Chevalier Menechme pris pour ſon frére, Criſpin faiſant ſon teſtament ſous le nom du bon-homme Géronte, Valére parlant à Harpagon des beaux yeux de ſa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de ſa Caſſette, Pourceaugnac, à qui on tâte le poulx, parce qu'on le veut faire paſſer pour fou ; en un mot, les mépriſes, les équivoques de pareille eſpéce, excitent un rire général.

Arlequin ne fait guéres rire que quand il ſe méprend, & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui étoit ſi bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comiques :

il y a des plaiſanteries qui cauſent une autre ſorte de plaiſir ; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout ſon cœur, ſoit aux Spectacles, ſoit dans la ſociété, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractéres ridicules, dont la repréſentation plaît, ſans cauſer ce rire immodéré de joïe : *Triſſotin* & *Vadius*, par exemple, ſemblent être de ce genre ; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaiſir inexprimable ne permettent guéres le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on eſt charmé de voir la peinture, & qui ne cauſent qu'un plaiſir ſérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaïeté, incompatible avec le mépris & l'indignation.

Il eſt vrai qu'on rit au *Tartuffe* ; mais ce n'eſt pas de ſon hypocriſie, c'eſt de la mépriſe du bon-homme qui le croit un Saint ; & l'hypocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourroit aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite

la gaïeté, la curioſité, l'intérêt, l'émotion, les larmes.

Ce ſeroit ſur-tout aux Auteurs Dramatiques à nous développer tous ces reſſorts, puiſque ce ſont eux qui les font jouer. Mais ils ſont plus occupés de remuer les paſſions que de les examiner : ils ſont perſuadés qu'un ſentiment vaut mieux qu'une définition ; & je ſuis trop de leur avis, pour mettre un traité de Philoſophie au-devant d'une Piéce de Théâtre.

Je me bornerai ſimplement à inſiſter encore un peu ſur la néceſſité où nous ſommes d'avoir des choſes nouvelles,

Si l'on avoit toujours mis ſur le Théâtre Tragique la grandeur Romaine, à la fin on s'en ſeroit rebuté. Si les Héros ne parloient jamais que tendreſſe, on ſeroit aſſadi :

O Imitatores ſervum pecus !

Les bons Ouvrages que nous avons depuis les Corneilles, les Moliéres, les Racines, les Quinaults, les Lullis, les le Bruns, me paraiſſent tous avoir quelque choſe

choſe de neuf & d'original, qui les a ſauvés du naufrage. Encore une fois tous les genres ſont bons, hors le genre ennuïeux.

Ainſi il ne faut jamais dire, ſi cette Muſique n'a pas réuſſi, ſi ce Tableau ne plaît pas, ſi cette Piéce eſt tombée, c'eſt que cela étoit d'une eſpéce nouvelle; il faut dire, c'eſt que cela ne vaut rien dans ſon eſpéce.

ACTEURS.

EUPHE'MON Pere.

EUPHE'MON Fils.

FIERENFAT, Préſident de Cognac; ſecond fils d'Euphémon.

RONDON, Bourgeois de Cognac.

LISE, Fille de Rondon.

LA BARONNE de Croupillac.

MARTHE, ſuivante de Liſe.

JASMIN, Valet d'Euphémon fils.

La Scène eſt à Cognac.

C. Eisen inv. Beauvais Sculp.

L'ENFANT PRODIGUE.

L'ENFANT PRODIGUE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHE'MON, RONDON.

RONDON.

On triſte ami, mon cher & vieux voiſin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaiſir, que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais, Mons, ton fils, le Sieur de Fierenfat,
Me ſemble avoir un procédé bien plat.

EUPHE'MON.

Quoi donc!

RONDON.

Tout fier de ſa magiſtrature,
Il fait l'amour avec poids & meſure.
Adoleſcent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui nous parle en Caton,
Eſt, à mon ſens, un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou, que l'air capable;
Il eſt trop fat.

EUPHE'MON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah! je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai; je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre;
A bien mâter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encroûté.
Vous avez fait, beaupere, en pere ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce fot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter pour lui la Préſidence
De cette Ville. Oui, c'eſt un trait prudent.
Mais dès qu'il fut Monſieur le Préſident,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence;
Sa gravité marche & parle en cadence,

Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi.
Il eſt....

EUPHE'MON.

Eh mais, quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours....

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare, & tout avare eſt ſage.
Oh! c'eſt un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beaupere,
A faire ici donation entiére
De tous vos biens, contracts, acquis, conquis;
Préſens futurs à Monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref, arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence,
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHE'MON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai?
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiéte;

Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'apprêté.
J'ai vû d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHE'MON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un pere infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades.
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraiſſe en trouble-fête?

EUPHE'MON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, ſans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maiſon?

EUPHE'MON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enleve Liſe?
Liſe autrefois à cet aîné promiſe;
Ma Liſe qui....

EUPHE'MON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il entre ici pour dépouiller ſon pere ?
Pour ſuccéder ?

EUPHE' MON.

Non.... tout eſt à ſon frére.

RONDON.

Ah ! ſans cela point de Liſe pour lui.

EUPHE' MON.

Il aura Liſe & mes biens aujourd'hui,
Et ſon aîné aura pour tout partage
Que le courroux d'un pere qu'il outrage.
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah ! vous l'aviez trop long-tems enduré.
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance ?
Le libertin, mon Dieu, que c'étoit-là !
Te ſouvient-il, vieux beaupere, ah, ah, ah ;
Qu'il te vola, ce tour eſt bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avouë.

EUPHE' MON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeller mes larmes ?

RONDON.

Et ſur un *As* mettant vingt rouleaux d'or ;
Eh, eh !

EUPHE'MON.

Ceſſez.

RONDON.

Te ſouvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'Egliſe
Se fiancer à ma petite Liſe,
Dans quel endroit on le trouva caché?
Comment, pour qui? ... peſte, quel débauché!

EUPHE'MON.

Epargnez-moi ces indignes hiſtoires,
De ſa conduite impreſſions trop noires;
Ne ſuis-je pas aſſez infortuné?
Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue:
Votre commerce ici vous a conduit,
Mon amitié, ma douleur vous y ſuit;
Ménagez-les, vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité; mais la vérité bleſſe.

RONDON.

Je me tairai, ſoit: j'y conſens; d'accord.
Pardon, mais Diable! auſſi vous aviez tort,
En connaiſſant le fougueux caractére
De votre fils, d'en faire un Mouſquetaire.

EUPHE'MON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez...

EUPHE'MON.

Je dois

Oublier

Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour ſon mariage ;
C'a penſez-vous que ce cadet ſi ſage
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

RONDON.

Aſſurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéït à mon pouvoir ſuprême,
Et quand je dis : Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile & que j'ai ſu tourner,
Tout auſſi-tôt aime ſans raiſonner.
A mon plaiſir j'ai paîtri ſa jeune ame.

EUPHE'MON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflâme
Par vos leçons, & je me trompe fort,
Si de vos ſoins votre fille eſt d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le ſacrifice
Des vœux naiſſans de ſon ame novice ;
Je ſai quels ſont ces premiers traits d'amour ;
Le cœur eſt tendre, il ſaigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHE'MON.

Quoi que vous puiſſiez dire,
Cet étourdi pouvoit très-bien ſéduire.

RONDON.

Lui ! point du tout ; ce n'étoit qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme ! allez, ne craignez rien ;
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.

Aïez le cœur ſur cela réjouï,
Quand j'ai dit non, perſonne ne dit ouï.
Voïez plutôt.

SCENE II.

EUPHE'MON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APPROCHEZ, venez Liſe.
Ce jour pour vous eſt un grand jour de criſe.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triſte ou gai, riche ou gueux,
Ne ſens-tu pas des déſirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Comment, coquine?

EUPHE'MON.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal;
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,

Tu n'aurois pas un peu de paſſion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon pere, non.

RONDON.

Ne ſais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je ſai, mon pere, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſai qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer, du moins par la bonté,
Ce que le ſort nous refuſe en beauté,
Etre au-dehors diſcrette, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable.
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point,
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'eſclavage.
De mon époux le reſte eſt le partage ;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer, ni par ordre d'un pere,
Ni par raiſon, ni par-devant Notaire.

EUPHE'MON.

C'eſt à mon gré raiſonner ſenſément,
J'approuve fort ce juſte ſentiment,
C'eſt à mon fils à tâcher de ſe rendre
Digne d'un cœur auſſi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaiſant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfans?
Jamais ſans vous ma fille bien appriſe
N'eût devant moi lâché cette ſottiſe. (*A Liſe.*)
Ecoute, toi. Je te baille un mari,
Tant ſoit peu fat, & par trop renchéri;
Mais c'eſt à moi de corriger mon gendre;
Toi, tel qu'il eſt, c'eſt à toi de le prendre,
De vous aimer, ſi vous pouvez tous deux,
Et d'obéïr à tout ce que je veux.
C'eſt-là ton lot; & toi, notre beaupere,
Allons ſigner chez notre gros Notaire,
Qui vous allonge en cent mots ſuperflus,
Ce qu'on diroit en quatre, tout au plus.
Allons hâter ſon bavard grifonnage,
Lavons la tête à ce large viſage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille & toi.

EUPHE'MON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MON Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens & des travers burleſques !

LISE.

Je ſuis ſa fille, & de plus ſon humeur
N'altére point la bonté de ſon cœur ;
Et ſous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air bruſque, il a l'ame d'un pere ;
Quelquefois même, au milieu de ſes cris,
Tout en grondant il céde à mes avis.
Il eſt bien vrai, qu'en blâmant la perſonne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon ;
Mais lorſqu'enſuite il ordonne que j'aime,
Dieu ! que je ſens que ſon tort eſt extrême !

MARTHE.

Comment aimer un Monſieur Fierenfat ?
J'épouſerois plutôt un vieux Soldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enyvré de lui-même,

Qui d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même ſe mire,
Sous ſon rabat, ſe rengorge & s'admire;
Et plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature;
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin,
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage.
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux;
Il eſt le fils de l'ami de mon pere,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ſes ſoupirs,
Peut ſe donner au gré de ſes deſirs?
Il faut céder. Le tems, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, ſoumiſe à mes liens,
A ſes défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle & diſcrette Liſe,
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe.
Si j'oſois... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimoit.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il eſt vrai, ſa jeuneſſe
Pour quelque-tems a ſurpris ma tendreſſe;
Etoit-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE *en s'en allant.*

C'étoit un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *revenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée,
Dans les excès ſe plongeoit égarée;
Le malheureux! il cherchoit, tour-à-tour,
Tous les plaiſirs; il ignoroit l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avoit mis ſa gloire,
Que dans vos fers il étoit engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurois corrigé.
Un amour vrai, ſans feinte ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice.
Dans ſes liens qui ſait ſe retenir,
Eſt honnête homme, ou va le devenir;

Mais Euphémon dédaigna ſa Maîtreſſe,
Pour la débauche il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcélérats,
Qui dans le piége avoient conduit ſes pas,
Aïant mangé tout le bien de ſa mere,
Ont ſous ſon nom volé ſon triſte pere.
Pour comble enfin, ces ſéducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui noïez dans les larmes,
Pleuroient encor ſes vices & ſes charmes.
Je ne prens plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frére enfin lui ſuccéde aujourd'hui.
Il aura Liſe; & certes c'eſt dommage;
Car l'autre avoit un bien joli viſage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Danſoit, chantoit, étoit né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de ſottiſes étranges,
On découvroit aiſément dans ſon cœur
Sous ſes défauts, un certain fond d'honneur.

LISE.

Il étoit né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croïez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'étoit, me ſemble, point flatteur,
Point médiſant, point eſcroc, point menteur.

LISE.

Oui, mais....

MARTHE.

Fuïons, car c'eſt Monſieur ſon frére.

LISE.

Il faut reſter, c'eſt un mal néceſſaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, LE PRE'SIDENT FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroît de biens eſt l'ame d'un ménage.
Fortune, honneurs, & dignités, je croi,
Abondamment ſe trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela.
Vous entendrez murmurer, *la voilà*.
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma Charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,

Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains. C'eſt une choſe infâme,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens,
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice,
Lorgner ſans ceſſe avec un air content,
Et ſa perſonne & ſon argent comptant,
Etre en rabat un Petit-Maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare.
Un jeune fat, paſſe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon pere aujourd'hui me marie;
C'eſt à Madame. Ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

A Liſe.

Le ſilence eſt votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce Gendarme effronté,
Qui ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carriére à ſa langue impudente;
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme;
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme.

Il pourroit bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déja de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc ; laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas ! lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raiſons valent mieux.

MARTHE.

Croïez-moi,

Point de raiſons, c'eſt le plus ſûr.

SCENE V.

RONDON, *& les Acteurs précédens.*

RONDON.

MA foi

Il nous arrive une plaiſante affaire.

FIERENFAT.

Eh, quoi, Monſieur ?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux pere

J'allois porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pié de cette roche,
Un voïageur qui deſcendoit du coche.

LISE.

Un voïageur jeune? ...

RONDON.

Nenni, vraiment;
Un béquillard, un vieux ridé ſans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchiſe,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe griſe.
Leurs dos voutés s'élevoient, s'abaiſſoient,
Aux longs élans des ſoupirs qu'ils pouſſoient;
Et ſur leur nez leur prunelle éraillée
Verſoit les pleurs dont elle étoit mouillée.
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencogné.
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétens, moi, l'aller conſoler.
Vous ſavez tous comme je le gouverne,
Et d'aſſez près la choſe nous concerne.
Je le connais, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il ſignera.
Le tems eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet...

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe, & c'eſt ta faute auſſi,
Que tout cela.

LISE.

Comment, moi! ma faute?

RONDON.

Oui.
Les contre-tems qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche ſi fort?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos vieux troubles fêtes,
A la raiſon ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétens vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

VOus frémiſſez en voïant de plus près
Tout ce fracas, ces nôces, ces aprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaïe,
Plus de ce joug la peſanteur m'effraïe.
A mon avis, l'hymen & ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu. L'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon Amant!

Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée,
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union ſi chére,
Si l'on en voit, c'eſt le Ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique,
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joïe à table, & la nuit ſans amour,
Trembler toujours d'avoir une faibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe,
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir,
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde,
Un tel hymen eſt l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit.
Que de lumiére en une ame ſi neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui ſagement ſe conſole à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eut pas dit ſur ce point davantage.
Mais vos dégoûts ſur ce beau mariage
Auroient beſoin d'un éclairciſſement.
L'hymen déplaît avec le Préſident,

Vous plairoit-il avec Monſieur ſon frére ?
Débrouillez-moi, de grace, ce myſtére ;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet ?
Haïſſez-vous ? aimez-vous ? parlez net.

LISE.

Je n'en ſai rien, je ne peux & je n'oſe
De mes dégoûts bien démêler la cauſe.
Comment chercher la triſte vérité
Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut au moins, pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la ſurface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon, n'eſt pas raiſon, Madame.
On lit très bien dans le fond de ſon ame,
On y voit clair ; & ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſait toujours dans ſa tête
D'où vient le vent qui cauſe la tempête.
On ſait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir.
Mon œil ſe ferme, & je ne veux rien voir.
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts,
Du vain regret du plus aimable époux ;
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, s'il peut l'être :

Qu'il

Qu'il ne ſoit pas au moins deshérité ;
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,
Dans ce contract, où je me détermine,
D'être ſa ſœur pour hâter ſa ruïne.
Voilà mon cœur, c'eſt trop le pénétter ;
Aller plus loin, ſeroit le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LA-BAS, Madame, il eſt une baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa viſite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive juſtement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas, ſur quoi ?

MARTHE.

Sur votre hymen, ſans doute.

LISE.

Ah ! c'eſt encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des ſots,

Où l'on ſe gêne, où le bon ſens expire
Dans le travail de parler ſans rien dire ?
Que ce fardeau me pèſe & me déplaît !

SCENE III.

LISE, MADAME CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOILA la Dame.

LISE.

Oh ! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſiéges donc. Madame, pardon ſi...

MME. CROUPILLAC.

Ah, Madame !

LISE.

Eh, Madame !

MME. CROUPILLAC.

Il faut auſſi...

LISE.

S'aſſéoir, Madame.

MME. CROUPILLAC *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe, & dans le fond de l'ame
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

MME. CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits ;
Je pleure, hélas ! vous voïant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

MME. CROUPILLAC.

Oh ! non, ma mie,
Je ne ſaurois. Je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avois un du moins en eſpérance,
Un ſeul, hélas ! c'eſt bien peu quand j'y penſe ;
Et j'avois eu grand peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il eſt un tems, ah ! que ce tems vient vîte,
Où l'on perd tout, quand un amant nous quitte ;
Où l'on eſt ſeule ; & certe il n'eſt pas bien
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE,

Excuſez-moi, ſi je ſuis interdite
De vos diſcours & de votre viſite.
Quel accident afflige vos eſprits ?
Qui perdez-vous, & qui vous ai-je pris ?

MME. CROUPILLAC.

Ma chére enfant, il eſt force bégueules
Au teint ridé, qui penſent qu'elles ſeules,
Avec du fard & quelques fauſſes-dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs & les tems.
Pour mon malheur, hélas! je ſuis plus ſage,
Je vois trop bien que tout paſſe, & j'enrage.

LISE.

J'en ſuis fachée, & tout eſt ainſi fait;
Mais je ne peux vous rajeunir.

MME. CROUPILLAC.

Si fait.
J'eſpére encor; & ce ſeroit peut-être
Me rajeunir, que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

MME. CROUPILLAC.

D'un Préſident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourſuis, pour qui je perds haleine,
Et ſûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame?

MME. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems
Je ne parlois jamais aux Préſidens.
Je haïſſois leur perſonne & leur ſtile.
Mais avec l'âge on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame?

MME. CROUPILLAC.

Enfin il faut ſavoir,
Que vous m'avez réduite au déſeſpoir.

LISE.

Comment ? En quoi ?

MME. CROUPILLAC.

J'étois dans Angoulême,
Veuve & pouvant diſpoſer de moi-même.
Dans Angoulême, en ce tems Fierenfat
Etudioit, apprentif Magiſtrat.
Il me lorgnoit; il ſe mit dans la tête
Pour ma perſonne un amour mal-honnête,
Bien mal honnête, hélas! bien outrageant,
Car il faiſoit l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de pere;
On s'entremit, on pouſſa loin l'affaire;
Car en mon nom ſouvent on lui parla.
Il répondit, qu'il verroit tout cela.
Vous voïez bien que la choſe étoit ſûre?

LISE.

Oh, oui.

MME. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étois prête à conclure;
De Fierenfat, alors le frére aîné,
A votre lit fut, dit-on, deſtiné.

LISE.

Quel ſouvenir!

MME. CROUPILLAC.

C'étoit un fou, ma chére,
Qui jouïſſoit de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

MME. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de ſon pere aïant pris ſon congé,
Errant proſcrit, peut-être mort, que ſai-je!
(Vous vous troublez) mon Héros de Collége,
Mon Préſident ſachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune & mes larmes,
De votre dot il convoite les charmes,
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis;
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi, courant de frére en frére,
Vous emparer d'une famille entiére?
Pour moi déja, par proteſtation
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès ſera fait de maniére,
Que vous, ſon pere, & les enfans que j'ai,
Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité je ſuis toute honteuſe,
Que mon hymen vous rende malheureuſe;
Je ſuis peu digne, hélas! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état & ma vie;
On nous pourroit aiſément accorder,
Pour un mari je ne veux point plaider

MME. CROUPILLAC.

Quoi ! point plaider ?

LISE.

Non. Je vous l'abandonne.

MME. CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne ?
Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans Phymenée, & nul dans les procès.

SCENE IV.

MADAME CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-peres.
On m'a parlé de proteſtation,
Eh vertu bleu qu'on en parle à Rondon,
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

MME. CROUPILLAC.

Faut-il encor eſſuïer des injures ?
Monſieur Rondon, de grace, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il ?

MME. CROUPILLAC.

Votre gendre eſt ſans foi,
C'eſt un fripon d'eſpéce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve;
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

MME. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes?

MME. CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! ſi durement.

RONDON.

J'en aurois fait de bon cœur tout autant.

MME. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon pere.

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

MME. CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroïable, & le beau-ſexe entier,
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

MME. CROUPILLAC.

Ah! vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On en doit rire.

MME. CROUPILLAC.

Il me faut un époux,
Et je prendrai, lui, ſon vieux pere, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

MME. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

MME. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voïez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Liſe.*

JE voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.
A Fierenfat.
Et vous, Monſieur, le Roi des pédans fades,

Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une Baronne, afin de l'abuſer?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner les airs d'être volage.
Il vous ſied bien, grave & triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant.
C'étoit le fait de votre fou de frére;
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-pere,
Je n'ai jamais requis cette union;
Je ne promis que ſous condition,
Me réſervant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma poſſeſſion,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre;
Argent comptant fait & beau-pere & gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi, j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſûre.
Hâtons-nous donc ſur ce piê de conclûre.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me déſeſpére!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon pere,
Je fais auſſi mes proteſtations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ! quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ? ...

LISE.

Je dis ce que je penſe.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De ſe nourrir des pleurs d'un malheureux ?
A Fierenfat.
Et vous, Monſieur, dans votre ſort proſpére,
Oubliez-vous que vous avez un frére ?

FIERENFAT.

Mon frére ? moi ? je ne l'ai jamais vu,
Et du logis il étoit diſparu,
Lorſque j'étois encor dans notre Ecole,
Le nez collé ſur *Cujas* & *Bartole*.
J'ai ſu depuis ſes beaux déportemens;
Et ſi jamais il reparaît céans,
Conſolez-vous, nous ſavons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galéres.

LISE.

C'eſt un projet fraternel & Chrétien.
En attendant vous confiſquez ſon bien,
C'eſt votre avis ; mais moi, je vous déclare
Que je déteſte un tel projet.

RONDON.

Tatare.

Va, mon enfant, le contract eſt dreſſé,
Sur tout cela le Notaire a paſſé.

FIERENFAT.

Nos peres l'ont ordonné de la ſorte.
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Liſez *Cujas*, chapitre cinq, ſix, ſept :
„ Tout libertin de débauches infect,
„ Qui renonçant à l'aîle paternelle,
„ Fuit la maiſon, ou bien qui pille icelle,
Ipſo facto de tout dépoſſédé,
Comme un bâtard il eſt exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit, ni la coûtume,
Je n'ai point lû *Cujas*, mais je préſume
Que ce ſont tous des mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon-ſens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frére
Laiſſe périr ſon frére de miſére ;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que *Cujas* & vos Loix.

RONDON.

Ah ! laiſſez-là vos loix & votre code,
Et votre honneur, & faites à ma mode ;
De cet aîné, que t'embaraſſes-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il ſoit puni, mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.

Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne feront point le prix de ſes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contract, qui tous nous deshonore.
Si l'intérêt ainſi l'a pu dreſſer,
C'eſt un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Quoi! tu voudrais corriger deux Notaires?
Faire changer un contract?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maiſon:
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand uſage
Juſqu'à préſent du monde & du ménage;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtuë, & pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter.
C'a donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frére...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guére.

SCENE VI.

EUPHE'MON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH! le voici, le bon-homme Euphémon.
Vien, vien, j'ai mis ma fille à la raiſon.
On n'attend plus rien que ta ſignature.
Preſſe-moi donc cette tardive allure.
Dégourdi-toi, pren un ton rejouï,
Un air de nôce, un front épanouï;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaiſe,
Que deux enfans... je ne me ſens pas d'aiſe.
Allons, ri donc, chaſſons tous les ennuis.
Signons, ſignons.

EUPHE'MON.

Non, Monſieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'un autre.

FIERENFAT.

Quelle raiſon?

RONDON.

Quelle rage eſt la vôtre ?
Quoi ! tout le monde eſt-il devenu fou ?
Chacun dit non. Comment ? pourquoi ? par où ?

EUPHE' MON.

Ah ! ce ſeroit outrager la nature,
Que de ſigner dans cette conjoncture.

RONDON.

Seroit-ce point la Dame Croupillac,
Qui ſourdement fait ce maudit micmac ?

EUPHE' MON.

Non, cette femme eſt folle, & dans ſa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête.
Mais ce n'eſt pas de ſes cris impuiſſans
Que ſont venus les ennuis que je ſens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc ? ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche ?

EUPHE' MON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de ſoins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monſieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris ?

EUPHE' MON.

Une, hélas ! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils
Dans les priſons, ſans ſecours, ſans habits,

Mourant de faim. La honte & la triſteſſe
Vers le tombeau conduiſoient ſa jeuneſſe.
La maladie & l'excès du malheur
De ſon printems avoient ſéché la fleur,
Et dans ſon ſang la fiévre enracinée
Précipitoit ſa derniére journée.
Quand il le vit, il étoit expirant.
Sans doute, hélas! il eſt mort à preſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion païée.

LISE.

Il ſeroit mort!

RONDON.

N'en ſois point effraïée.
Va, que t'importe?

FIERENFAT.

Ah! Monſieur, la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible. Ah la friponne!
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais, après tout, mon pere, voulez-vous? ...

EUPHE'MON.

Ne craignez rien, vous ſerez ſon époux.
C'eſt mon bonheur; mais il ſeroit atroce,
Qu'un jour de deuil devint un jour de nôce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin
Le contre-tems de mon juſte chagrin,

Et ſur vos fronts parés de fleurs nouvelles,
Laiſſer couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs.
Par une joïe indiſcrette, inſenſée,
L'honnêteté ſeroit trop offenſée.

LISE.

Ah ! oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs.
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh ! mais, mon pere...

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas ſage.
Quoi ! différer un hymen projetté,
Pour un ingrat cent fois deshérité,
Maudit de vous, de ſa famille entiére.

EUPHE'MON.

Dans ces momens un pere eſt toujours pere.
Ses attentats, & toutes ſes erreurs,
Furent toujours le ſujet de mes pleurs ;
Et ce qui peſe à mon ame attendrie,
C'eſt qu'il eſt mort ſans réparer ſa vie.

RONDON.

Réparons-là ; donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui valent mieux que lui.
Signons, danſons, allons ; que de faibleſſe !

EUPHE'MON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me bleſſe.
De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait. douleur n'eſt bonne à rien.
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, ſa frénéſie
Eût tôt ou tard abregé votre vie.
Soïez tranquile, & ſuivez mes avis,
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHE'MON.

Oui; mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe.
Je pleure, hélas! ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON *à Fierenſat.*

Va, ſui ton pere, & ſois expéditif,
Pren ce contract, le mort ſaiſit le vif.
Il n'eſt plus tems qu'avec moi l'on barguigne;
Pren-lui la main, qu'il paraphe & qu'il ſigne.

A Liſe.

Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

EUPHE'MON *Fils*, JASMIN.

JASMIN.

OUi, mon ami, tu fus jadis mon maître.
Je t'ai ſervi deux ans ſans te connaître.
Ainſi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monſieur d'*Entremonde*,
Ce Chevalier ſi pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaiſirs enyvré.
Tout eſt au Diable. Etein dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire.
Sur du fumier l'orgueil eſt un abus.
Le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus
Eſt à nos maux un poids inſupportable.
Toujours Jaſmin, j'en ſuis moins miſérable,
Né pour ſouffrir, je ſai ſouffrir gaïment,
Manquer de tout, voilà mon élément.

Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'étoit-là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jaſmin.

EUPHE'MON *Fils.*

Que la miſére entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie !
Quelle accablante & terrible leçon !
Je ſens encor, je ſens qu'il a raiſon.
Il me conſole au moins à ſa maniére,
Il m'accompagne, & ſon ame groſſiére,
Senſible & tendre en ſa ruſticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal (puiſqu'enfin il eſt homme)
Il me ſoutient ſous le poids qui m'aſſomme ;
Il ſuit gaïment mon ſort infortuné ;
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre maître,
Appren-moi donc de grace à les connaître.
Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHE'MON *Fils.*

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers, délicats paraſites,
Vantant mes goûts d'un eſprit complaiſant,
Et ſur le tout empruntant mon argent,
De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voïois pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Sifler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHE' MON *Fils.*

Ah ! je le crois ; car dans ma décadence,
Lorſqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit ſa bourſe ;
Puis au ſortir, malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux que j'avois tant aimé,
J'allai m'offrir, mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délâbrées,
De l'indigence exécrables livrées,
Quand je lui vins demander un ſecours,
D'où dépendoient mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus & traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te ſecourir ?

EUPHE' MON *Fils.*

Aucun.

JASMIN.

Ah ! les amis ! les amis ! quels infâmes !

EUPHE' MON *Fils.*

Les hommes ſont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHE'MON *Fils.*

J'en attendois, hélas ! plus de douceur.
J'en ai cent fois eſſuïé plus d'horreur.
Celle, ſur-tout, qui m'aimant ſans myſtére,
Sembloit placer ſon orgueil à me plaire,
Dans ſon logis, meublé de mes préſens,
De mes bienfaits acheta des amans,
Et de mon vin régaloit leur cohue,
Lorſque de faim j'expirois dans ſa rue.
Enfin, Jaſmin, ſans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par hazard,
Qui m'avoit vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma ſouffrance.
Mais en quel lieu ſommes-nous, cher Jaſmin?

JASMIN.

Près de Cognac, ſi je ſai mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monſieur Rondon, loge en ces lieux, peut-être.

EUPHE'MON *Fils.*

Rondon ! le pere de... quel nom dis-tu ?

JASMIN.

Le nom d'un homme, aſſez bruſque & bourru.
Je fus jadis page dans ſa cuiſine;
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voïageai. Je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantaſſin, deſerteur,
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon ſe ſouviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adverſité...

EUPHE' MON *Fils.*

Et depuis quand, di-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'étoit un caractére,
Moitié plaiſant, moitié triſte & colére,
Au fond. Bon diable : il avoit un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille;
Et des raiſons! c'étoit une merveille.
Cela pouvoit bien avoir de mon tems,
A bien compter, entre ſix à ſept ans;
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Eſt en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHE' MON *Fils.*

Ah malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler à
Ce que je dis ne te peut conſoler;
Je vois toujours à travers ta viſiére,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupiére.

EUPHE' MON *Fils.*

Quel coup du ſort, ou quel ordre des Cieux
A pu guider ma miſére en ces lieux!
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures;
Tu reſtes-là tout penſif, & tu pleures.

EUPHE' MON *Fils.*

J'en ai ſujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon?
Serois-tu pas parent de la maiſon?

EUPHE' MON *Fils.*

Ah! laiſſe-moi.

JASMIN *en l'embraßant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, di-moi qui tu peux être?

EUPHE' MON *Fils en pleurant.*

Je ſuis... je ſuis un malheureux mortel,
Je ſuis un fou, je ſuis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le Ciel doit pourſuivre,
Et qui devroit être mort.

JASMIN.

Songe à vivre.
Mourir de faim eſt par trop rigoureux.
Tien, nous avons quatre mains à nous deux;
Servons-nous en, ſans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Eſt dans leurs bras, qui la bêche à la main,
Le dos courbé retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille.
Vien avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHE' MON *Fils.*

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avoient privé dans mes fauſſes délices,

Ils ont au moins, ſans trouble, ſans remords,
La paix de l'ame & la ſanté du corps.

SCENE II.

MADAME CROUPILLAC, EUPHE'MON *Fils*, JASMIN.

MME. CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici ? Serois-je aveugle ou borgne ?
C'eſt lui, ma foi ; plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.
Elle le conſidére.
Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui ;
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or... c'eſt lui-même.
Elle approche d'Euphémon.
Mais l'autre étoit riche, heureux, beau, bien fait ;
Et ce lui-ci me ſemble pauvre & laid.
La maladie altére un beau viſage,
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin ?

EUPHE'MON *Fils.*

Je la connais, hélas ! ou je me trompe ;

Elle m'a vû dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

MME. CROUPILLAC *s'avançant vers Euphémon Fils.*

Mon fils, quelle étrange avanture
T'a donc réduit en ſi piétre poſture ?

EUPHE' MON *Fils.*

Ma faute.

MME. CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis ?

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis,
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

MME. CROUPILLAC.

Volé ! par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

MME. CROUPILLAC.

J'entens, j'entens, vous avez tout mangé.
Mais vous ſerez cent fois plus affligé,
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHE' MON *Fils.*

Adieu, Madame.

MME. CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu ! non, tu ſauras
Mon accident ; parbleu tu me plaindras.

EUPHE' MON *Fils.*

Soit, je vous plains ; adieu.

MME. CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu ſauras toute mon avanture.
Un Fierenfat, robin de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier

Elle court après lui.

Dans Angoulême, au tems ou vous battîtes
Ces quatre Huiſſiers, & la fuite vous prîtes ;
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec ſon pere, un Seigneur Euphémon.

EUPHE' MON *Fils revenant.*

Euphémon !

MME. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHE' MON *Fils.*

Ciel, Madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de ſa race
Que ſes vertus ont rendu ſi fameux,
Seroit ? ...

MME. CROUPILLAC.

Oh, oui !

EUPHE' MON *Fils.*

Quoi ! dans ces mêmes lieux !

MME. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHE' MON *Fils.*

Puis-je au moins ſavoir comme il ſe porte?

MME. CROUPILLAC.

Fort bien; je crois... que diable vous importe?

EUPHE' MON *Fils.*

Et que dit-on?...

MME. CROUPILLAC.

De qui?

EUPHE' MON *Fils.*

D'un fils aîné,

Qu'il eut jadis?

MME. CROUPILLAC.

Ah! c'eſt un fils mal-né,
Un garnement, une tête legére,
Un fou fieffé, le fléau de ſon pere,
Depuis long-tems de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à preſent pendu.

EUPHE' MON *Fils.*

En vérité... je ſuis confus dans l'âme
De vous avoir interrompu, Madame.

MME. CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me faiſoit;
Il me devoit avoir par mariage.

EUPHE' MON *Fils.*

Eh bien! a-t-il ce bonheur en partage?
Eſt-il à vous?

MME. CROUPILLAC.

Non. Ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frére inſenſé,

Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHE' MON *Fils.*

Que dites-vous? Quoi, Madame, il l'épouſe?

MME. CROUPILLAC.

Vous m'en voïez terriblement jalouſe.

EUPHE' MON *Fils.*

Ce jeune objet aimable .. dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donneroit? ...

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHE' MON *Fils à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.

A Madame Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amérement un ſi ſenſible outrage.
Si j'étois cru, cette Liſe aujourd'hui
Aſſurément ne ſeroit pas pour lui.

MME. CROUPILLAC.

Oh! tu le prens du ton qu'il le faut prendre;
Tu plains mon ſort, un gueux eſt toujours tendre:
Tu paraiſſois bien moins compâtiſſant,
Quand tu roulois ſur l'or & ſur l'argent.
Ecoute, on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

MME. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHE'MON *Fils.*

Moi, vous ſervir ? Hélas ! Madame, en quoi ?

MME. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourroient rendre encor aſſez joli.
Ton eſprit eſt inſinuant, poli,
Tu connais l'art d'empaumer une fille ;
Introdui-toi, mon cher, dans la famille.
Fai le flatteur auprès de Fierenfat ;
Vante ſon bien, ſon eſprit, ſon rabat,
Sois en faveur ; & lorſque je proteſte
Contre ſon vol ; toi, mon cher, fai le reſte.
Je veux gagner du tems, en proteſtant.

EUPHE'MON *voïant ſon Pere.*

Que vois-je ! ô Ciel !

Il s'enfuit.

MME. CROUPILLAC.

Cet homme eſt fou, vraiment ;
Pourquoi s'enfuïr ?

JASMIN.

C'eſt qu'il vous craint, ſans doute.

MME. CROUPILLAC.

Poltron ! demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHE'MON *Pere*, JASMIN.

EUPHE'MON *Pere.*

JE l'avouerai, cet aſpect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſai quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché. Las! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort, ou vit dans la miſére,
Dans la débauche, & fait honte à ſon pere.
De tous côtés je ſuis bien malheureux!
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux.
L'un, par ſa perte & par ſa vie infâme,
Fait mon ſupplice & déchire mon ame;
L'autre en abuſe, il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.
Apperçevant Jaſmin qui le ſalue.
Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaiſſez, digne & noble Euphémon,
Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

EUPHE'MON *Pere.*

Ah, ah! c'eſt toi! le tems change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais;
Mais l'âge avance, & le terme eſt bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un Juif.
Le bonheur ſemble un Etre fugitif.
Le Diable enfin qui toujours me proméne,
Me fit partir, le Diable me raméne.

EUPHE'MON *Pere.*

Je t'aiderai. Sois ſage, ſi tu peux.
Mais quel étoit cet autre malheureux,
Qui te parloit dans cette promenade,
Qui s'eſt enfui?

JASMIN.

Mais... c'eſt mon camarade,
Un pauvre hére affamé comme moi,
Qui n'aïant rien, cherche auſſi de l'emploi.

EUPHE'MON *Pere.*

On peut tous deux vous occuper, peut-être.
A-t-il des mœurs? Eſt-il ſage?

JASMIN.

Il doit l'être.

Je lui connais d'aſſez bons ſentimens.
Il a de plus de forts jolis talens,
Il ſait écrire, il ſait l'Arithmétique,
Deſſine un peu, ſait un peu de Muſique.
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHE'MON *Pere.*

S'il eſt ainſi, ſon poſte eſt tout trouvé.
Jaſmin, mon fils, deviendra votre maître,
Il ſe marie, & dès ce ſoir, peut-être.
Avec ſon bien, ſon train doit augmenter.
Un de ſes gens qui vient de le quitter,
Vous laiſſe encore une place vacante;
Tous deux ce ſoir il faut qu'on vous préſente,
Vous le verrez chez Rondon mon voiſin.
J'en parlerai. J'y vais; adieu, Jaſmin;
En attendant, tien, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *ſeul.*

AH! l'honnête-homme! ô Ciel, pourroit-on croire
Qu'il ſoit encore en ce ſiécle félon,
Un cœur ſi droit, un mortel auſſi bon?
Cet air, ce port, cette ame bienfaiſante,
Du bon vieux tems eſt l'image parlante.

SCENE V.

EUPHE'MON *Fils revenant*, JASMIN.

JASMIN *en l'embraſſant.*

JE t'ai trouvé déja condition,
Et nous ſerons Laquais chez Euphémon.

EUPHE'MON *Fils.*

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de ſurpriſe?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorciſe,
Et ces ſanglots, coup ſur coup redoublés,
Preſſant tes mots au paſſage étranglés?

EUPHE'MON *Fils.*

Ah! je ne puis contenir ma tendreſſe,
Je céde au trouble, au remords qui me preſſe.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHE'MON *Fils.*

Elle m'a dit... je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHE'MON *Fils.*

Mon cœur ne ſe peut taire:

Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien!

EUPHE'MON *Fils.*

Ah!... c'eſt mon pere.

JASMIN.

Qui, lui, Monſieur?

EUPHE'MON *Fils.*

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel & cet infortuné,
Qui déſola ſa famille éperdue.
Ah! que mon cœur palpitoit à ſa vue,
Qu'il lui portoit ſes vœux humiliés,
Que j'étois prêt de tomber à ſes piés!

JASMIN.

Qui! vous, ſon fils? Ah! pardonnez, de grace,
Ma familiére & ridicule audace.
Pardon, Monſieur.

EUPHE'MON *Fils.*

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près ſi bon.

EUPHE'MON *Fils.*

Et c'eſt auſſi ce qui me déſeſpére;
Mais, répon-moi, que te diſoit mon pere?

JASMIN.

Moi, je diſois que nous étions tous deux
Prêts à ſervir, bien élevés, très-gueux;
Et lui, plaignant nos deſtins ſimpathiques,
Nous recevoit tous deux pour domeſtiques.
Il doit ce ſoir vous placer chez ce fils,
Ce Préſident à Liſe tant promis,
Ce Préſident, votre fortuné frére,
De qui Rondon doit être le beau-pere.

EUPHE'MON *Fils.*

Eh bien, il faut développer mon cœur.
Voi tous mes maux, connai leur profondeur.
S'être attiré par un tiſſu de crimes,
D'un pere aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être deshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir paſſer ma fortune,
Etre expoſé dans ma honte importune
A le ſervir, quand il m'a tout ôté,
Voilà mon ſort, je l'ai bien mérité.
Mais croirois-tu qu'au ſein de la ſouffrance,
Mort aux plaiſirs, & mort à l'eſpérance,
Haï du monde & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHE'MON *Fils.*

De mon frére, de Liſe.

JASMIN.

Vous ſentiriez un peu de convoitiſe

Pour votre ſœur ? mais vraiment c'eſt un trait
Digne de vous ; ce péché vous manquoit.

EUPHE'MON *Fils.*

Tu ne ſais pas qu'au ſortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étois plus, je penſe)
Par nos parens, l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étoient à leurs ordres ſoumis ;
Tout nous lioit, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les yeux, le voiſinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbriſſeaux
Croiſſent ainſi pour unir leurs rameaux.
Le tems, l'amour qui hâtoit ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe ;
Tout l'Univers alors m'eut envié ;
Mais moi pour lors à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompoient l'innocence,
Yvre de tout dans mon extravagance,
Je me faiſois un lâche point-d'honneur,
De mépriſer, d'inſulter ſon ardeur.
Le croirois-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quel tems, hélas ! les violens orages
Des paſſions qui troubloient mon deſtin,
A mes parens m'arrachérent enfin.
Tu ſais depuis quel fut mon ſort funeſte.
J'ai tout perdu, mon amour ſeul me reſte.
Le Ciel, ce Ciel qui doit nous déſunir,
Me laiſſe un cœur, & c'eſt pour me punir.

JASMIN.

S'il eſt ainſi, ſi dans votre miſére,
Vous la raimez, n'aïant pas mieux à faire,

De Croupillac le conſeil étoit bon,
De vous fourrer, s'il ſe peut, chez Rondon.
Le ſort maudit épuiſa votre bourſe,
L'amour pourroit vous ſervir de reſſource.

EUPHE'MON *Fils.*

Moi, l'oſer voir! moi, m'offrir à ſes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un pere, une maîtreſſe,
J'ai de tous deux outragé la tendreſſe,
Et je ne ſai, ô regrets ſuperflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHE'MON *Fils*, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOILA, je croi, ce Préſident ſi ſage.

EUPHE'MON *Fils.*

Lui? je n'avois jamais vu ſon viſage.
Quoi! c'eſt donc lui, mon frére, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal;
J'ai tant preſſé, tant ſermoné mon pere,
Que malgré lui nous finiſſons l'affaire.

En voïant Jaſmin.

Où ſont ces gens qui vouloient me ſervir?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire?

JASMIN.

Oh, oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devroit ſavoir auſſi parler?

JASMIN.

Il eſt timide, & ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie;
Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHE'MON *Fils.*

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monſieur, l'ame héroïque,

FIERENFAT.

A ce prix-là, vien, ſois mon domeſtique;
C'eſt un marché que je veux accepter,
Vien, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHE' MON *Fils.*

A votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui ; je me marie.

EUPHE' MON *Fils.*

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce ſoir.

EUPHE' MON *Fils.*

Ciel !... Monſieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHE' MON *Fils.*

Monſieur ?

FIERENFAT.

Hem !

EUPHE' MON *Fils.*

En ſeriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous ſemblez bien curieux, mon drôle.

EUPHE' MON *Fils.*

Que je voudrois lui couper la parole,
Et le punir de ſon trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'eſt-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit, que de grand cœur
Il voudroit bien vous reſſembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme eſt téméraire.
C'a, qu'on me ſuive, & qu'on ſoit diligent,
Sobre, frugal, ſoigneux, adroit, prudent,
Reſpectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHE'MON *Fils.*

Il me prend une envie,
C'eſt d'affubler ſa face de Palais
A poing fermé, de deux larges ſoufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHE'MON *Fils.*

Ah! ſoïons ſages; il eſt bien tems de l'être,
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

MADAME CROUPILLAC ; EUPHE'MON *Fils*, JASMIN.

MME. CROUPILLAC.

J'Ai, mon très cher, par prévoïance extrême,
Fait arriver deux Huiſſiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu ſervi de ton eſprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie,
Dans la maiſon ſemer la zizanie ?
As-tu flatté le bon homme Euphémon ?
Parle : as-tu vu la future ?

EUPHE'MON *Fils*.

Hélas ! non.

MME. CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHE'MON *Fils*.

Croïez que je me meurs d'envie
D'être à ſes piés.

MME. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-là pour me plaire, & ren-moi
Ce traître ingrat, qui ſéduiſit ma foi.
Je vais pour toi procéder en juſtice,
Et tu feras l'amour pour mon ſervice.
Repren cet air impoſant & vainqueur,
Si ſûr de ſoi, ſi puiſſant ſur un cœur,
Qui triomphoit ſi-tôt de la ſageſſe;
Pour être heureux, repren ta hardieſſe.

EUPHE'MON *Fils.*

Je l'ai perdue.

MME. CROUPILLAC.

Eh quoi! quel embarras!

EUPHE'MON *Fils.*

J'étois hardi, lorſque je n'aimois pas.

JASMIN.

D'autres raiſons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat eſt, ma foi, notre maître;
Pour ſes valets il nous retient tous deux.

MME. CROUPILLAC.

C'eſt fort bien fait, vous êtes trop heureux:
De ſa maîtreſſe être le domeſtique,
Eſt un bonheur un deſtin preſque unique.
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais,
De chez Rondon, me ſemble, elle eſt ſortie.

MME. CROUPILLAC.

Eh, ſois donc vîte amoureux, je t'en prie.
Voici le tems, oſe un peu lui parler.
Quoi! je te vois ſoupirer & trembler?
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah de grace!

EUPHE'MON *Fils.*

Si vous ſaviez, hélas! ce qui ſe paſſe
Dans mon eſprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous ſurprendroit plus.

JASMIN *en voïant Liſe.*

L'aimable enfant! comme elle eſt embellie!

EUPHE'MON *Fils.*

C'eſt elle, ô dieux! je meurs de jalouſie,
De déſeſpoir, de remords & d'amour.

MME. CROUPILLAC.

Adieu; je vais te ſervir à mon tour.

EUPHE'MON *Fils.*

Si vous pouvez, faite que l'on différe
Ce triſte hymen.

MME. CROUPILLAC.

C'eſt ce que je vais faire.

EUPHE'MON *Fils.*

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puiſſiez lui parler ſans témoins.
Retirons-nous.

EUPHE'MON *Fils.*

Oh! je te ſuis. J'ignore

: que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore ;
n'oſerai jamais m'y préſenter.

SCENE II.

ISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHE'MON *plus reculé.*

LISE.

'Ai beau me fuïr, me chercher, m'éviter,
entrer, ſortir, goûter la ſolitude,
t de mon cœur faire en ſecret l'étude ;
lus j'y regarde, hélas ! & plus je voi
ue le bonheur n'étoit pas fait pour moi.
quelque choſe un moment me conſole,
'eſt Croupillac, c'eſt cette vieille folle
mon hymen mettant empêchement.
ais ce qui vient redoubler mon tourment ;
'eſt qu'en effet Fierenfat & mon pere
n ſont plus vifs à preſſer ma miſére ;
s ont gagné le bon-homme Euphémon.

MARTHE.

n vérité, ce vieillard eſt trop bon ;
e Fierenfat eſt par trop tyrannique ;
le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique.

Je lui pardonne ; accablé du premier,
Au moins ſur l'autre il cherche à s'appuïer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas ſûr que l'autre ſoit ſans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeſte tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettoit quelque étincelle.

LISE.

Ah ! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frére ?

LISE.

Ma chére enfant, ce mot me déſeſpére ;
Pour Fierenfat tu connais ma froideur,
L'averſion s'eſt changée en horreur ;
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me conſume,
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE *à Jaſmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O ſort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu reſpectas le fil,
Lorſqu'un ingrat, un amant ſi coupable,
Rendit ma vie, hélas, ſi miſérable ?

MARTHE *venant à Liſe.*

C'eſt un des gens de votre Préſident.
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement.
Il voudroit bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jaſmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi ! toujours m'excéder,
Et même abſent en tous lieux m'obſéder !
De mon hymen que je ſuis déja laſſe !

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtien-nous cette grace.

MARTHE *revenant.*

Abſolument il prétend vous parler.

LISE,

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à l'heure ;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHE'MON *Fils, s'appuïant ſur Jaſmin.*

EUPHE'MON *Fils.*

LA voix me manque, & je ne peux marcher;
Mes faibles yeux ſont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main. Venons ſur ſon paſſage.

EUPHE'MON *Fils.*

Un froid mortel a paſſé dans mon cœur.
A Liſe.
Souffrirez-vous ?...

LISE *ſans le regarder.*

Que voulez-vous, Monſieur ?

EUPHE'MON *Fils ſe jettant à genoux.*

Ce que je veux ? La mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je ? ô Ciel !

MARTHE.

Quelle étrange viſite !
C'eſt Euphémon ! Grand Dieu, qu'il eſt changé !

EUPHE'MON *Fils.*

Oui, je le ſuis, votre cœur eſt vengé ;

Oui ;

Oui, vous devez en tout me méconnaître;
Je ne ſuis plus ce furieux, ce traître,
Si déteſté, ſi craint dans ce ſéjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avois tous les caprices,
De mes amis j'avois pris tous les vices,
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux, fut de vous offenſer.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fuï, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma déteſtable erreur.
Le vice étoit étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit ſes clartés naturelles.
Mon feu pour vous, ce feu ſaint & ſacré,
Y reſte ſeul, il a tout épuré.
C'eſt cet amour, c'eſt lui qui me raméne,
Non pour briſer votre nouvelle chaîne,
Non pour oſer traverſer vos deſtins,
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins.
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe,
Dans mes beaux jours avoient creuſé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je ſuis venu, l'amour guidoit mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure derniére.
Heureux cent fois en quittant la lumiére,
Si deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous.

LISE.

Je ſuis à peine à mon ſens revenue.

C'eſt vous ? ô Ciel ! vous qui cherchez ma vue !
Dans quel état ! quel jour ! ... ah malheureux !
Que vous avez fait de tort à tous deux !

EUPHE'MON *Fils.*

Oui, je le ſai. Mes excès que j'abhorre,
En vous voïant ſemblent plus grands encore.
Ils ſont affreux, & vous les connaiſſez.
J'en ſuis puni, mais point encore aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai ? malheureux que vous êtes !
Qu'enfin domptant vos fougues indiſcrettes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHE'MON *Fils.*

Qu'importe, hélas ! que la vertu m'éclaire.
Ah ! j'ai trop tard apperçu ſa lumiére,
Trop vainement mon cœur en eſt épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous aïez gagné cette victoire ?
Conſultez-vous, ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien & ſage & vertueux ?

EUPHE'MON *Fils.*

Oui, je le ſuis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHE'MON *Fils.*

Si je vous aime ! hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour qui ſeul m'a ſoutenu.

J'ai tout ſouffert ; tout, juſqu'à l'infamie.
Ma main cent fois alloit trancher ma vie,
Je reſpectai les maux qui m'accabloient.
J'aimai mes jours, ils vous appartenoient.
Oui, je vous dois mes ſentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raiſon je vous dois le retour,
Si j'en conſerve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front ſerein, brillant de nouveaux charmes.
Regardez-moi, tout changé que je ſuis.
Voïez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible triſteſſe,
Sur mon viſage ont flétri la jeuneſſe.
Je fus peut-être autrefois moins affreux ?
Mais voïez-moi, c'eſt tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois conſtant & raiſonnable,
C'en eſt aſſez, je vous vois trop aimable.

EUPHE' MON *Fils.*

Que dites-vous ? Juſte Ciel ! vous pleurés ?

LISE *à Marthe.*

Ah ! ſoutien-moi, mes ſens ſont égarés ;
Moi, je ſerois l'épouſe de ſon frére ! ...
N'avez-vous point vu déja votre pere ?

EUPHE' MON *Fils.*

Mon front rougit ; il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai deshonoré.
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet enfin ?

EUPHE'MON *Fils.*

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frére,
Je vais chercher le trépas à la guerre,
Changeant de nom auſſi-bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai ſoldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes;
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé,
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute,
Ces ſentimens me touchent encor plus,
Que vos pleurs même à mes piés répandus;
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHE'MON *Fils.*

O Ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

LISE.

Ils me touchoient ; votre remords m'enflâme.

EUPHE'MON *Fils.*

Quoi ! vos beaux yeux ſi long-tems courroucés
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés.
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avoient éteint mes crimes.

Ah ! ſi mon frére, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon pere arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,
Dont la nature avoit fait mon partage,
Qu'il porte envie à ma félicité,
Je vous ſuis cher, il eſt deshéri té.
Ah ! je mourrai de l'excès de ma joïe.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le Diable envoïe.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflâmés;
Diſſimulez.

EUPHE'MON *Fils.*

Pourquoi, ſi vous m'aimez?

LISE.

Ah ! redoutez mes parens, votre pere;
Nous ne pouvons cacher à votre frére
Que vous avez embraſſé mes genoux;
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

MARTHE.

Je ris déja de ſa grave colére.

SCENE IV.

LISE, EUPHE'MON *Fils*, MARTHE; JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

OU quelque Diable a troublé ma viſiére,
Ou ſi mon œil eſt toujours clair & net,
Je ſuis... j'ai vu... je le ſuis.. j'ai mon fait.
En avançant vers Euphémon.
Ah, c'eſt donc toi, traître, impudent, fauſſaire.

EUPHE'MON *Fils en colére.*

Je....

JASMIN *ſe mettant entr'eux.*

C'eſt, Monſieur, une importante affaire
Qui ſe traitoit, & que vous dérangez;
Ce ſont deux cœurs en peu de tems changez;
C'eſt du reſpect, de la reconnaiſſance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y penſe.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi lui baiſer la main!
De la verru? ſcélérat!

EUPHE'MON *Fils.*

Ah Jaſmin,

Que, ſi j'oſois...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'aſſomme.
Si ç'eut été du moins un Gentilhomme!
Mais un valet, un gueux, contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître;
Je te ferai pendre ici ſur ma foi,
A Marthe.
Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe...

FIERENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le ſais à merveilles.

FIERENFAT *à Liſe.*

Et vous ſemblez vous boucher les oreilles,

Vous ! infidelle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.
Un jour d'hymen ! une heure avant la nôce !
Voilà, ma foi, de votre probité !

LISE.

Calmez, Monſieur, votre eſprit irrité ;
Il ne faut pas ſur la ſimple apparence
Légérement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence !

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes ſentimens, vous les eſtimerez.

FIERENFAT.

Plaiſant chemin pour avoir de l'eſtime !

EUPHE'MON *Fils.*

Oh ! ç'en eſt trop.

LISE *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime ?
Eh, réprimez...

EUPHE'MON *Fils.*

Non, je ne peux ſouffrir
Que d'un reproche il oſe vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd ſon douaire,
Son bien, ſa dot, quand...

EUPHE'MON *Fils en colére, & mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Savez-vous vous taire ?

LISE.

LISE.

Eh ! modérez...

EUPHE' MON *Fils.*

Monſieur le Préſident,
Prenez un air un peu moins impoſant,
Moins fier, moins haut, moins Juge ; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'eſt point votre Maîtreſſe auſſi.
Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits ſont nuls ; il faut avoir ſu plaire
Pour obtenir le droit d'être en colére.
De tels appas n'étoient pas fait pour vous ;
Il vous ſied mal d'oſer être jaloux.
Madame eſt bonne, & fait grace à mon zèle.
Imitez-là, ſoïez auſſi bon qu'elle.

FIERENFAT *en poſture de ſe battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHE' MON *Fils.*

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des Sergens.

LISE *à Euphémon Fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de reſpect à ſon Maître ;
A mon état, à ma robe.

EUPHE' MON *Fils.*

Obſervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez ;

Et quant à moi, quoi qu'il puiſſe en paraître,
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi? moi?

EUPHE'MON *Fils.*

Vous, vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eſt bien oſé!
C'eſt quelque amant ou valet déguiſé.
Qui donc es-tu? répon-moi.

EUPHE'MON *Fils.*

Je l'ignore.
Ma deſtinée eſt incertaine encore,
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bien-tôt de la Juſtice.
Je t'en répons; va, va, je cours hâter
Tous mes Records, & vîte inſtrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colére;
J'amènerai vos parens, votre pere;
Votre innocence en ſon jour paraîtra,
Et comme il faut on vous eſtimera.

SCENE V.

LISE, EUPHE'MON *Fils*, MARTHE

LISE.

EH, cachez-vous, de grace, rentrons vîte.
De tout ceci je crains pour nous la ſuite ;
Si votre pere apprenoit que c'eſt vous,
Rien ne pourroit appaiſer ſon courroux ;
Il penſeroit qu'une fureur nouvelle,
Pour l'inſulter en ces lieux vous rappelle ;
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble & les diviſions ;
Et l'on pourroit pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas ! ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher ;
Soïez-en ſûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croïez qu'il eſt très néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre pere ;
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour ;
Cachez-vous bien.

A Marthe.

Gardez qu'il ne paraiſſe ;
Eh, va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien, ma Liſe, qu'eſt ce?
Je te cherchois, & ton époux auſſi.

LISE.

Il ne l'eſt pas, je le crois, Dieu merci.

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monſieur, la bienſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.

Elle ſort.

RONDON.

Ce Préſident eſt donc bien dangereux!
Je voudrois être *incognitò* près d'eux;
Là... voir un peu quelle plaiſante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on deſtine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON; SERGENS.

FIERENFAT.

AH les fripons! ils ſont fins & ſubtils;
Où les trouver? où ſont-ils, où ſont-ils?
Où cachent-ils ma honte & leur frédaine?

RONDON.

Ta gravité me paraît hors d'haleine;
Que prétens-tu? que cherches-tu? qu'as-tu?
Que t'a-t-on fait?

FIERENFAT.

J'ai qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu! tu-dieu! pren-garde, arrête, obſerve.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préſerve
De lui donner le nom que je lui dois.
Je ſuis cocu, malgré toutes les Loix.

RONDON.

Mon gendre...

FIERENFAT.

Helas! il eſt trop vrai, beau-pere.

RONDON.

Eh quoi, la choſe...

FIERENFAT.

Oh ! la choſe eſt fort claire.

RONDON.

Vous me pouſſez...

FIERENFAT.

C'eſt moi qu'on pouſſe à bout.

RONDON.

Si je croïois...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entens, moins je comprens, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il étoit vrai, devant tous mes voiſins
J'étranglerois ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baiſſé.
Elle avoit l'air timide, embarraſſé.
Mon gendre, allons ; ſurprenons la pendarde ;
Voïons le cas ; car l'honneur me poignarde.
Tu-dieu, l'honneur ! Oh, voïez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH ! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure !
Cher Euphémon, cher & funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment !
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
A Marthe.
Pren-garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le Greffe & l'Ecritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces furets ne ſont point remarqués.

Là, votre amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eſt en défaut

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien, Jaſmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN,

Avec gloire

J'ai ſoutenu mon interrogatoire,
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu ſans jamais m'effraïer.
L'un vous traînoit ſa voix de pédagogue,
L'autre brailloit d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre avec un ton fluté,
Diſoit; mon fils, ſachons la vérité.
Moi, toujours ferme & toujours laconique,
Je rembarrois la troupe ſcholaſtique.

LISE.

On ne ſait rien?

JASMIN.

Non, rien; mais dès demain
On ſaura tout; car tout ſe ſait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colére
N'ait pas le tems de prévenir ſon pere.
Je tremble encor, & tout accroît ma peur ;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes eſpérances ;
Il m'aidera...

MARTHE.

Moi, je ſuis dans des trances
Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous ;
Car nous avons deux peres contre nous,
Un Préſident, les Bégueules, les Prudes ;
Si vous ſaviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton ſévére & quel ſourcil froncé,
De leur vertu le faſte rehauſſé,
Prend contre vous ; avec quelle inſolence
Leur âcreté pourſuit votre innocence ;
Leurs cris, leur zèle & leur ſainte fureur
Vous feroient rire, ou vous feroient horreur.

JASMIN.

J'ai voïagé, j'ai vu du tintamare,
Je n'ai jamais vu ſemblable bagare,
Tout le logis eſt ſans-deſſus-deſſous.
Ah ! que les gens ſont ſots, méchans & fous !
On vous accuſe, on augmente, on murmure.
En cent façons on conte l'avanture ;
Les violons ſont déja renvoïés
Tout interdits, ſans boire, & point païés.
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées
Dans ce tumulte ont été renverſées.

Le peuple accourt, le Laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le pere reſpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroïable?

MARTHE.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu;
Il léve au Ciel les yeux, il ne peut croire
Que vous aïez d'une tache ſi noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens;
Par des raiſons il combat vos parens.
Enfin ſurpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que ſur perſonne
Il ne faudra s'aſſurer déſormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inſpire de tendreſſe!

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre eſpéce.
Fuïons, Madame.

LISE.

Ah! gardons-nous en bien,
Mon cœur eſt pur, il ne peut craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MAtoise, Mijaurée!
Fille preſſée, ame dénaturée!
Ah! Liſe, Liſe! allons, je veux ſavoir
Tous les entours de ce procédé noir.
C'à, depuis quand connais-tu le Corſaire?
Son nom, ſon rang, comment t'a-t-il pu plaire?
De ſes méfaits je veux ſavoir le fil.
D'où nous vient-il? En quel endroit eſt-il?
Répon, répon. Tu ris de ma colére;
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Encor des *non*! toujours ce chien de ton,
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte,
Quand on a tort il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, & qu'on ſache obéïr.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah ! c'eſt parler cela ; quand je menace,
On eſt petit...

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? bon ! eh, que pourra-t-il faire ?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon pere,
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier ;
Pour votre honneur, daignez me l'envoïer ;
Daignez... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire,
A ce bon-homme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule,
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon! pourrais-je te toucher!
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher,
J'attens ici mon trépas ou ma vie.
A Marthe.
Ecoute un peu.
Elle lui parle à l'oreille.

MARTHE.

Vous ſerez obéïe.

SCENE V.

EUPHE'MON *Pere*, LISE.

LISE.

UN ſiége... hélas! .. Monſieur, aſſéïez-vous;
Et permettez que je parle à genoux.
EUPHE'MON *l'empêchant de ſe mettre à genoux.*
Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révére,
Je vous regarde à jamais comme un pere.

EUPHE'MON *Pere.*

Qui, vous! ma fille!

LISE.

Oui, j'oſe me flatter
Que c'eſt un nom que j'ai ſu mériter.

EUPHE'MON *Pere.*

Après l'éclat & la triſte avanture,
Qui de nos nœuds a cauſé la rupture!

LISE.

Soïez mon Juge, & liſez dans mon cœur;
Mon Juge enfin ſera mon protecteur.
Ecoutez-moi; vous allez reconnaître
Mes ſentimens & les vôtres peut-être.

Elle prend un ſiége à côté de lui.

Si votre cœur avoit été lié
Par la plus tendre & plus pure amitié
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle eſpérance,
Et qui brilla dans ſon heureux printems,
Croiſſant en grace, en mérite, en talens;
Si quelque-tems ſa jeuneſſe abuſée,
Des vains plaiſirs ſuivant la pente aiſée,
Au feu de l'âge avoit ſacrifié
Tous ſes devoirs, & même l'amitié.

EUPHE'MON *Pere.*

Eh bien?

LISE.

Monſieur, ſi ſon expérience
Eût reconnu la triſte jouïſſance
De ces faux biens, objets de ſes tranſports,
Nés de l'erreur & ſuivis des remords;
Honteux enfin de ſa folle conduite,
Si ſa raiſon par le malheur inſtruite,
De ſes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenoit avec un cœur nouveau;
Ou que plut ôt, honnête-homme & fidèle,
Il eût repris ſa forme naturelle,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès du cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHE' MON *Pere.*

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos piés on a vu,
Eſt un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici dit elle-même,
Qu'elle l'a vu ſix mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'eſt un effronté,
D'amours obſcurs follement entêté;
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monſieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eſt, vous ſerez plus ſurpris.
De grace, un mot; votre ame eſt noble & belle;
La cruauté n'eſt pas faite pour elle.

N'eſt-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-tems cher à vos yeux attendris?

EUPHE' MON *Pere.*

Oui, je l'avoue, & ſes lâches offenſes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances.
J'ai plaint ſa mort, j'avois plains ſes malheurs;
Mais la nature au milieu de mes pleurs,
Auroit laiſſé ma raiſon ſaine & pure,
De ſes excès punir ſur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repouſſer encor avec outrage
Ce fils changé devenu votre image,
Qui de ſes pleurs arroſeroit vos piez?
Le pourriez-vous?

EUPHE' MON *Pere.*

Hélas! vous oubliez,
Qu'il ne faut point par de nouveaux ſupplices,
De ma bleſſure ouvrir les cicatrices;
Mon fils eſt mort, ou mon fils loin d'ici
Eſt dans le crime à jamais endurci;
De la vertu s'il eut repris la trace,
Viendroit-il pas me demander ſa grace?

LISE.

La demander! ſans doute il y viendra;
Vous l'entendrez, il vous attendrira.

EUPHE' MON *Pere.*

Que dites-vous?

Oui,

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte
N'a pas fini ſa douleur & ſa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux, d'excès de repentir.

EUPHE' MON *Pere.*

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême;
Mon fils vivroit!

LISE.

S'il reſpire, il vous aime.

EUPHE' MON *Pere.*

Ah! s'il m'aimoit; mais quelle vaine erreur!
Comment? De qui l'apprendre?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHE' MON *Pere.*

Mais, ſauriez-vous? ...

LISE.

Sur tout ce qui le touche;
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHE' MON *Pere.*

Non, non, c'eſt trop me tenir en ſuſpens;
Aïez pitié du déclin de mes ans.
J'eſpére encor, & je ſuis plein d'allarmes.
J'aimai mon fils; jugez-en par mes larmes.
Ah! s'il vivoit, s'il étoit vertueux!
Expliquez-vous; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.

Il en eſt tems ; il faut vous ſatisfaire.

Elle fait quelques pas, & s'adreſſe à Euphémon Fils, Qui eſt dans la couliſſe.

Venez, enfin.

SCENE VI.

EUPHE'MON *Pere*, EUPHE'MON *Fils*. LISE.

EUPHE'MON *Pere.*

QUE vois je, ô Ciel !

EUPHE'MON *Fils.*

Mon pere

Connaiſſez-moi ; décidez de mon ſort ;
J'attens d'un mot, ou la vie, ou la mort,

EUPHE'MON *Pere.*

Ah ! qui t'améne en cette conjoncture ?

EUPHE'MON *Fils.*

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voïez vos enfans ;
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur....

EUPHE'MON *Fils en montrant Liſe.*

Hélas ! ſon indulgence,
De mes fureurs a pardonné l'offenſe ;

Suivez, ſuivez pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné;
Je n'eſpérois dans ma douleur mortelle
Que d'expirer, aimé de vous & d'elle;
Et ſi je vis, ah! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vûë;
De quels tranſports votre ame eſt-elle émuë?
Eſt-ce la haine? & ce fils condamné...

EUPHE'MON *ſe levant & l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, & tout eſt pardonné;
Si la vertu régne enfin dans ton ame,
Je ſuis ton pere.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme.
J'étois à lui; permettez qu'à vos piés
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.
Non, ce n'eſt pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande.
Il ne veut rien; & s'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, RONDON, MME. CROUPILLAC, FIERENFAT, *Recors*, *Suite*.

FIERENFAT.

AH! le voici qui parle encor à Liſe.
Prenons notre homme hardiment par ſurpriſe,
Montrons un cœur au-deſſus du commun.

RONDON.

Soïons hardis; nous ſommes ſix contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux & connaiſſez qui j'aime.

RONDON.

C'eſt lui!

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frére.

EUPHE'MON *Pere.*

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez; ce fripon eſt mon frére?

LISE.

Oui.

MME. CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement ! quoi ? c'eſt donc-là mon drôle ?

FIERENFAT.

Oh, oh ! je joue un fort ſingulier rôle ;
Tu-dieu quel frére !

EUPHE'MON *Pere.*

Oui, je l'avois perdu ;
Le repentir, le Ciel me l'a rendu.

MME. CROUPILLAC.

Bien à propos.

FIERENFAT.

La vilaine ame !
Il ne revient que pour m'ôter ma femme !

EUPHE'MON *Fils à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez ;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez ;
Dans d'autres tems j'avois eu ſa tendreſſe ;
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avois trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé dans ce jour ſalutaire
Ma probité, ma maîtreſſe, mon pere ;
M'envierez-vous l'inopiné retour
Des droits du ſang & des droits de l'amour ?
Gardez mes biens, je vous les abandonne ;
Vous les aimez... moi, j'aime ſa perſonne ;
Chacun de nous aura ſon vrai bonheur ;
Vous, dans mes biens ; moi, Monſieur, dans ſon cœur.

EUPHE'MON *Pere.*

Non, ſa bonté ſi déſintéreſſée
Ne ſera pas ſi mal récompenſée ;
Non, Euphémon, ton pere ne veut pas
T'offrir ſans bien, ſans dot à ſes appas.

RONDON.

Oh ! bon cela.

MME. CROUPILLAC.

Je ſuis émerveillée,
Toute ébaubie & toute conſolée.
Ce Gentilhomme eſt venu tout exprès,
En vérité pour venger mes attraits.

A Euphémon Fils.

Vîte épouſez, le Ciel vous favoriſe,
Car tout exprès pour vous il a fait Liſe ;
Et je pourrois par ce bel accident,
Si l'on vouloit, ravoir mon Préſident.

LISE *à Mme. Croupillac. A Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, ſouffrez, mon pere.
Souffrez qu'une ame & fidèle & ſincére,
Qui ne pouvoit ſe donner qu'une fois,
Soit ramenée à ſes premiéres loix.

RONDON.

Si ſa cervelle eſt enfin moins volage...

LISE.

Oh ! j'en répons.

RONDON.

S'il t'aime, s'il eſt ſage...

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si ſur tout Euphémon
D'un ample dot lui fait un large don,
J'en ſuis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, ſans doute, en trouvant un mien frére;
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de nôce, une femme & du bien.

MME. CROUPILLAC.

Eh! fi, vilain! quel cœur ſordide & chiche!
Faut-il toujours courtiſer la plus riche?
N'ai-je donc pas en contracts, en châteaux,
Aſſez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne ſuis-je pas en date la premiére?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs ſermens, tous couchés par écrit,
Des Madrigaux, des Chanſons ſans eſprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promeſſes;
Nous plaiderons, je montrerai les piéces;
Le Parlement doit en ſemblable cas
Rendre un Arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crain ſa juſte colére,
Epouſe-là, croi-moi, pour t'en défaire.

EUPHE'MON *Pere à Mme. Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement
Dont vous flattez mon fils le Préſident;

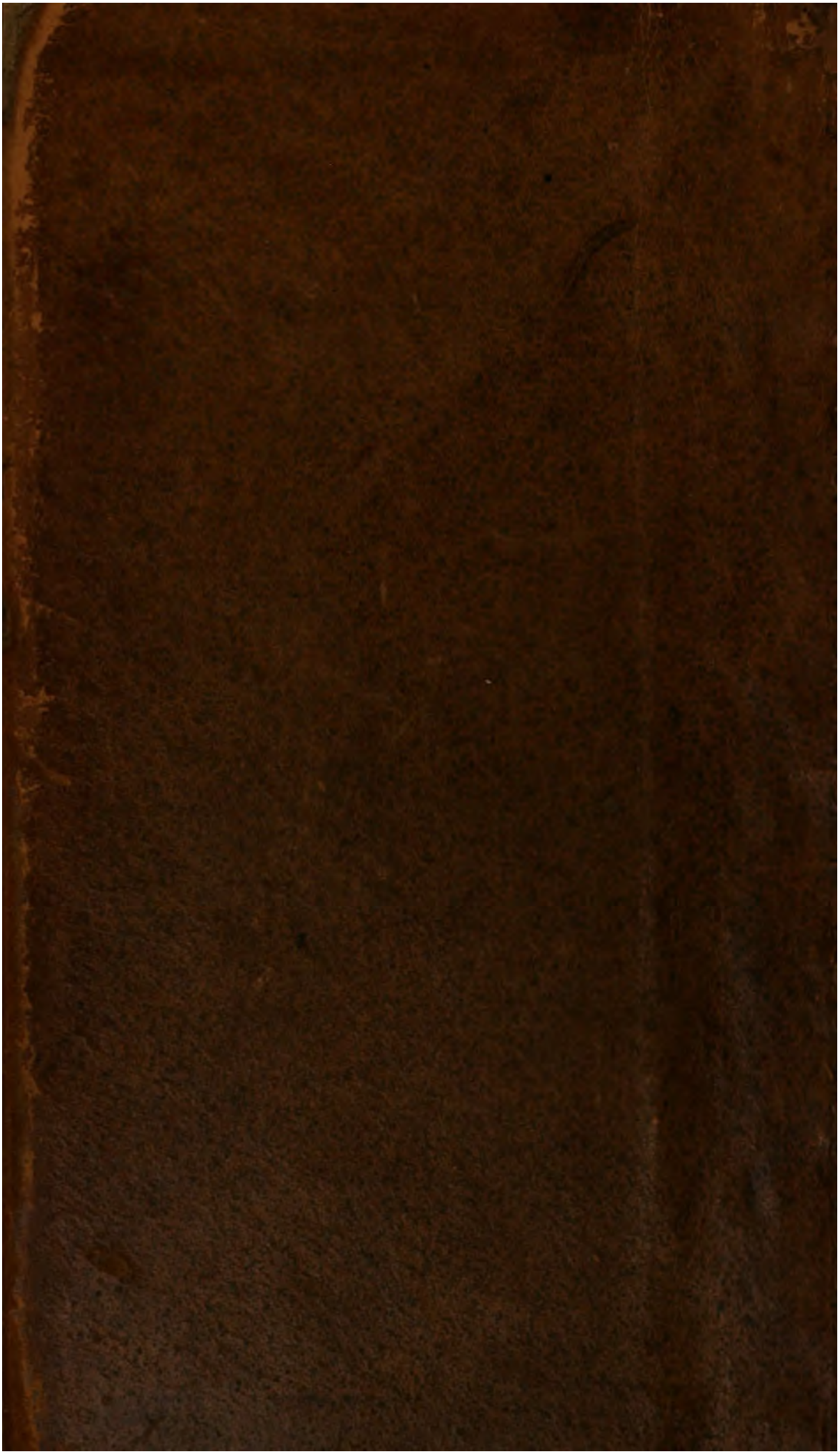
Votre Procès lui devroit plaire encore,
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore.
Mais permettez que mes ſoins réunis,
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpéres,
Soïez unis, embraſſez-vous en fréres.

A Rondon.

Vous, mon ami, rendons graces aux Cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confeſſe,
Déſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquiéme Volume.

TAYLOR INSTITUTIO
UNIVERSITY
25 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY

74754888

Repaired
P. Halford
10/1993